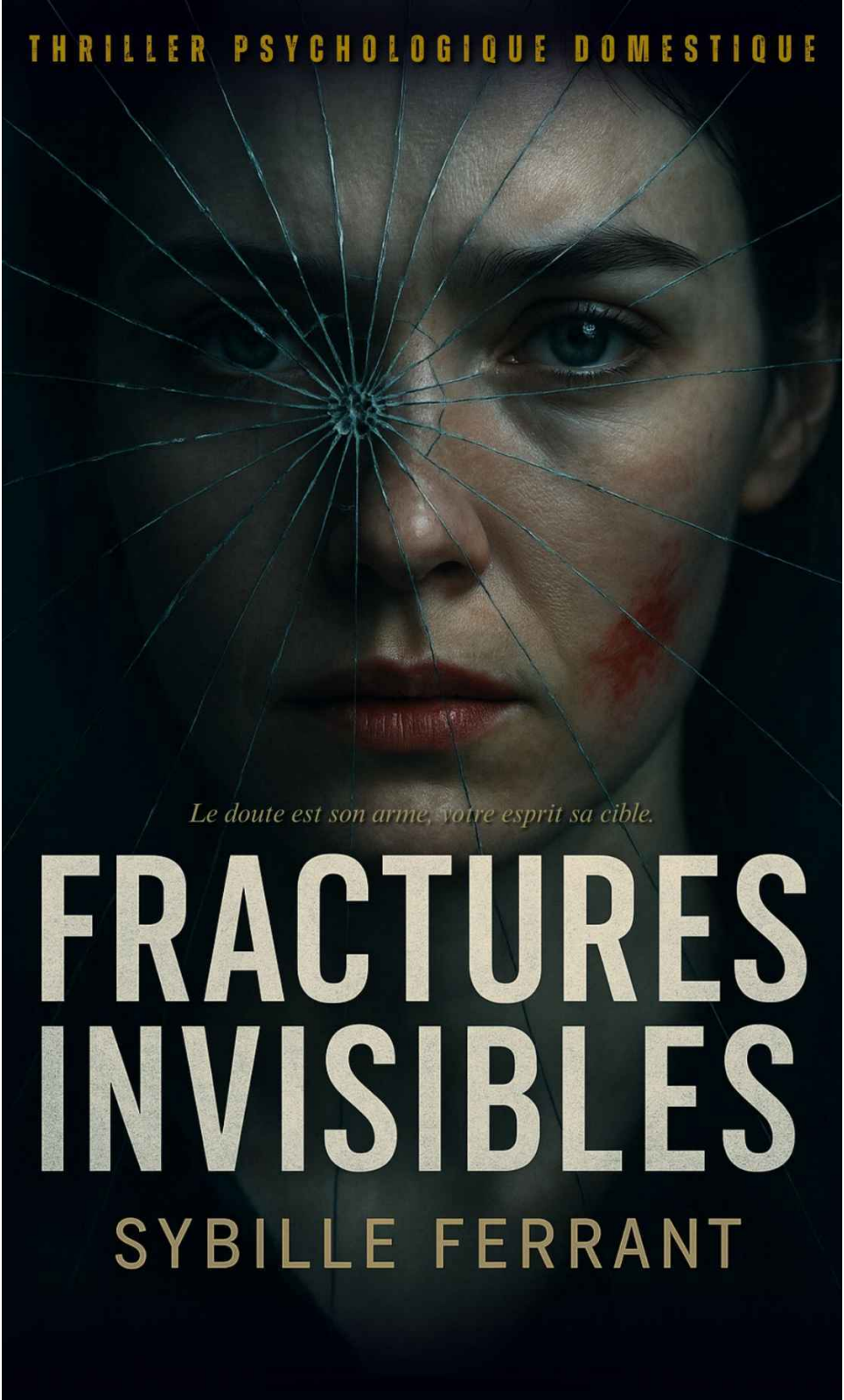
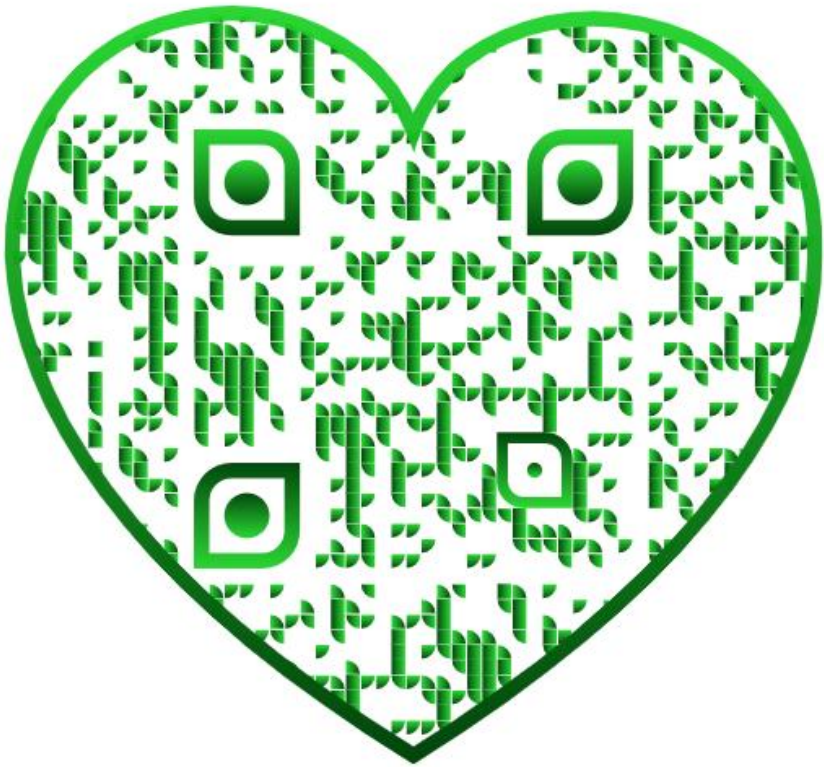
THRILLER PSYCHOLOGIQUE DOMESTIQUE

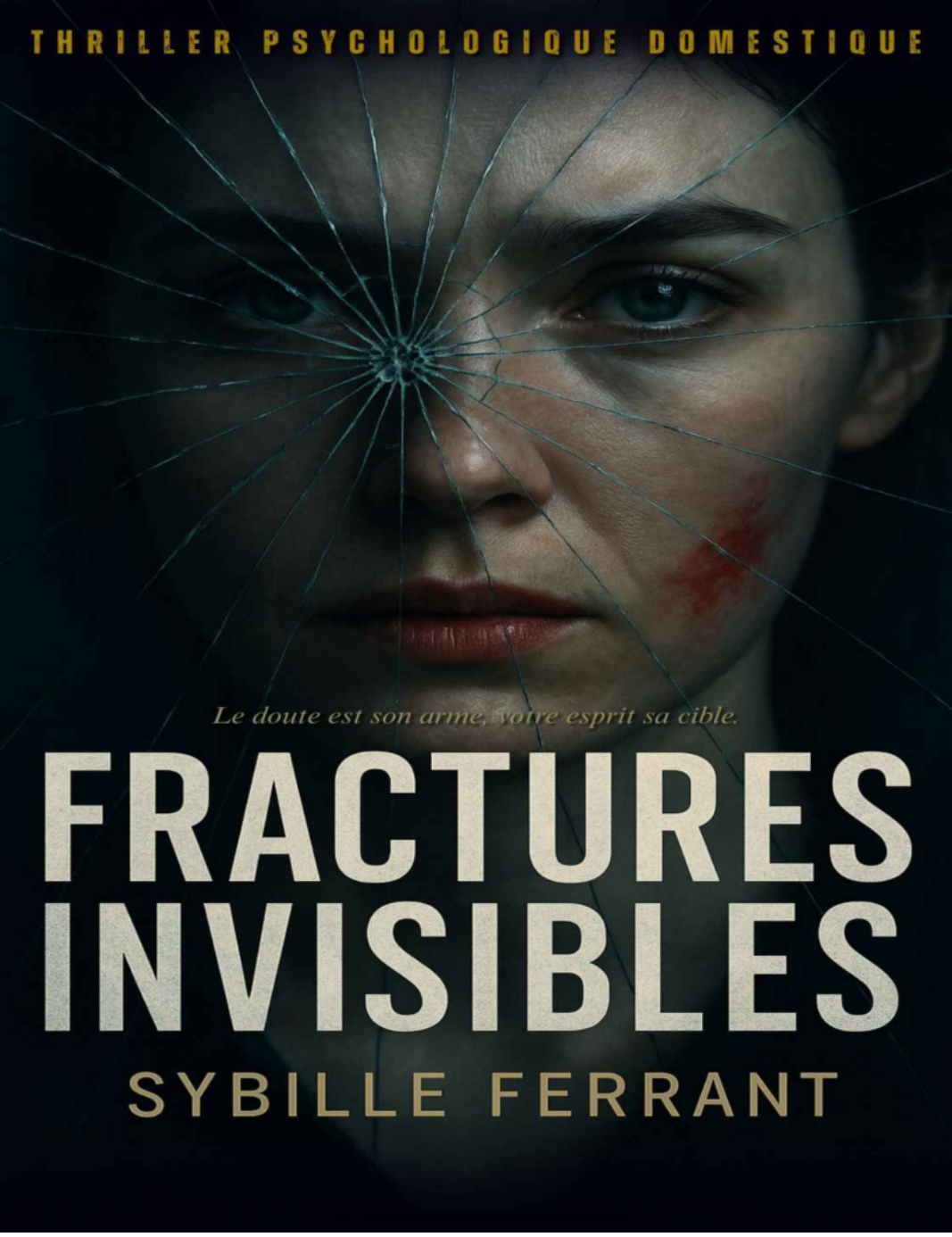


Le doute est son arme, votre esprit sa cible.

FRACTURES INVISIBLES

SYBILLE FERRANT




THRILLER PSYCHOLOGIQUE DOMESTIQUE
Le doute est son arme, votre esprit sa cible.
FRACTURES INVISIBLES
SYBILLE FERRANT

Fractures Invisibles

« L'esprit est le premier à se briser. »

Sybille Ferrant

Fractures Invisibles © Sybille Ferrant, 2025. Tous droits réservés.

ISBN : 9798282744682

Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation écrite de l'auteur ou de ses ayants droit.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages, les événements et les lieux décrits sont issus de l'imagination de l'auteure ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Table des matières

Avant-propos
Prologue – Un trou dans la vitre
1 – Lundi sans alliance
2 – L'étagère bancale
3 – Charnières silencieuses
4 – Le chocolat amer
5 – Le club des veuves
6 – Premières permissions
7 – Toits d'octobre
8 – Papier carbone
9 – Heure d'hiver
10 – Petites omissions
11 – Règles du jeu
12 – L'avaler ou le recracher
13 – La visiteuse de midi
14 – Intermittences du cœur
15 – Sur la pointe des mots
16 – Huis clos
17 – Verrous neufs
18 – Octobre rouge
19 – Diplômes effacés
20 – Poids plume
21 – Le silence fêlé
22 – Ligne de flottaison
23 – Journée blanche
24 – Le mot sous le tapis
25 – Béraud 2014
26 – Sirène artisanale
27 – Le laboratoire d'empathie
28 – Peinture fraîche
29 – 3h17
30 – Caveau
31 – La voix derrière la porte
32 – Courses folles
Épilogue – Debout
Message de l'auteure

Avant-propos

Il y a des silences plus bruyants que des cris. Des sourires plus douloureux qu'une grimace. J'ai toujours été fascinée, et un peu effrayée, par ce qui se cache juste sous la surface des vies ordinaires, derrière les façades lisses des maisons tranquilles.

L'idée de Fractures Invisibles n'est pas née d'un fait divers spectaculaire ni d'une intrigue complexe échafaudée de longue date. Elle a germé plus simplement, plus sournoisement. D'une observation fugace, un jour, dans un lieu public. Un couple. Lui parlait, elle écoutait. Rien d'anormal en apparence. Mais il y avait quelque chose dans le regard de cette femme, une ombre rapide, une tension presque imperceptible dans ses épaules alors qu'elle hochait la tête. Un décalage infime entre son sourire poli et le vide dans ses yeux.

Ce n'était rien. Ou peut-être que c'était tout.

Cette image est restée avec moi. Elle a fait écho à d'autres fragments vus ou entendus, à ces moments où l'on sent qu'une histoire se déroule derrière les mots, une histoire faite de non-dits, de peurs chuchotées, de lignes de défense invisibles. Comment la normalité peut-elle masquer une telle détresse ? Comment l'emprise s'installe-t-elle, si doucement parfois qu'on ne la sent pas venir, jusqu'à ce qu'elle vous étouffe ? Pourquoi est-il si difficile de voir, de nommer, ce qui ne laisse pas de bleus sur la peau mais dévaste l'âme ?

J'ai eu besoin d'écrire l'histoire d'Iris. Pas seulement pour raconter un thriller, mais pour explorer ces zones d'ombre du quotidien. Pour comprendre le mécanisme insidieux du doute, cette arme terrible qui retourne une personne contre elle-même. Pour marcher, pas à pas, dans l'esprit de celle qui sent les murs se resserrer, mais qui peine à convaincre les autres — et parfois elle-même — du danger.

Ce livre n'est pas une réponse, mais une immersion. Une tentative de rendre visible l'invisible, de donner une voix à ces fractures intimes que nous portons tous, à des degrés divers. C'est une plongée dans le labyrinthe de la psyché humaine quand elle est poussée dans ses derniers retranchements, là où la plus grande bataille se livre souvent en silence, contre soi-même autant que contre l'autre. J'ai voulu que ce soit vrai, viscéral, parfois inconfortable, mais toujours ancré dans une réalité qui pourrait être la nôtre, ou celle de notre voisine.

L'idée est-elle bonne ? Je crois surtout qu'elle est nécessaire. Parce que les monstres ne se cachent pas toujours dans le noir ou sous le lit. Parfois, ils ont les clés de la maison, un sourire charmeur, et les mots parfaits pour vous faire croire que c'est vous, le problème.

« À la mémoire de ceux qui nous laissent des vides immenses, et à la force incroyable qu'il faut pour y laisser entrer à nouveau la lumière, pas à pas. »

Prologue — Un trou dans la vitre

« Il y a des cauchemars qui ne s'effacent pas au réveil. »

Les éclats scintillants d'abord. Comme une poignée d'étoiles froides jetées sur du velours noir. Puis le son, un déchirement aigu qui vrille l'air, suivi de cette note tenue, inhumaine, la plainte métallique d'une sirène qui avale tout oxygène. Il y a le froid aussi. Un froid qui ne vient pas de la nuit, pas de dehors. Un froid qui mord les os, même à travers le tissu du rêve. Il s'infiltre par une brèche invisible.

Je me réveille d'un bloc. Un hoquet silencieux dans la gorge, les poumons vides. Les draps sont une corde humide et tordue autour de mes jambes. Mon propre souffle revient en saccades brûlantes. Combien de temps suis-je restée sans respirer ? Mes tempes pulsent, un écho sourd au hurlement lointain de la sirène onirique.

Le noir de la chambre n'est pas total. Les chiffres rouges du réveil flottent près de la fenêtre : 3 h 17. Toujours cette heure-là. Dehors, le vent d'octobre gratte aux volets, un bruit familier, presque rassurant comparé à celui du rêve. Je dégage un bras, la peau moite colle au coton. Lentement, les contours des meubles reprennent leur place dans l'obscurité — la commode massive, l'ombre de la bibliothèque où les livres dorment, eux.

Ce n'est jamais l'accident en entier. Juste ces fragments. Le verre. La sirène. Le froid coupant. Comme si ma mémoire refusait de rejouer la scène complète, se contentant de me rappeler la fracture. Le point d'impact.

Je m'assieds sur le bord du lit, les pieds nus sur le parquet frais. Je serre mes bras autour de moi, mais le frisson persiste. Il vient de l'intérieur. J'ai rêvé que le vent me traversait. Pas le vent dehors, celui qui fait chanter les fils électriques. Non. Celui qui s'est levé il y a dix-huit mois, quand Marc est parti. Celui qui s'engouffre là où il n'y a plus rien.

La mort ne prend pas tout, je commence à le comprendre. Elle laisse des brèches. Des béances.

Comme un trou dans une vitre, après l'impact.

Une invitation aux courants d'air.

1 — Lundi sans alliance

Le vent d'octobre, ce matin-là, semblait vouloir arracher les dernières feuilles jaunes des platanes de l'avenue. Il s'engouffrait par la fenêtre entrouverte de la cuisine, apportant avec lui l'odeur humide de la terre et une fraîcheur qui pinçait les joues. J'ai frissonné, resserrant le col de mon vieux gilet en laine, celui que Marc aimait tant parce qu'il était doux et sentait un peu la vanille de mes crèmes pour les mains. Aujourd'hui, il ne sentait plus que le placard et le poids des dix-huit derniers mois.

Sur la table, le bol de céréales de Nils était à moitié vide, le lait commençait à former une pellicule laiteuse. À côté, le dessin de Liv, cinq ans bien sonnés, — une énième arche multicolore, obsession graphique depuis que son père n'était plus là pour construire des cabanes dans le salon — était maculé d'une trace de confiture de fraise. La routine. Le chaos maîtrisé d'une mère seule avec deux jeunes enfants avant huit heures du matin.

— Maman, tu as vu mon maillot de foot bleu ? Celui avec le numéro dix ?
La voix anxieuse de Nils provenait du couloir. Toujours cette petite pointe d'inquiétude dans sa voix, comme s'il craignait que le monde ne s'écroule si un détail infime venait à manquer.

— Dans le deuxième tiroir de ta commode, mon grand, je l'ai repassé hier soir.

Un soupir de soulagement audible. Liv, elle, fredonnait en attachant laborieusement les lacets de ses nouvelles baskets, celles avec des paillettes qui la faisaient courir « plus vite que l'éclair », disait-elle. Sa confiance, à elle, était un soleil miniature, parfois aveuglant de simplicité.

Mes doigts ont trouvé le fermoir froid de ma montre, celle au bracelet de cuir usé que je n'avais pas portée depuis… depuis avant. Un geste mécanique, presque oublié. Le clic métallique a résonné dans le léger brouhaha matinal. L'heure s'est affichée : 7 h 48. Le temps reprenait ses droits, officiellement. J'ai glissé la montre à mon poignet gauche. Elle flottait un peu, ma peau s'était comme rétractée. Mon alliance, elle, est restée dans la petite boîte en velours bleu nuit, au fond du tiroir à chaussettes. Ce n'était pas encore le moment. Peut-être

ne le serait-ce jamais. Ou peut-être était-ce juste un lundi sans alliance, et demain serait un autre jour.

Le soulagement, pourtant, était là, fin et coupable, une petite bulle d'air dans l'oppression thoracique qui m'accompagnait souvent au réveil. Aujourd'hui, je retournais à la médiathèque. Mon premier vrai jour de travail après ce long congé qui n'en était pas un, ce tunnel où les jours se ressemblaient tous, marqués seulement par les besoins des enfants et le silence assourdissant de la maison une fois qu'ils dormaient. Reprendre le travail. Dire bonjour aux gens, conseiller des livres, ranger des étagères. Des gestes simples, un cadre. Peut-être un rempart contre ce vide qui menaçait parfois de tout aspirer.

— Prêts ? ai-je lancé, essayant d'insuffler une énergie que je ne ressentais qu'à moitié.
La peur était là aussi, tapie sous la surface. Peur de ne pas être à la hauteur, peur de croiser les regards apitoyés, peur de cette normalité qui me semblait encore si étrangère.

Le trajet jusqu'à l'école s'est déroulé dans une sorte de brouillard concentré. Nils me racontait un rêve compliqué impliquant des dinosaures et des gardiens de but, tandis que Liv chantait à tue-tête une comptine inventée. Saint-Régnac défilait par la fenêtre, familière et pourtant différente. Les mêmes façades, les mêmes commerces, mais mon regard avait changé. Je voyais les fissures sur les trottoirs, la peinture écaillée d'un volet, les mauvaises herbes qui poussaient entre les pavés. Des détails que je n'aurais pas remarqués avant. Ou peut-être que c'était moi, la fissurée.

Après avoir déposé les enfants, avec les recommandations habituelles et les baisers un peu trop appuyés — ma propre anxiété qui transpirait —, j'ai conduit lentement vers le centre-ville. La médiathèque municipale se dressait au bout de la place du Marché, un bâtiment moderne aux grandes baies vitrées, conçues pour inviter la lumière. Un îlot de calme dans le tumulte ordinaire. Mon refuge, avant. Mon lieu de travail, aujourd'hui.

J'ai garé la voiture, coupé le contact. Le silence est retombé, lourd. J'ai inspiré profondément. L'odeur de mon propre parfum, celui que je portais pour les grandes occasions et qu'aujourd'hui j'avais mis comme une armure discrète, se mêlait à celle, un peu âcre, des vieux papiers de la voiture. Mes mains étaient moites sur le volant. Un dernier coup d'œil dans le rétroviseur. Un visage pâle, des cernes que le fond de teint n'arrivait pas à masquer complètement, mais un regard déterminé. Du moins, j'essayais de m'en convaincre.

Solange, ma collègue, était déjà là, affairée derrière le grand comptoir d'accueil. C'est une femme corpulente, la cinquantaine

approchante, toujours tirée à quatre épingles, avec un chignon impeccable et des lunettes sévères qui ne parvenaient pas à masquer la bonté un peu bourrue de son regard. Elle n'est pas une amie intime, plutôt une présence constante et fiable dans le paysage de ma vie professionnelle. Elle a levé les yeux de son écran à mon approche, un léger sourire étirant ses lèvres peintes d'un rouge brique.

— Iris ! Te voilà enfin. On commençait à croire que tu avais pris goût à la vie de rentière.
Son ton était enjoué, mais j'ai décelé la pointe de curiosité, peut-être même une once de pitié, dans le fond de ses yeux noisette. La pitié. C'était ce que je redoutais le plus.

— Bonjour Solange. Non, pas vraiment rentière, ai-je répondu avec une tentative de légèreté. Juste besoin de… temps.

— On comprend, on comprend, dit-elle en tapotant mon bras avec une compassion un peu brusque. Contente de te revoir parmi nous, en tout cas. Les étagères de la section jeunesse pleurent ton absence. Et Monsieur Dubois réclame tes conseils pour ses polars depuis des semaines.

Un petit pincement au creux de l'estomac. Monsieur Dubois, un vieil habitué, lecteur vorace et pointilleux. Les rituels. Ils revenaient. J'ai souri, un vrai sourire cette fois, même s'il était fragile.

— Je vais aller voir ça.

Les premières heures se sont écoulées dans une sorte de flou appliqué. J'ai retrouvé mes marques, les gestes du métier revenant avec une facilité surprenante. Classer les retours, aider une dame un peu perdue à utiliser le catalogue en ligne, répondre au téléphone. Chaque interaction était un petit pas en dehors de ma bulle de deuil. Certains regards étaient plus insistants que d'autres, chargés de cette curiosité muette des petites villes où tout se sait, ou du moins, où tout se suppose. J'ai fait de mon mieux pour les ignorer, me concentrant sur les tâches à accomplir, sur la texture des couvertures de livres, l'odeur particulière du papier et de l'encre. L'univers rassurant des mots.

Pendant la pause déjeuner, que j'ai prise seule dans la petite salle du personnel, j'ai déroulé le sandwich que j'avais préparé à la hâte ce matin. Le silence était presque aussi épais que celui de ma maison vide. J'ai observé les autres collègues qui allaient et venaient, leurs conversations légères flottant dans l'air. J'étais là, et en même temps, j'étais à des kilomètres. Comme si une vitre invisible me séparait encore d'eux, du flux normal de la vie.

L'après-midi a été plus calme. Moins d'affluence. J'ai commencé à

ranger la section jeunesse, comme l'avait suggéré Solange. Remettre de l'ordre. C'était apaisant. Les albums colorés, les petits romans aux couvertures chatoyantes. J'imaginais les mains de Nils et Liv feuilletant ces pages, leurs yeux s'écarquillant devant les illustrations. Un léger courant chaud a traversé ma poitrine. Eux. C'était pour eux, aussi, que je devais tenir debout.

Vers quinze heures, alors que la lumière dorée de l'automne commençait à décliner, baignant la médiathèque d'une clarté douce et un peu mélancolique, j'ai décidé de me faire un café. La machine trônait dans un coin de la salle du personnel, ronronnant bravement malgré son âge avancé. J'ai inséré une dosette, attendu que le liquide noir et odorant coule dans le gobelet en carton.

J'étais seule. La pièce était silencieuse, à l'exception du léger sifflement de la machine. J'ai pris le gobelet, la chaleur se diffusant agréablement dans ma paume. En me retournant pour regagner le comptoir, mon pied a heurté quelque chose — le coin d'une chaise mal rangée, peut-être. Un mouvement infime, une perte d'équilibre d'une fraction de seconde. Suffisant.

Le café s'est échappé du gobelet dans une gerbe brûlante, éclaboussant ma main et le sol avant de finir sa course sur le coin d'un petit bureau en bois clair qui servait de desserte. J'ai lâché un petit cri étouffé, plus de surprise et de contrariété que de douleur réelle, bien que ma peau picotait vivement là où le liquide chaud l'avait touchée.

Je suis restée figée un instant, regardant le désastre. Le café formait une flaque sombre et informe sur le linoléum gris. Et sur le bureau, là où il avait coulé, une auréole brune commençait à s'étendre lentement sur le bois clair, comme une blessure qui s'ouvrait.

Ma respiration s'est faite courte. Une vague de quelque chose — de l'épuisement, peut-être, ou un désespoir infime et absurde face à cette simple maladresse — a menacé de me submerger. Ridicule. Ce n'était qu'un café renversé. Un incident banal. Mais dans le silence de la pièce, avec cette tache qui s'agrandissait sous mes yeux, cela ressemblait à autre chose. Une métaphore de ma propre vie, peut-être. Quelque chose de propre et d'ordonné soudainement souillé, marqué.

J'ai attrapé une poignée de serviettes en papier et j'ai commencé à éponger, d'abord ma main, puis le sol. Le bois du bureau, lui, avait déjà bu une partie du liquide. La tache était là, incrustée. Indélébile.

Je me suis redressée, une sensation de chaleur désagréable montant à mes joues. Personne n'avait rien vu. J'étais seule avec ce petit chaos.

J'ai regardé l'auréole brune sur le bois clair.

Une tâche, ou un nouveau départ ?

L'idée m'a traversé l'esprit, incongrue. Une tache, oui, une imperfection. Mais peut-être aussi la preuve que quelque chose s'était passé, que j'étais là, que j'agissais, même maladroitement. Que la vie, même avec ses accidents et ses marques, continuait.

La sonnerie stridente du téléphone sur le comptoir principal m'a tirée de ma contemplation. Solange a décroché. Le flux de la journée reprenait.

Ce soir, ai-je pensé en jetant les serviettes imbibées de café dans la poubelle, il faudra vraiment que je m'occupe de cette étagère pour Nils. Mettre de l'ordre, un petit coin à la fois. Peut-être que c'est comme ça qu'on recolle les morceaux. Avec des gestes simples, concrets. En commençant par l'étagère bancale d'un petit garçon qui attendait que ses livres trouvent enfin leur place.

2 — L’étagère bancale

La pensée de l’étagère de Nils m’avait suivie comme une ombre tenace depuis la médiathèque, se superposant aux images de ma journée de reprise. Elle était là, dans la voiture, tandis que les phares balayaient la route de campagne qui serpentait jusqu’à la maison. Elle était là, tandis que je supervisais les devoirs de Nils — une récitation de poésie hésitante — et que j’aidais Liv à construire une tour de cubes multicolores qui finissait invariablement par s’écrouler dans un éclat de rire. Mettre de l’ordre, un petit coin à la fois. L’idée avait fait son chemin, s’ancrant comme une nécessité simple, presque thérapeutique.

Après le dîner, une fois les enfants couchés et la cuisine remise en état — un ballet de gestes familiers qui me laissait souvent avec une sensation d’épuisement mêlée d’une étrange satisfaction — je me suis retrouvée dans le salon. Le silence c’était installé, épais et velouté, seulement troublé par le tic-tac régulier de la vieille horloge comtoise héritée de mes grands-parents. C’était dans ces moments-là, quand le tumulte de la journée retombait, que le vide laissé par Marc se faisait le plus cruellement sentir. Avant, nous aurions parlé, partagé les anecdotes du jour, peut-être regardé un film, nos épaules se frôlant sur le canapé. Maintenant, il y avait ce grand blanc. Un espace que je tentais de combler avec des tâches, des projets, n’importe quoi pour ne pas laisser mes pensées dériver vers les rivages trop douloureux du souvenir.

L’étagère.

Nils réclamait depuis des semaines un endroit digne de ce nom pour sa collection grandissante de livres d’aventures et ses précieux albums de foot, ceux avec les vignettes brillantes qu’il échangeait à la récréation. Ses trésors s’entassaient pour l’instant sur une petite commode déjà surchargée, menaçant de déborder à chaque nouveau volume acquis. La promesse d’une vraie bibliothèque dans sa chambre était devenue une sorte de leitmotiv, un rappel constant de ce que je n’avais pas encore eu la force ni l’envie, d’entreprendre.

J’ai soupiré, passant une main lasse sur mon visage. Bricoler n’avait jamais été mon point fort. Marc, lui, excellait dans ce domaine. Il aurait monté cette étagère en un clin d’œil, avec cette assurance

tranquille qui le caractérisait. Moi, j'avais toujours deux mains gauches et une patience limitée face aux notices de montage absconses.

Mais ce soir, l'idée de l'étagère n'était plus une corvée. C'était un objectif. Un petit défi tangible.

J'ai allumé l'ordinateur portable, le ronronnement du ventilateur brisant le silence. Mes doigts ont tapé l'adresse du site de petites annonces local, celui où les habitants de Saint-Régnac et des environs échangeaient des services, vendaient des objets, proposaient des coups de main. Je me souvenais avoir vu une section « Bricolage et Entraide ».

J'ai hésité un instant avant de cliquer. Demander de l'aide. Admettre que je ne pouvais pas tout faire seule. C'était encore difficile. Mon indépendance, ma capacité à gérer, étaient devenues des armures que j'avais du mal à déposer. Mais l'image de Nils, son regard plein d'espoir quand il parlait de sa future bibliothèque, a balayé mes réticences.

Le formulaire était simple. « Recherche personne bricoleuse pour monter une étagère *(modèle en kit, simple)* dans chambre d'enfant. Saint-Régnac centre. Rémunération à discuter. » J'ai relu plusieurs fois, traquant la moindre tournure qui pourrait sonner trop désespérée, trop… veuve éplorée. Finalement, j'ai ajouté : « Urgent pour petit garçon impatient ! » Un peu d'humour, ou du moins une tentative, pour dédramatiser.

J'ai cliqué sur « Publier ». Le message s'est affiché : « Votre annonce a été publiée avec succès. »

Un sentiment étrange m'a envahie. Un mélange de vulnérabilité — j'ouvrais une petite brèche dans ma forteresse — et d'une sorte de soulagement anticipé. J'avais fait un pas.

J'ai fermé l'ordinateur, l'écran retournant au noir. La maison semblait encore plus silencieuse. Je suis montée vérifier si les enfants dormaient. Nils, la joue écrasée contre son oreiller serrait son doudou lapin contre lui. Liv, les bras en étoile, avait un léger sourire aux lèvres, sans doute en train de rêver de ses arches multicolores. Leurs respirations régulières étaient une mélodie apaisante. J'ai replacé une mèche de cheveux sur le front de Nils, effleuré la joue douce de Liv. Leur innocence, leur confiance absolue en moi, était à la fois ma plus grande force et mon fardeau le plus lourd.

De retour au salon, j'ai attrapé un livre sur la table basse, un roman policier que j'avais commencé la semaine précédente. Mais les mots dansaient devant mes yeux. Mon esprit revenait sans cesse à

l'annonce. Est-ce que quelqu'un allait répondre ? Et si c'était un inconnu un peu étrange ? Les pensées anxieuses commençaient à s'insinuer, comme des petites bêtes rampantes. J'ai secoué la tête, essayant de les chasser. Il fallait que j'arrête de tout anticiper, de tout craindre. C'était juste une étagère.

Une heure plus tard, alors que je commençais à somnoler sur le canapé, le livre glissant de mes mains, mon téléphone a vibré sur la table. Une notification. Mon estomac s'est légèrement contracté.

J'ai déverrouillé l'écran. C'était un message privé via le site de petites annonces.

« Bonsoir,

J'ai vu votre annonce pour l'étagère. Je suis disponible et j'ai des outils. Je peux passer demain en fin d'après-midi si cela vous convient pour évaluer le travail et vous donner un tarif.

Cordialement,

Adrien C. »

Adrien C. Son nom ne me disait rien. J'ai cliqué sur son profil. Pas de photo. Juste quelques informations basiques : « Bricoleur expérimenté, services divers. Saint-Régnac. » Laconique. Presque trop.

Un léger frisson a parcouru ma nuque. La prudence, cette vieille compagne, me soufflait de me méfier. Un inconnu. Chez moi. Avec mes enfants.

Mais la fatigue, le désir de voir enfin cette étagère montée, le sourire de Nils… J'ai relu le message. « Je peux passer demain en fin d'après-midi si cela vous convient pour évaluer le travail ». Évaluer. Pas s'imposer. C'était professionnel, non ? Et puis, il ne serait pas seul avec les enfants, je serais là.

J'ai tapé une réponse, mes doigts hésitant sur le clavier virtuel :

« Bonsoir Adrien C.,

Merci pour votre réponse rapide. Demain en fin d'après-midi me conviendrait parfaitement. Disons vers 17 h 30 ? Vous pouvez me confirmer votre présence ?
Cordialement,

Iris Beldan. »

J'ai envoyé, un peu nerveuse. C'était fait. J'avais franchi une nouvelle étape.

La réponse n'a pas tardé, à peine deux minutes plus tard.

« Parfait pour 17 h 30. À demain. Adrien. »

Cette fois, juste « Adrien ». Plus direct.

J'ai verrouillé mon téléphone et je l'ai posé sur la table. Un sentiment d'accomplissement se mêlait à une appréhension diffuse. Demain. Un inconnu allait entrer dans ma maison. Dans notre vie. Juste pour une étagère, me suis-je répété. Juste pour une simple étagère.

Mais cette nuit-là, mon sommeil a été agité, peuplé de rêves confus où des visages sans nom assemblaient des meubles aux formes impossibles, dans des pièces aux murs mouvants. Et toujours, en arrière-fond, le bruit insistant d'une charnière qui grinçait, ou peut-être d'une porte qui se refermait doucement, très doucement, sur quelque chose que je n'arrivais pas à distinguer.

L'auréole brune du café renversé sur le bureau de la médiathèque m'est revenue en mémoire, juste avant de sombrer à nouveau. Une tache. Ou une nouvelle ouverture ?

Demain, j'aurais peut-être une réponse. Ou du moins, le début d'une.

3 — Charnières silencieuses

La journée du mardi s’est étirée avec une lenteur particulière, chaque heure semblant alourdie par l’anticipation du rendez-vous de dix-sept heures trente. À la médiathèque, j’ai fonctionné en pilote automatique, classant des ouvrages avec une application machinale, répondant aux demandes des usagers avec un sourire qui, je le sentais, ne montait pas jusqu’à mes yeux. Mes pensées vagabondaient, revenant sans cesse à cet « Adrien » dont le nom résonnait dans ma tête avec une familiarité inexistante. Un inconnu. Un bricoleur. La solution à une étagère bancale. Rien de plus. Pourtant, une petite musique d'appréhension, discrète mais persistante, jouait en sourdine dans mon esprit.

J’ai quitté le travail un peu plus tôt que d’habitude, prétextant un vague rendez-vous médical pour Liv que Solange n'a pas cherché à questionner. La vérité était que je voulais être à la maison bien avant son arrivée, avoir le temps de ranger un minimum, de me préparer mentalement. L’idée qu’il puisse trouver la maison en désordre — le désordre ordinaire d’une vie avec deux enfants — me causait une gêne irrationnelle. Comme si l'état de mon intérieur pouvait en dire trop sur mon état intérieur.

Après avoir récupéré Nils et Liv à l’école, le goûter s’est déroulé dans une ambiance légèrement tendue de mon côté. Je les ai pressés un peu, les exhortant à finir leurs gâteaux plus vite que d'ordinaire. Nils, toujours sensible à mes humeurs, m’a demandé d’une petite voix :

— Quelqu’un vient, maman ? T’as l’air… pressée.

— Oui, mon chéri, ai-je répondu en essayant de moduler ma voix pour qu'elle paraisse enjouée. Un monsieur vient pour ton étagère. Tu te souviens ? Pour ta bibliothèque.

Ses yeux se sont illuminés. L’étagère. Pour lui, c’était la promesse d’un monde bien rangé, d’aventures à portée de main. Pour moi, en cet instant, c'était surtout la cause d'une légère crispation au niveau des épaules.

Dix-sept heures vingt. J’ai jeté un dernier coup d’œil rapide dans le miroir de l’entrée. J’avais troqué ma tenue de travail pour un jean et un pull simple, espérant paraître décontractée et assurée. Mes cheveux

étaient attachés en une queue de cheval un peu lâche. J'avais même mis une touche de baume à lèvres teinté. Ridicule. Pourquoi cette envie de… plaire ? Non, pas plaire. De ne pas déplaire. De paraître normale. Compétente. Une femme qui gère.

La sonnette a retenti à dix-sept heures trente précises. Le son clair et bref a fait sursauter Nils, qui jouait aux petites voitures dans le salon, et a interrompu Liv dans le récit passionné d'une dispute avec sa meilleure amie à la maternelle. Mon propre estomac s'est noué. J'ai pris une inspiration discrète, comme on le fait avant de plonger.

J'ai ouvert la porte.

Il était là. Adrien C. Adrien tout court. Plus grand que je ne l'avais imaginé, mais pas imposant. Une stature moyenne, ni mince, ni athlétique, juste… présent. La quarantaine, sans doute. Des cheveux châtain foncé, coupés court, quelques fils d'argent discrets aux tempes qui lui donnaient une certaine maturité. Son visage était… agréable. Des traits réguliers, un nez droit, une bouche bien dessinée qui esquissait un sourire retenu, presque professionnel. Mais c'étaient ses yeux qui m'ont frappée. D'un bleu très clair, presque transparent, ils me fixaient avec une intensité calme, dénuée de toute curiosité intrusive, mais terriblement… observatrice. Comme s'ils enregistraient chaque détail sans pour autant juger. Un regard qui ne clignait que rarement.

Il portait un jean foncé et une chemise en toile épaisse de couleur sobre, un peu usée aux coudes, qui suggérait le travailleur manuel sans pour autant verser dans le négligé. Une sacoche à outils en cuir vieilli était posée à ses pieds.

— Madame Beldan ? a-t-il demandé. Sa voix était posée, ni trop grave, ni trop aiguë, avec une intonation neutre. Adrien Cazalet. Pour l'étagère.
Cazalet. Ce nom de famille, je ne l'avais pas vu sur le profil laconique du site. Juste l'initiale. Cela m'a traversé l'esprit une fraction de seconde.

— Oui, c'est moi. Entrez, je vous en prie, ai-je répondu en m'effaçant pour le laisser passer.
Il a ramassé sa sacoche d'un geste fluide et est entré dans le petit vestibule. Une odeur discrète de propre, de lessive fraîche et peut-être un soupçon de bois coupé, a flotté un instant dans son sillage. Rien d'agressif, rien de personnel. Juste neutre.

Nils et Liv s'étaient approchés, curieux. Nils, plus timide, se cachait à moitié derrière mes jambes. Liv, elle, le dévisageait avec cette franchise désarmante des enfants.

— Bonjour, a-t-elle lancé d'une voix claire. C'est vous le monsieur de l'étagère ?

Un sourire un peu plus franc a éclairé le visage d'Adrien Cazalet. Il s'est accroupi légèrement pour se mettre à leur niveau, un geste qui m'a surprise par sa spontanéité.

— C'est bien moi, a-t-il répondu en regardant Liv droit dans les yeux. Et toi, tu dois être la propriétaire d'une chambre qui a besoin d'une belle bibliothèque, n'est-ce pas ?

Il s'était trompé de destinataire, mais Liv a hoché la tête avec enthousiasme.

— Non, c'est pour moi ! a corrigé Nils, sortant enfin de sa cachette. Pour mes livres de pirates !

Adrien a tourné son regard clair vers Nils.

— Ah, un collectionneur de trésors, alors ! C'est encore mieux. Je m'appelle Adrien. Et vous ?

— Nils. Et elle, c'est Liv.

Sa timidité semblait s'être un peu envolée face à cette approche directe mais douce. J'observais la scène, un peu en retrait, partagée entre le soulagement de voir que le contact passait bien avec les enfants et cette vigilance instinctive qui ne me quittait pas.

— La chambre de Nils est à l'étage, ai-je indiqué. Si vous voulez voir l'emplacement et le kit…

Il s'est relevé, son regard croisant le mien une seconde.

— Avec plaisir. Guidons-nous, jeunes gens.

Les enfants, ravis de ce nouveau rôle, l'ont précédé dans l'escalier, lui indiquant le chemin avec force gestes. J'ai suivi, un peu étonnée de la rapidité avec laquelle il avait su les mettre à l'aise.

La chambre de Nils était petite, mais lumineuse. Le fameux carton plat contenant l'étagère en kit était appuyé contre un mur. Adrien l'a examiné d'un œil expert, a sorti un mètre de sa sacoche, a pris quelques mesures de l'espace disponible. Il bougeait avec une économie de gestes, une sorte de précision tranquille qui inspirait confiance. Il n'a posé que peu de questions, techniques pour la plupart : la nature du mur, la hauteur souhaitée. Il écoutait attentivement mes réponses, hochant la tête de temps en temps. Son silence n'était pas pesant, plutôt concentré.

Pendant qu'il examinait le plan de montage — un de ces schémas cryptiques qui me donnaient habituellement des sueurs froides — j'ai remarqué qu'il avait des mains soignées, mais robustes. Des mains de

quelqu'un qui travaille de ses mains, effectivement. Pas de bague. Je me suis surprise à noter ce détail.

— Ça ne devrait pas poser de problème majeur, a-t-il finalement déclaré en repliant le plan. C'est un modèle assez standard. Je peux vous faire ça pour… Il a cité un prix qui m'a semblé tout à fait raisonnable, presque modeste. Si vous êtes d'accord, je peux même commencer tout de suite ? J'ai la plupart de mes outils avec moi.

J'ai hésité une fraction de seconde. Tout de suite ? Je m'attendais à ce qu'il revienne un autre jour. Mais l'idée de voir cette étagère enfin montée, de voir le sourire de Nils, a primé.

— Oui, ce serait parfait, ai-je répondu.

Il s'est mis au travail sans plus attendre. Les enfants, fascinés, sont restés un moment à le regarder déballer ses outils, visser les premières planches. Il leur expliquait parfois ce qu'il faisait, d'une voix calme, transformant l'assemblage en une sorte de jeu de construction géant. Nils était aux anges. Liv, après avoir posé une dizaine de questions sur chaque outil, s'est lassée et est redescendue jouer dans le salon.

Je suis restée un peu, observant Adrien travailler. Il y avait quelque chose d'apaisant à le regarder. Chaque geste était précis, efficace. Pas un mouvement de trop. Il ne jurait pas quand une vis résistait, ne soupirait pas devant une difficulté. Il résolvait les problèmes avec une sorte de patience méthodique. J'ai ressenti une pointe de gratitude envers cet inconnu qui, en quelques heures, allait apporter une solution concrète à un petit tracas qui me pesait depuis des semaines.

Après un moment, sentant que ma présence pouvait le gêner, ou peut-être simplement pour m'occuper, je suis redescendue préparer le dîner. L'odeur des oignons qui rissolaient doucement dans la poêle a commencé à emplir la cuisine. De temps en temps, le bruit discret d'une perceuse ou le léger martèlement d'un maillet me parvenaient de l'étage, mêlés aux exclamations joyeuses de Nils qui, visiblement « aidait » à sa manière.

Au bout d'une heure et demie environ, Adrien est redescendu. Nils le suivait, rayonnant.
— Maman, viens voir ! Elle est finie ! Elle est trop belle !

Je les ai suivis à l'étage. L'étagère était là, solidement fixée au mur, parfaitement droite. Les planches étaient propres, pas une éraflure. Un travail impeccable. Nils avait déjà commencé à y aligner quelques-uns de ses livres préférés.

— C'est… parfait, ai-je dit, sincèrement impressionnée. Merci beaucoup, Monsieur Cazalet.

— Adrien, s'il vous plaît, a-t-il corrigé avec un léger sourire. Et c'est

moi qui vous remercie. Nils a été un excellent assistant.

Il a ébouriffé affectueusement les cheveux de mon fils, qui a rougi de plaisir.

Nous sommes redescendus. J'ai sorti mon portefeuille.

— Vous voulez boire quelque chose avant de partir ? Un café ? Un verre d'eau ?

— Un verre d'eau, volontiers, il fait chaud là-haut.
Pendant que je lui servais son verre, il a jeté un regard circulaire au salon. Un regard qui ne s'attardait sur rien en particulier, mais qui semblait tout absorber.
— Vous avez une jolie maison, a-t-il commenté. Lumineuse.

— Merci. Elle demande pas mal d'entretien. Surtout avec deux enfants.

— J'imagine. Mais c'est vivant.

Il a bu son verre d'eau d'une traite. J'ai réglé la somme convenue. Il m'a tendu une petite carte de visite sobre, avec juste son nom, « Adrien Cazalet — Services et Bricolage », et un numéro de téléphone.

— N'hésitez pas si vous avez d'autres… charnières récalcitrantes, a-t-il dit avec une pointe d'humour dans ses yeux clairs.

J'ai souri.

— Je n'y manquerai pas.

Sur le pas de la porte, alors qu'il s'apprêtait à partir, Nils s'est avancé timidement.

— Monsieur Adrien ?

— Oui, Nils ?

— Est-ce que… est-ce que vous savez pourquoi les messieurs, des fois, ils clignent presque jamais des yeux ?

Mon souffle s'est bloqué une seconde. J'ai senti la chaleur me monter aux joues. Adrien a tourné lentement la tête vers Nils, son expression inchangée, toujours ce calme un peu distant. Il a soutenu le regard de mon fils pendant un instant qui m'a paru une éternité.
Puis, il a souri, un sourire lent qui a plissé le coin de ses yeux.

— C'est peut-être parce qu'ils ne veulent rien manquer de ce qui est beau ou intéressant, Nils. Ou alors, ils sont juste très concentrés. Tu crois pas ?

Il a cligné lentement des yeux, une fois, deux fois, de manière presque exagérée, puis a adressé un clin d'œil complice à mon fils. Nils a éclaté de rire, sa question apparemment oubliée ou résolue.

Adrien m'a adressé un dernier signe de tête.

— Bonne soirée, Madame Beldan.

— Bonne soirée, Adrien. Et encore merci.

Il est parti, sa silhouette disparaissant dans le crépuscule naissant. J'ai refermé la porte, un sentiment étrange flottant en moi. Un soulagement, indéniablement. L'étagère était montée. Mais aussi… autre chose. Une impression diffuse, que je n'arrivais pas à nommer.

Ce soir-là, en couchant Nils, je l'ai trouvé en train d'admirer sa nouvelle bibliothèque, ses livres fièrement alignés.

— Il est gentil, hein, maman, le monsieur Adrien ?

— Oui, mon chéri. Il est gentil.

Mais en prononçant ces mots, une petite voix au fond de moi se demandait si « gentil » était vraiment le mot juste. Ou si c'était simplement le mot le plus facile.

Les charnières de la porte de la chambre de Nils ont glissé sans un bruit quand je l'ai refermée. Silencieuses. Comme certaines présences qui s'insinuent dans votre vie sans crier gare, avec une efficacité redoutable et un calme désarmant.

4 — Le chocolat amer

Les jours qui suivirent le montage de l’étagère furent marqués par une sorte de calme retrouvé, du moins en surface. La chambre de Nils avait gagné en ordre et en sérénité, ses livres enfin alignés comme des soldats bien rangés, et lui-même semblait plus apaisé. Chaque soir, en le couchant, mon regard se posait sur le travail impeccable d’Adrien Cazalet, et une petite vague de gratitude me submergeait encore. C’était un souci de moins, une petite victoire dans le chaos quotidien de ma vie.

La carte de visite d’Adrien était restée sur le vide-poche de l’entrée, à côté des clés et du courrier en attente. Je la voyais chaque matin en partant, chaque soir en rentrant. Un petit rectangle de carton blanc, sobre, portant son nom et ce « Services et Bricolage » qui sonnait à la fois professionnel et un peu vague. Je n’avais aucune raison de le recontacter, pas d’autres charnières récalcitrantes pour le moment. Pourtant, son image me revenait parfois : ce regard bleu clair, si direct, et cette manière qu’il avait eue de désamorcer la question de Nils avec un calme presque déconcertant.

Une semaine s'était écoulée. C'était un vendredi soir. J'avais récupéré les enfants un peu plus tard que d'habitude, après une réunion imprévue à la médiathèque qui avait traîné en longueur. La fatigue de la semaine pesait sur mes épaules, et l'idée de me lancer dans la préparation d'un repas élaboré me paraissait insurmontable. En passant devant la petite pizzeria du quartier, j'avais cédé à la facilité : deux margheritas pour les enfants, une quatre-saisons pour moi. Un dîner simple, rapide, qui nous permettrait de nous détendre un peu avant le week-end.

Nous étions attablés dans la cuisine, les boîtes à pizza ouvertes directement sur la toile cirée à motifs de citrons, l'ambiance était plutôt joyeuse. Nils racontait avec force détails une partie de foot endiablée à la récréation, tandis que Liv tentait de construire une tour avec ses croûtes de pizza, sous mes protestations mi-amusées, mi-agacées.

C’est à ce moment-là que la sonnette a retenti.

Un frisson bref m'a parcouru l'échine. Qui pouvait bien sonner un vendredi soir à cette heure-ci ? Je n’attendais personne. Mes amis

savaient qu'ils devaient appeler avant de passer, surtout depuis… depuis Marc. Ma vie sociale s'était considérablement réduite, et les visites impromptues étaient devenues rares.

— Je vais voir, ai-je dit aux enfants, en essuyant mes doigts sur une serviette en papier. Ne vous battez pas pour la dernière part.

J'ai jeté un coup d'œil par le judas. Mon souffle s'est un peu étranglé dans ma gorge. C'était lui. Adrien Cazalet.

Que faisait-il là ? J'ai hésité une fraction de seconde. Devais-je ouvrir ? Et si c'était une erreur ? Mais il m'avait vue, probablement, à travers le verre dépoli de la porte d'entrée. Ne pas ouvrir aurait été impoli, et suspect.

J'ai ouvert. Il se tenait sur le seuil, un léger sourire aux lèvres, toujours cette même allure soignée mais décontractée. Il tenait un petit sac en papier brun à la main.
— Adrien ? ai-je demandé, surprise. Qu'est-ce que… ?

— Bonsoir Iris, a-t-il dit. Son utilisation de mon prénom, sans le « Madame Beldan », m'a légèrement décontenancée, même si cela semblait naturel dans sa bouche. Je passais dans le quartier, je rentrais d'un chantier un peu plus loin. Je me suis souvenu que Nils était un grand fan de chocolat. J'avais ça dans ma voiture.

Il a sorti du sac une tablette de chocolat noir, emballée dans un papier doré sophistiqué, le genre qu'on trouve chez les artisans chocolatiers, pas au supermarché du coin. Il l'a tendue à Nils, qui s'était approché, attiré par la conversation.

— Pour le meilleur assistant-bricoleur de Saint-Régnac.

Les yeux de Nils se sont écarquillés.

— Waouh ! Merci Monsieur Adrien ! Maman, regarde !

Il a brandi la tablette comme un trophée. Liv, évidemment, s'est précipitée pour voir.

J'étais partagée. Le geste était attentionné, indéniablement. Mais aussi… inattendu. Presque trop. Venir chez moi, un vendredi soir, pour apporter du chocolat à mon fils ?

— C'est… c'est très gentil à vous, Adrien, ai-je balbutié. Vous n'auriez vraiment pas dû.

— Ce n'est rien, a-t-il répondu avec ce calme qui le caractérisait. Juste une petite attention. Ça sent bon chez vous. Vous êtes en train de dîner ? Je ne voudrais pas déranger.
Son regard a glissé derrière moi, vers la cuisine d'où provenaient les rires des enfants et l'odeur des pizzas.

C'est là que l'impensable s'est produit. Avant même que j'aie pu formuler une réponse polie pour le congédier gentiment, Liv, avec l'enthousiasme effronté de ses cinq ans, a lancé :
— On mange des pizzas ! Tu veux en manger avec nous, Monsieur Adrien ? Y'en a plein !
J'ai senti la couleur me monter aux joues. J'allais intervenir, dire que ce n'était pas possible, qu'il devait avoir d'autres choses à faire, mais Adrien m'a devancée.
Son regard clair s'est posé sur moi, interrogateur, mais avec une pointe d'amusement.
— Si ça ne vous dérange pas, Iris… Une part de pizza serait la bienvenue. Je n'ai pas encore eu le temps de dîner.
Comment refuser ? Devant les enfants, qui le regardaient maintenant avec des yeux suppliants ? Devant cet homme qui venait de faire un geste si « gentil » pour mon fils ? J'aurais eu l'air d'une marâtre ingrate. J'étais piégée par les bonnes manières, par ma propre incapacité à dire non de manière ferme dans ce genre de situation.

— Bien sûr, ai-je répondu avec un sourire que j'espérais convaincant. Entrez. C'est un peu… improvisé, mais vous êtes le bienvenu.

Il est entré, apportant avec lui cette présence calme mais intense qui m'avait déjà frappée la semaine précédente. Les enfants étaient ravis. Ils l'ont installé à table, lui ont proposé la « meilleure part » de pizza, l'ont bombardé de questions. Nils voulait savoir s'il avait réparé d'autres étagères pour d'autres garçons, Liv lui demandait s'il aimait les poneys.

Adrien a répondu à toutes leurs questions avec une patience infinie, un sourire indulgent aux lèvres. Il mangeait sa part de pizza avec un appétit qui semblait sincère, participant à la conversation avec une aisance déconcertante, comme s'il avait toujours fait partie de nos dîners du vendredi soir.

J'observais la scène, un peu en retrait mentalement, tout en essayant de participer à la conversation pour ne pas paraître distante. Une partie de moi était touchée par sa gentillesse envers les enfants, par la facilité avec laquelle il s'intégrait. Il avait un don, c'était indéniable, pour se faire apprécier des plus jeunes. Nils, habituellement si réservé avec les inconnus, plaisantait avec lui. Liv lui montrait ses dessins d'arches avec fierté.

Mais une autre partie de moi restait sur ses gardes. Ce n'était pas normal. Cette intrusion, même si elle était enrobée de chocolat et de bonnes intentions apparentes, me mettait mal à l'aise. Il y avait quelque chose d'un peu trop lisse, d'un peu trop parfait dans son

attitude.

Après que les enfants eurent fini de manger et furent partis jouer dans leur chambre avec la promesse de se partager le fameux chocolat *(après s'être lavé les dents, avais-je insisté)*, je me suis retrouvée seule à table avec Adrien. Le silence est retombé, différent de celui, confortable, que je partageais avec les enfants. Celui-ci était chargé d'une attente diffuse.

Il a repoussé son assiette vide.

— Merci encore pour la pizza, Iris. C'était délicieux. Et inattendu.

— C'est moi qui vous remercie d'être passé… pour le chocolat. Nils était ravi.

Un petit silence. Il m'observait, toujours avec ce regard bleu clair, pénétrant mais sans agressivité. J'ai senti le besoin de combler le vide.

— Alors… vous rentriez d'un chantier ? Vous travaillez tard le vendredi.

— Parfois, a-t-il répondu. Quand il faut finir quelque chose d'urgent. Et puis, j'aime bien travailler quand c'est calme. Il y a moins de distractions. Et vous, votre journée à la médiathèque ? Pas trop fatigante ?

La question était anodine, mais la manière dont il l'a posée, avec cette intonation d'intérêt sincère, m'a incitée à me confier un peu. J'ai parlé de ma reprise, de la fatigue, des petits défis du quotidien. Il écoutait attentivement, hochant la tête de temps en temps, posant une question ici et là pour relancer la conversation. Il ne parlait presque pas de lui. Il se contentait de m'écouter. Et c'était… agréable. Terriblement agréable. D'avoir quelqu'un qui vous écoute vraiment, sans vous interrompre, sans ramener la conversation à lui. Cela faisait si longtemps.

Puis, son ton s'est fait plus personnel. Plus… intime.
— Ça ne doit pas être facile tous les jours, Iris. De tout gérer seule. Les enfants, le travail, la maison… Le deuil.

Mon souffle s'est légèrement contracté. Le deuil. Il avait prononcé le mot. La plupart des gens l'évitaient, tournaient autour, comme si c'était une maladie contagieuse. Lui, il l'avait dit simplement, calmement.

Mes yeux se sont embués malgré moi. J'ai baissé la tête, fixant mes mains jointes sur la table.

— Non, ai-je murmuré. Ce n'est pas facile.

— Je peux imaginer, a-t-il poursuivi d'une voix douce, presque une

caresse. Vous semblez être quelqu'un de fort, mais même les plus forts ont besoin de soutien. Ou simplement d'une oreille attentive.

J'ai relevé la tête. Son regard était empli d'une compassion qui m'a touchée au plus profond. Pas de pitié. Juste de la compréhension. C'est du moins ce que j'ai cru y lire.

— Vous savez, a-t-il continué, la souffrance, c'est comme un poison lent. Si on la garde trop longtemps en soi, elle finit par tout envahir. Parfois, il faut juste… la laisser sortir. Lui donner un nom. La regarder en face pour pouvoir la dépasser. Il faut désapprendre la souffrance, vous savez.

Désapprendre la souffrance. La phrase a résonné en moi. C'était si… juste. Si vrai. Personne ne m'avait jamais parlé comme ça. Mes amis, ma famille, ils étaient pleins de bonnes intentions, mais leurs paroles sonnaient souvent creux, comme des formules de politesse apprises par cœur. Lui, il semblait comprendre. Vraiment comprendre.

J'ai senti une vague d'émotion me submerger. Une envie de pleurer, de me confier, de déverser tout ce poids que je portais depuis si longtemps. J'ai lutté pour retenir mes larmes. Je ne voulais pas m'effondrer devant lui. Pas maintenant. Pas comme ça.

J'ai rougi, consciente de ma vulnérabilité soudainement exposée.

— C'est… c'est très perspicace, ce que vous dites.
Un léger sourire a étiré ses lèvres.

— Je suis juste observateur. Et j'écoute. Beaucoup de gens n'écoutent plus vraiment, vous ne trouvez pas ?
Il s'est levé.

— Je vais vous laisser. Il se fait tard, et vous devez être fatiguée. Merci encore pour ce dîner improvisé. C'était un plaisir.

Il a pris sa veste, qui était posée sur le dossier d'une chaise. Sur le pas de la porte, il s'est retourné.

— Iris… si jamais vous avez besoin de parler… ou d'autre chose… N'hésitez pas. Vraiment.

Son regard était intense, presque magnétique. J'ai hoché la tête, incapable de prononcer un mot.

Il est parti, me laissant seule dans la cuisine, avec l'odeur persistante de la pizza et le goût amer du chocolat noir qui commençait à fondre sur la table, celui que Nils avait déballé mais pas encore entamé.

Je suis restée là un long moment, le cœur battant d'une manière inhabituelle, un mélange confus d'émotions tourbillonnant en moi. Gratitude. Trouble. Espoir ? Et cette phrase qui revenait sans cesse : «

Il faut désapprendre la souffrance. »

Peut-être qu'il avait raison. Peut-être que c'était ça, la clé. Et peut-être, juste peut-être que cet homme, Adrien Cazalet, pourrait m'y aider.

L'idée m'a effleurée, aussi séduisante qu'inquiétante.

5 — Le club des veuves

La phrase d'Adrien, « Il faut désapprendre la souffrance », avait continué de résonner en moi durant tout le week-end, comme une mélodie entêtante dont on ne parvient pas à se défaire. Elle se superposait aux rires des enfants dans le jardin, au bruit des pages que je tournais à la médiathèque le samedi matin, au silence de mes soirées une fois la maison endormie. C'était une pensée à la fois lumineuse et dérangeante. Lumineuse, parce qu'elle offrait une perspective, une porte de sortie possible à ce tunnel de deuil dans lequel je me sentais engluée. Dérangeante, parce qu'elle venait d'un homme que je connaissais à peine, un bricoleur rencontré par hasard, qui s'était immiscé dans ma vie avec une aisance et une perspicacité troublantes.

J'avais revécu mentalement notre conversation du vendredi soir des dizaines de fois. Son écoute, sa compassion apparente, cette manière qu'il avait eue de mettre des mots justes sur ma douleur. Personne, pas même Maëlys, mon amie la plus proche, n'avait su trouver ce ton-là. Maëlys était solaire, pragmatique, pleine d'une énergie qui parfois me submergeait. Elle m'avait soutenue, bien sûr, à sa manière, avec des invitations à sortir, des tentatives pour me « changer les idées ». Mais elle n'avait jamais vraiment sondé la profondeur du vide. Peut-être par pudeur. Peut-être par incapacité. Ou peut-être simplement parce que la vie, avec son rythme effréné d'infirmière de bloc et ses propres tracas, ne lui en laissait pas le loisir.

Ce lundi après-midi était justement le jour de ma première séance au « Cercle des Mots Partagés », le groupe de parole pour personnes endeuillées que la psychologue de l'école m'avait timidement suggéré quelques mois plus tôt. J'avais longtemps repoussé l'échéance. L'idée de me retrouver assise en cercle avec d'autres « veuves » — le mot lui-même me glaçait — à étaler ma peine me paraissait au mieux inutile, au pire indécente. Mais après la conversation avec Adrien, quelque chose avait bougé en moi. Peut-être que parler, vraiment parler pouvait aider. Peut-être que d'autres avaient aussi trouvé des clés pour « désapprendre la souffrance ».

Le groupe se réunissait dans une petite salle annexe de la mairie, un

lieu impersonnel aux murs jaune pâle et au mobilier fonctionnel. Une dizaine de chaises étaient disposées en cercle. Lorsque je suis entrée, un peu en retard et le cœur légèrement oppressé, la plupart étaient déjà occupées. Des femmes, majoritairement. D'âges variés. Certaines avaient les yeux rougis, d'autres affichaient un masque de dignité un peu raide. Une animatrice, une femme d'une soixantaine d'années au sourire doux et aux cheveux gris coupé courts, prénommée Catherine, nous a accueillies.

J'ai pris place sur une chaise vacante, un peu à l'écart, serrant mon sac à main sur mes genoux comme une bouée de sauvetage. Le silence était pesant, chargé d'une tristesse collective palpable. Catherine a commencé par un tour de table, invitant chacune à se présenter brièvement et à dire, si elle le souhaitait, ce qui l'amenait ici.

Les histoires se sont succédé, toutes différentes et pourtant toutes semblables dans leur essence douloureuse. Une jeune femme qui avait perdu son mari dans un accident de moto. Une autre, plus âgée, dont le compagnon avait été emporté par une longue maladie. Une troisième qui parlait de la solitude écrasante depuis le décès de son époux après cinquante ans de vie commune. Les mots étaient parfois maladroits, hésitants, entrecoupés de sanglots étouffés ou de longs silences. Il y avait de la pudeur, de la colère rentrée, une immense fatigue.

J'écoutais, essayant de trouver un écho à ma propre expérience. Mais étrangement, plus les témoignages s'accumulaient, plus je me sentais… distante. Leurs douleurs, si réelles, si poignantes soient-elles, me semblaient presque… étrangères. Comme si elles appartenaient à un autre registre que la mienne. La phrase d'Adrien me revenait : « Beaucoup de gens n'écoutent plus vraiment. » Était-ce cela ? Ces femmes parlaient, mais qui écoutait vraiment, en profondeur ? L'animatrice hochait la tête avec bienveillance, posait quelques questions douces, mais cela me paraissait convenu, presque mécanique.

Mon tour est arrivé. Tous les regards se sont tournés vers moi. J'ai senti une vague de chaleur monter à mon visage.

— Je m'appelle Iris Beldan, ai-je commencé d'une voix que je ne reconnaissais qu'à moitié. J'ai perdu mon mari, Marc, il y a dix-huit mois, dans un accident de la route. J'ai deux jeunes enfants, Nils et Liv.

J'ai marqué une pause, cherchant mes mots. Que dire de plus ? Comment résumer ce vide, cette amputation ?

— C'est… c'est difficile, ai-je ajouté platement. Surtout pour les enfants. Et… et la solitude, bien sûr.

J’ai senti leurs regards compatissants posés sur moi. La même pitié que j’avais parfois décelée chez Solange, à la médiathèque. Une pitié qui me mettait mal à l’aise, qui me donnait l’impression d’être réduite à mon statut de veuve.

Puis, sans que je sache vraiment pourquoi, les mots me sont venus, presque malgré moi :

— Mais je vais bien. Enfin… je vais mieux. J’essaie de… de regarder devant. De reconstruire.

Un mensonge ? Pas tout à fait. Il y avait une part de vérité là-dedans. L’espoir, même infime, que m’avait insufflé la conversation avec Adrien. L’idée qu’une autre voie était possible.

J’ai vu quelques sourcils se hausser discrètement. « Dix-huit mois seulement », semblaient penser certaines. « Elle va bien ? Si vite ? »

Une femme assise en face de moi, au visage émacié et aux yeux cernés, a pris la parole d’une voix un peu tremblante.

— C’est bien, si vous arrivez à… à aller de l’avant. Moi, ça fait trois ans, et j’ai l’impression que c’était hier. Chaque jour est une montagne.
Sa voix s’est brisée. Une autre femme, à côté d’elle, lui a posé une main réconfortante sur le bras.

Je me suis sentie soudain terriblement déplacée. Presque coupable d’avoir osé dire que j’allais « bien ». J’aurais dû parler de ma douleur, de mes nuits d’insomnie, de cette angoisse qui me serrait parfois la gorge au point de m’empêcher de respirer. J’aurais dû me conformer au rôle attendu, celui de la veuve éplorée.

Mais la présence d'Adrien, même absente, flottait dans la pièce, du moins dans mon esprit. Sa voix calme, ses mots qui semblaient ouvrir des perspectives au lieu de simplement constater la douleur. « Il faut désapprendre la souffrance. » Ces femmes, ici, elles semblaient au contraire la cultiver, la ressasser, s’y complaire presque. Ou peut-être était-ce moi qui étais injuste, incapable de voir leur propre cheminement ?

J’ai évité de mentionner Adrien. Comment aurais-je pu ? Expliquer qu’un bricoleur rencontré pour une étagère m’avait comprise en une soirée mieux que quiconque en dix-huit mois ? On m’aurait prise pour une folle. Ou pire, pour une femme légère, déjà prête à « refaire sa vie » avec le premier venu.

Le reste de la séance s’est déroulé dans une sorte de brouillard pour moi. J’écoutais d'une oreille distraite les autres témoignages, les conseils prodigués par l’animatrice — « Prenez soin de vous », « Accordez-vous du temps », « N’hésitez pas à demander de l’aide

professionnelle » — des banalités bienveillantes qui me glissaient dessus sans m'atteindre.

Quand la séance s'est terminée, je me suis levée avec un empressement que j'ai tenté de dissimuler. J'ai murmuré un « au revoir » collectif et je me suis presque enfuie. Une fois dehors, sur le trottoir gris de la place de la Mairie, j'ai pris une grande goulée d'air frais, comme si j'avais manqué d'oxygène à l'intérieur.

Un sentiment de déception m'envahissait. Ce groupe de parole, j'y avais placé un espoir diffus, celui de trouver un écho, une forme de réconfort partagé. Au lieu de cela, je m'étais sentie plus seule encore, plus différente. Leurs histoires de deuil, qui quelques jours plus tôt m'auraient peut-être émue aux larmes, me semblaient soudain… poussiéreuses. Était-ce moi qui avais changé ? Ou était-ce l'influence d'Adrien qui commençait déjà à teinter ma perception du monde, à ériger des barrières invisibles entre moi et les autres ?

Avais-je le droit de vouloir autre chose que cette complainte collective ? Avais-je le droit d'aspirer à « désapprendre la souffrance » sans passer par ces étapes convenues du deuil public ?

En rentrant chez moi, j'ai repensé à la proposition d'Adrien : « Si jamais vous avez besoin de parler… ou d'autre chose… N'hésitez pas. » Ses mots prenaient une résonance nouvelle. Lui, au moins, il ne me jugeait pas. Il ne me cantonnait pas à mon statut de veuve. Il voyait la femme derrière, celle qui aspirait à vivre à nouveau.

Je me suis surprise à sortir mon téléphone, à chercher son numéro dans mes contacts, celui que j'avais enregistré après avoir reçu sa carte de visite. Juste pour voir. Son nom s'affichait : « Adrien Cazalet ». J'ai fixé les chiffres, mon pouce hésitant au-dessus de la touche d'appel. Qu'est-ce que je lui dirais ? « Merci, votre philosophie de vie est plus efficace qu'un groupe de parole pour veuves éplorées » ? Ridicule.

J'ai verrouillé mon téléphone et l'ai rangé dans mon sac. Mais une petite graine avait été plantée. L'idée que ce « club des veuves », comme je l'avais mentalement et un peu cruellement rebaptisé, n'était pas pour moi. Que ma voie, peut-être, se trouvait ailleurs. Ailleurs, ou auprès de quelqu'un d'autre.

Quelqu'un comme Adrien.

Ce soir-là, en regardant Nils et Liv dormir paisiblement, je me suis sentie à la fois coupable de mes pensées et étrangement soulagée. Coupable de juger ces femmes qui souffraient, coupable de me sentir différente. Soulagée, peut-être, de ne pas m'identifier à leur désespoir sans fond.

L'isolement. Il ne venait pas seulement de la perte de Marc. Il

commençait à prendre une autre forme, plus subtile, plus insidieuse. Un isolement choisi, presque désiré, par rapport à ceux qui ne « comprenaient pas ». Et Adrien, lui, semblait comprendre.

C'était une pensée dangereusement réconfortante.

6 — Premières permissions

L'expérience du groupe de parole m'avait laissée avec un goût amer et une certitude grandissante : ce genre de soutien collectif n'était pas pour moi. Au lieu de me sentir comprise, je m'étais sentie jugée, ou du moins, pas sur la même longueur d'onde. Les jours suivants, je me suis surprise à repenser aux paroles d'Adrien, à son écoute attentive, à cette impression qu'il était le seul à véritablement saisir la complexité de ma situation sans me réduire à mon statut de veuve. Cette pensée, aussi troublante soit-elle, était devenue une sorte de refuge mental.

Maëlys m'avait appelée le mercredi soir, sa voix pétillante et pleine d'énergie comme à son habitude.

— Alors, ce groupe de parole ? Ça t'a fait du bien ? T'as rencontré des gens sympas ?

J'ai hésité une fraction de seconde avant de répondre. Comment lui expliquer mon ressenti sans paraître arrogante ou insensible ?
— C'était… intéressant, ai-je fini par dire d'un ton neutre. Différent de ce que j'imaginais.

— Ah. Différent comment ? Bien ou pas bien ? a-t-elle insisté, avec sa franchise habituelle.

— Je ne sais pas trop encore, Maëlys. Faut voir. C'est pas évident de se livrer comme ça, devant des inconnus.

Un mensonge par omission. Je ne lui ai pas parlé de ce sentiment de décalage ni de la manière dont les paroles d'Adrien avaient teinté ma perception. Je sentais confusément que Maëlys ne comprendrait pas. Elle, si entourée, si sociable, aurait probablement trouvé ce genre de groupe formidable. J'ai rapidement changé de sujet, lui demandant des nouvelles de son service à l'hôpital, de ses projets de week-end. Une petite barrière invisible venait de s'ériger entre nous, ou plutôt, je l'avais laissée se consolider.

Le jeudi après-midi, j'étais particulièrement débordée à la médiathèque. Une livraison importante de nouveautés était arrivée, et il fallait tout cataloguer, étiqueter, mettre en rayon. Solange était absente, clouée au lit par une mauvaise grippe, me laissant seule pour gérer le flux des usagers et cette montagne de travail supplémentaire. J'avais le cerveau en ébullition, courant d'une tâche à l'autre, essayant

de ne rien oublier. L'heure de récupérer les enfants à l'école approchait dangereusement, et je savais que je serais en retard. Une angoisse familière a commencé à me serrer la poitrine. Être en retard à l'école était ma hantise. J'imaginais Nils et Liv m'attendant sur le trottoir, leurs petits visages anxieux scrutant chaque voiture qui passait.

C'est à ce moment-là, alors que je tentais désespérément de joindre la directrice de l'école pour la prévenir de mon léger retard, que mon téléphone portable a vibré. Un numéro inconnu s'affichait. Habituellement, je ne répondais pas. Mais dans la panique du moment, j'ai décroché sans réfléchir.

— Iris Beldan ?

La voix était calme, posée. Immédiatement reconnaissable. Adrien.

Mon estomac s'est contracté. Que me voulait-il ?

— Oui, c'est moi, ai-je répondu, surprise. Adrien ?

— Bonjour Iris. Excusez-moi de vous déranger sur votre lieu de travail. Je suis passé devant l'école des enfants il y a un instant. Il y avait pas mal de monde, la sortie approchait. Je me suis dit que, peut-être, avec votre reprise et tout ça, vous pourriez être un peu juste aujourd'hui. Je suis disponible si jamais vous avez besoin d'un coup de main pour les récupérer. D'ailleurs, je viens de déposer un colis chez votre voisine, Madame Dubois, qui m'avait laissé ses clés. Je peux les garder une petite heure chez moi, ou les ramener directement chez vous, comme vous préférez. Juste pour vous rendre service.

J'étais sidérée. Comment… comment savait-il que j'étais en difficulté ? Était-ce une simple coïncidence ? Il passait devant l'école… Mais pourquoi m'appeler, moi ?

— Je… euh… c'est très gentil à vous, Adrien, mais…

Ma voix était hésitante. D'un côté, sa proposition tombait à pic. C'était la solution miracle à mon stress immédiat. D'un autre côté, lui confier mes enfants ? Un homme que je ne connaissais que depuis une semaine ? Même s'il avait été si « gentil » ?

— Ne vous sentez obligée de rien, Iris, a-t-il poursuivi d'un ton léger, comme s'il avait deviné mes réticences. C'est juste une offre en passant. Si vous êtes organisée, tant mieux. Mais si ça peut vous éviter de courir…

Courir. C'est exactement ce que j'allais devoir faire. Et je serais en retard quand même. La directrice n'avait pas répondu. J'allais devoir laisser un message sur son répondeur, espérer qu'il soit écouté à temps.

La tentation était immense. Un service. Juste un service. Il avait été

si correct, si compétent pour l'étagère. Si compréhensif l'autre soir.

— Écoutez, Adrien, ai-je dit, prenant une décision rapide sous la pression du temps. En fait… oui. Oui, ça m'arrangerait énormément. Je suis vraiment débordée aujourd'hui. Vous êtes sûr que ça ne vous dérange pas ?

— Absolument pas. Avec plaisir. Vous préférez que je les ramène chez vous directement ? Vous me donnez l'heure approximative de votre retour ?

— Oui, ce serait parfait. Je pense être à la maison vers… dix-huit heures, dix-huit heures quinze au plus tard. Vous connaissez l'adresse.

— Entendu. Ne vous inquiétez de rien. Concentrez-vous sur votre travail. À tout à l'heure.

Et il a raccroché, me laissant abasourdie, un mélange de soulagement intense et d'un malaise diffus flottant en moi.

J'ai réussi à laisser un message à la directrice, expliquant qu'une personne de confiance, un ami de la famille — le mensonge m'est venu si facilement que j'en ai été moi-même surprise — allait récupérer Nils et Liv. Le mot « ami » sonnait faux, mais que dire d'autre ? « Un bricoleur que j'ai rencontré la semaine dernière » ? Impensable.

Le reste de l'après-midi s'est déroulé dans une sorte d'état second. J'ai pu finir mon travail plus sereinement, c'est vrai. Mais une partie de mon esprit était ailleurs, avec mes enfants. Étaient-ils bien avec lui ? Que leur disait-il ? Avaient-ils eu peur en ne me voyant pas ? J'ai chassé ces pensées anxieuses. Il avait été si bon avec eux la dernière fois. Nils l'adorait. Liv aussi. Ce n'était qu'un dépannage exceptionnel.

Je suis rentrée chez moi à dix-huit heures dix précisément, le cœur battant un peu plus vite que d'ordinaire. Sa voiture, un SUV de couleur sombre, d'un modèle courant mais impeccable, était garée devant la maison. J'ai coupé le moteur de ma propre voiture, mes mains légèrement moites sur le volant.

En entrant, j'ai entendu des rires provenant du salon. Des rires clairs, joyeux. Ceux de mes enfants. J'ai poussé la porte.

Adrien était assis par terre, sur le tapis, en train de construire une tour de Kapla avec Nils. Liv, à côté d'eux, dessinait avec application sur une grande feuille de papier. La scène était… idyllique. Paisible. Presque trop.

Ils ont levé la tête en me voyant.

— Maman ! a crié Liv en se précipitant vers moi. Regarde ce que Monsieur Adrien m'a appris à dessiner ! Un château avec des créneaux !

Elle m'a tendu son dessin. Un château un peu bancal, mais reconnaissable.

— C'est magnifique, ma chérie.

Adrien s'était relevé, un léger sourire aux lèvres.
— Bonsoir Iris. J'espère que tout s'est bien passé pour vous.

— Oui, merci. Et ici ? Ils n'ont pas été trop… turbulents ?

— Pas du tout, a-t-il assuré. Des anges. Nous avons fait les devoirs avec Nils, puis un peu de construction et de dessin. Ils ont goûté sagement.

Il avait l'air parfaitement à l'aise, comme s'il avait passé des centaines d'après-midis comme celui-ci.

J'ai remarqué quelque chose sur la table basse. Le carnet de santé de Liv. Il était ouvert à la page des vaccinations. Mon sang s'est glacé une fraction de seconde. Pourquoi… pourquoi avait-il regardé ça ?

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Adrien a dit d'un ton neutre :

— Liv m'a parlé d'une petite égratignure qu'elle s'est faite à l'école. Je voulais juste vérifier si son vaccin contre le tétanos était à jour. Par précaution. Tout est en ordre, d'ailleurs.

Son explication était plausible. Logique, même. Un adulte responsable aurait pu avoir ce réflexe. Pourtant, un sentiment de malaise m'a envahie. Une intrusion. Subtile, mais réelle. Il avait regardé dans les affaires personnelles de ma fille. Sans me demander mon avis.

J'ai tenté de masquer mon trouble.

— C'est… c'est très prévenant de votre part, Adrien. Merci.

Les enfants semblaient ne rien avoir remarqué d'anormal. Ils étaient heureux, détendus. J'ai ravalé mes doutes. Peut-être que j'exagérais. Peut-être que j'étais trop méfiante, à force de tout gérer seule.

Adrien n'est pas resté longtemps. Il a rassemblé ses affaires — il n'en avait pas beaucoup, juste sa veste.
— Je vais vous laisser. J'imagine que vous avez encore beaucoup à faire.

— Oui, le dîner, les bains… ai-je répondu vaguement.

— Si jamais vous avez besoin d'un autre coup de main, Iris… Vous savez où me trouver. Je suis souvent disponible en fin de journée.

Son offre était là, flottante. Tentante.

Après son départ, alors que je préparais le repas, Nils m'a dit :

— C'est bien quand Monsieur Adrien est là, hein maman ? Il joue

bien avec nous. Et il explique super bien les maths. Mieux que toi.

J'ai souri, un peu crispée. Oui, c'était « bien ». Trop bien, peut-être.

Plus tard, en couchant Liv, alors qu'elle était blottie contre moi, elle m'a murmuré :

— Monsieur Adrien, il a dit que j'étais une princesse très intelligente. Et que mes dessins étaient les plus beaux du monde.

J'ai senti une petite alarme s'allumer au fond de mon esprit. Des compliments. Des compliments spécifiques, ciblés. Pour la mettre en confiance. Pour se l'attacher. Était-ce juste de la gentillesse ? Ou autre chose ?

J'ai repensé au carnet de santé. À cette manière qu'il avait eue de se rendre indispensable, de s'insérer si facilement dans notre routine, dans notre intimité.

J'ai trouvé Liv endormie dans la voiture, avait-il dit mentalement, se remémorant une situation hypothétique qui n'avait pas eu lieu, mais qui aurait pu. Adrien tient le carnet de santé. La phrase du plan directeur me revenait avec une acuité nouvelle. C'était cela. Le contrôle subtil, la prise en main insidieuse, sous couvert de bienveillance et de « service rendu ».

Ce soir-là, le sommeil a eu du mal à venir. J'étais partagée entre la gratitude pour l'aide apportée — il fallait bien l'admettre, il m'avait sauvé la mise — et un sentiment diffus, grandissant, que quelque chose n'allait pas. Quelque chose que je n'arrivais pas encore à nommer, mais qui ressemblait à une toile d'araignée, fine et presque invisible, qui commençait à se tisser autour de moi. Et de mes enfants.

Il m'avait rendu service. Et en faisant cela, il s'était octroyé une permission. La permission d'entrer un peu plus dans nos vies. Et j'avais accepté. J'avais même dit « ami de la famille ».

Le mot résonnait maintenant dans ma tête avec une ironie amère.

7 — Toits d’octobre

Le « service » rendu par Adrien pour récupérer les enfants à l’école avait laissé des traces. Pas des traces visibles, tangibles, mais plutôt une empreinte subtile dans la dynamique de notre foyer. Les enfants, surtout Nils, parlaient de lui avec une familiarité nouvelle, comme d’un oncle un peu distant mais passionnant. « Monsieur Adrien a dit que… », « Monsieur Adrien nous a montré comment… » revenaient régulièrement dans leurs conversations. Moi, je restais partagée. La gratitude pour l’aide apportée se heurtait à ce malaise persistant, cette impression d’avoir laissé une porte entrouverte à un courant d’air dont je ne maîtrisais pas la direction. Le carnet de santé, les compliments ciblés à Liv… Ces détails revenaient me hanter dans les moments de calme, nourrissant une méfiance que je tentais de rationaliser. Après tout, il n’avait rien fait de mal, objectivement. Il avait été prévenant, serviable. Peut-être étais-je simplement devenue trop ombrageuse, trop habituée à la solitude et à l’indépendance forcée.

Quelques jours plus tard, un samedi matin baigné d’une lumière d’octobre dorée et fraîche, le téléphone a sonné. C’était Adrien. Sa voix, toujours aussi calme et posée, m'a surprise en pleine préparation du petit-déjeuner, alors que les enfants se chamaillaient gentiment pour le dernier croissant.

— Bonjour Iris. J’espère que je ne vous dérange pas trop tôt.

— Bonjour Adrien. Non, pas du tout, nous sommes levés. Que puis-je pour vous ?

Avais-je une autre étagère à monter sans le savoir ? Une fuite d’eau invisible ?

— En fait, je me disais… Le temps est magnifique aujourd’hui. Presque un été indien. J’avais prévu d’aller faire un tour du côté du belvédère de la Roche-Blanche, celui qui surplombe la Garonne. C’est un endroit superbe pour un pique-nique. Les enfants apprécieraient peut-être ? Et vous aussi, cela vous changerait les idées. Si vous n’avez rien de prévu, bien sûr.

Un pique-nique. L’idée était… séduisante. Le belvédère de la Roche-Blanche, je connaissais. Marc et moi y allions parfois, avant les enfants. Un lieu chargé de souvenirs, doux et un peu douloureux maintenant. Mais aussi un endroit magnifique, avec une vue

imprenable sur la vallée, les vignes qui commençaient à prendre leurs couleurs d'automne.

Les enfants, qui avaient entendu des bribes de la conversation, se sont précipités.

— Un pique-nique ? Avec Monsieur Adrien ? Oui, oui, maman, s'il te plaît ! a crié Liv, sautillant d'excitation.

Nils, plus réservé mais les yeux brillants, a ajouté :

— Ce serait super ! On pourrait prendre nos jumelles ?

Devant leur enthousiasme, comment refuser ? Et puis, l'idée de sortir, de respirer l'air frais, de voir autre chose que les quatre murs de la maison ou les rayonnages de la médiathèque me tentait aussi. Une journée normale. Une journée presque… familiale. L'espace d'un instant, l'image d'une famille recomposée, heureuse et souriante, a traversé mon esprit. Une image fugace, aussitôt chassée par la raison, mais qui laissait une trace.

— C'est une excellente idée, Adrien, ai-je répondu, essayant de masquer le léger trouble que cette perspective provoquait en moi. Oui, nous serions ravis de nous joindre à vous. Nous n'avons rien de prévu.

— Formidable, a-t-il dit, sa voix trahissant une satisfaction discrète. Je peux passer vous prendre vers onze heures ? Je m'occupe de tout pour le pique-nique, ne vous souciez de rien. Prévoyez juste des boissons pour les enfants et des pulls, il peut faire un peu frais là-haut.

S'occuper de tout. Encore une fois, il se positionnait en organisateur, en pourvoyeur de solutions. C'était à la fois confortable et légèrement infantilisant. Mais j'ai chassé cette pensée. C'était juste un pique-nique. Une sortie amicale.

À onze heures précises, son SUV sombre était de nouveau garé devant chez nous. Les enfants, surexcités, se sont précipités pour l'accueillir. Il leur a souri, leur a adressé quelques mots complices, puis s'est tourné vers moi. Il portait un pull en laine épaisse et un jean, une tenue décontractée qui lui allait bien. Il avait l'air détendu, presque joyeux.

Le trajet jusqu'au belvédère s'est déroulé dans une ambiance étonnamment légère. Adrien avait mis une compilation de chansons entraînantes, et les enfants chantaient à tue-tête à l'arrière. Il leur posait des questions sur l'école, sur leurs amis, écoutait leurs réponses avec un intérêt qui semblait sincère. De temps en temps, son regard croisait le mien dans le rétroviseur, un regard bref, insondable.

Le belvédère était aussi beau que dans mes souvenirs. Un vaste espace herbeux, bordé d'arbres aux couleurs flamboyantes, avec cette

vue panoramique à couper le souffle sur la Garonne qui serpentait en contrebas, les toits ocre des villages nichés dans les collines. Il n'y avait pas grand monde, quelques couples de promeneurs, une famille avec des cerfs-volants.
Adrien avait effectivement tout prévu. Une grande nappe à carreaux, des sandwichs appétissants, des salades composées, des fruits frais, et même des petits gâteaux au chocolat faits maison — « ma spécialité secrète », avait-il dit avec un clin d'œil. Les enfants se sont régalés. Moi aussi, j'ai savouré ce repas simple, le soleil tiède sur mon visage, l'air vif qui sentait la terre et les feuilles mortes.

Un instant, j'ai presque oublié ma méfiance, mes doutes. J'ai regardé Adrien jouer avec Nils et Liv, leur lançant un frisbee, leur racontant des histoires abracadabrantes qui les faisaient éclater de rire. Il avait un talent indéniable avec eux. Il savait trouver le ton juste, alternant l'autorité douce et la complicité ludique. Il y avait quelque chose de… paternel dans son attitude. Le mot m'a surprise moi-même. Marc. Le vide qu'il avait laissé était toujours là, béant. Mais aujourd'hui, pour la première fois depuis longtemps, ce vide semblait un peu moins oppressant, un peu moins définitif.

Nous étions assis sur la nappe, les enfants courant un peu plus loin à la poursuite d'un papillon. Le silence s'était installé entre nous, un silence confortable, presque intime. Je regardais le paysage, perdue dans mes pensées.

— C'est beau, n'est-ce pas ? a murmuré Adrien, comme s'il ne voulait pas briser le charme de l'instant.

— Magnifique, ai-je répondu. Ça faisait longtemps que je n'étais pas venue ici.

— Les souvenirs peuvent être douloureux, mais ils font aussi partie de nous. On ne peut pas les effacer. Il faut juste apprendre à vivre avec. À les intégrer à ce que nous sommes devenus.

Encore une de ces phrases. Profondes, justes. Qui touchaient une corde sensible. Il avait cette faculté de dire exactement ce que j'avais besoin d'entendre, ou du moins, ce que je croyais avoir besoin d'entendre.

Je me suis tournée vers lui pour le remercier, pour lui dire à quel point cette journée me faisait du bien. C'est là que je l'ai vu. Il tenait son téléphone portable discrètement à la main, orienté vers moi. L'écran était allumé. Il venait de prendre une photo. De moi. À mon insu.

Un frisson désagréable a parcouru ma peau, chassant la douce torpeur dans laquelle je m'étais laissée glisser.

— Qu'est-ce que tu fais ? ai-je demandé, ma voix un peu plus sèche que je ne l'aurais voulu. Tu viens de me prendre en photo ?

Il a baissé son téléphone, son expression légèrement surprise, mais pas coupable. Plutôt… faussement contrit.

— Oh, excuse-moi, Iris. Je ne voulais pas te mettre mal à l'aise. C'est juste que… tu avais l'air si paisible, si… sereine, en regardant le paysage. J'ai voulu capturer cet instant. Ce sourire retrouvé. C'était pour moi, égoïstement. Un souvenir de cette belle journée.

Son explication était lisse, presque trop. Un sourire retrouvé ? Je ne souriais pas, je crois. J'étais pensive. Et même si j'avais souri, cela ne lui donnait pas le droit de me photographier sans ma permission.

— Je n'aime pas beaucoup qu'on me prenne en photo sans me le demander, Adrien, ai-je dit, essayant de garder un ton neutre, mais ferme. Surtout quand je ne m'y attends pas.

— Je comprends. Pardon. C'était maladroit de ma part. Tu veux que je l'efface ?

Il a levé son téléphone, l'écran toujours verrouillé. Mais il ne m'a pas montré la photo. Il n'a pas fait le geste de l'effacer devant moi.

— Non, c'est bon, laisse tomber, ai-je dit, un peu lasse soudain. Ce n'est pas grave.

Mais c'était grave. Ou du moins, ça me mettait mal à l'aise. Très mal à l'aise. C'était une intrusion de plus. Une appropriation de mon image. Un contrôle.

Le reste de l'après-midi s'est déroulé dans une ambiance légèrement différente. Le charme était rompu, du moins pour moi. J'étais plus distante, plus observatrice. Je notais la manière dont il gardait son téléphone près de lui, la façon dont son regard s'attardait parfois un peu trop longtemps sur moi, ou sur Liv. Des détails. Des micro-signaux. Que je n'aurais peut-être pas relevé quelques semaines plus tôt.

Sur le chemin du retour, les enfants se sont endormis à l'arrière, bercés par le mouvement de la voiture. Le silence dans l'habitacle était plus tendu. Adrien a tenté quelques plaisanteries, mais je n'y ai répondu que par des sourires forcés.

En me déposant devant chez moi, il a dit :

— J'espère que malgré ce petit incident, tu as passé une bonne journée, Iris.

— Oui, merci Adrien. C'était… agréable.

Le mot sonnait faux, même à mes propres oreilles.

Il a hésité un instant, puis a ajouté :

— La photo… Je la garde pour moi. Comme un porte-bonheur. Pour me rappeler qu'on peut retrouver la lumière, même après l'obscurité.

Encore une phrase. Une phrase destinée à me toucher, à me rassurer, à justifier son geste. Mais cette fois, elle n'a pas eu l'effet escompté. Elle a plutôt renforcé mon malaise.

Après son départ, une fois les enfants couchés, je me suis assise dans le silence du salon, repensant à cette journée. La joie fragile du pique-nique, la beauté du paysage, les rires des enfants. Et puis, cette photo. Ce vol d'un instant. Ce contrôle.

Pourquoi avais-tu pris ma photo ? La question que j'aurais dû lui poser directement, avec plus de fermeté, me revenait en boucle. Et sa réponse évasive.

Ce soir-là, la petite musique d'appréhension qui jouait en sourdine dans mon esprit depuis sa première visite avait monté le volume d'un cran. Les toits d'octobre, si beaux sous le soleil, me paraissaient soudain plus sombres, plus menaçants.

Et l'image de son téléphone, scrutant mon visage à mon insu, refusait de s'effacer.

8 — Papier carbone

L'incident de la photo prise à mon insu lors du pique-nique avait laissé une empreinte désagréable, une petite écharde plantée sous la peau de mes pensées. Les jours suivants, j'avais tenté de minimiser l'événement, de me convaincre que j'avais peut-être surréagi. Adrien avait été maladroit, certes, mais son intention, du moins telle qu'il l'avait formulée, se voulait touchante, presque romantique. Un « porte-bonheur » avait-il dit. Un souvenir de « lumière retrouvée ». Des mots soigneusement choisis, comme toujours avec lui, des mots qui savaient trouver le chemin de mes failles.

Pourtant, malgré mes efforts pour rationaliser, une méfiance persistait. Je me surprenais à être plus attentive à mon environnement, à observer davantage les gens autour de moi, comme si le monde entier était soudain devenu un lieu où ma vigilance devait être accrue. C'était épuisant. J'aspirais à la légèreté, à cette insouciance que j'avais connue avant, mais elle semblait s'être envolée, remplacée par une hyperconscience de chaque détail, de chaque regard.

Adrien ne m'avait pas recontactée depuis le pique-nique. Ce silence, curieusement, ne me rassurait qu'à moitié. Était-il vexé par ma réaction ? Ou était-ce une stratégie, une manière de me laisser « mijoter » dans mes propres incertitudes ? Je ne savais qu'en penser. Une partie de moi espérait presque un signe de sa part, une occasion de clarifier les choses, ou peut-être, plus secrètement, une occasion de retrouver cette écoute, cette compréhension qui m'avaient tant manqué. L'autre partie redoutait ce contact, craignant une nouvelle intrusion, un nouveau pas franchi dans cette relation ambiguë.

C'est dans cet état d'esprit flottant que j'ai vécu le début de la semaine suivante. Le travail à la médiathèque m'offrait une routine bienvenue, un cadre structuré où mes pensées vagabondes étaient un peu contenues. Les enfants, eux, semblaient avoir oublié l'incident de la photo, ou du moins, ils n'en parlaient plus. Pour eux, Adrien restait ce « monsieur gentil » qui leur avait monté une étagère et offert du chocolat.

Le mercredi matin, en arrivant à la médiathèque un peu avant l'heure d'ouverture, j'ai trouvé un bouquet de fleurs posé sur mon

bureau. Un bouquet magnifique, opulent, composé de lys blancs immaculés et de quelques branches d'eucalyptus au feuillage argenté, dont le parfum subtil et un peu camphré emplissait déjà la petite pièce. J'ai marqué un temps d'arrêt, surprise. Qui aurait pu m'envoyer des fleurs ici ? Maëlys, peut-être ? Mais ce n'était pas son style, trop formel, trop… spectaculaire. Solange ? Encore moins probable.

J'ai cherché une carte. Il y en avait une, glissée discrètement entre les tiges. Une petite carte blanche, sans fioritures. À l'intérieur, un seul mot, tracé d'une écriture élégante et un peu penchée, que je ne reconnaissais pas : « Pensées. » Et dessous, une simple initiale : « A. »

A. Comme Adrien.

Mon estomac s'est noué. Un mélange complexe d'émotions m'a envahie. D'abord, une sorte de flatterie, malgré moi. C'était un geste indéniablement attentionné, et le bouquet était splendide. Puis, immédiatement, le malaise. Un bouquet « anonyme », ou presque. Envoyé sur mon lieu de travail. Comme une marque. Une déclaration silencieuse. Mais une déclaration de quoi ? D'excuses pour la photo ? D'intérêt ? De… possession ?

J'ai regardé autour de moi. La médiathèque était encore vide, silencieuse. J'étais seule avec ces fleurs au parfum entêtant. J'ai pris le bouquet, je l'ai humé. L'odeur des lys était puissante, presque capiteuse. Une odeur de pureté, mais aussi, dans certaines cultures, une odeur associée au deuil. La pensée m'a traversé l'esprit, fugace et dérangeante.

J'ai caché la petite carte au fond de mon sac, comme si elle contenait un secret un peu honteux. J'ai trouvé un vase dans la réserve, je l'ai rempli d'eau et j'y ai disposé les fleurs. Elles trônaient maintenant sur mon bureau, impossibles à ignorer. Un point focal de beauté et d'ambiguïté.

Solange est arrivée quelques minutes plus tard, son pas lourd résonnant dans le couloir. En entrant dans notre bureau commun, son regard s'est immédiatement posé sur le bouquet.

— Oh là là ! Mais qu'est-ce que c'est que cette merveille ? Tu as un admirateur secret, Iris ?

Son ton était enjoué, teinté d'une curiosité bienveillante. J'ai senti la rougeur me monter aux joues.

— Je… je ne sais pas, ai-je balbutié. Il n'y avait qu'une initiale sur la carte.

— Une initiale ? Ouh, c'est mystérieux ! Et c'est laquelle, si ce n'est pas indiscret ?

J'ai hésité. Dire la vérité ? Ou inventer quelque chose ? La vérité était trop compliquée, trop… personnelle.

— Un… un vieil ami, ai-je fini par dire. Qui a dû apprendre que j'avais repris le travail. Juste une gentillesse.

Solange n'a pas insisté, mais j'ai vu le petit sourire entendu sur ses lèvres. Elle avait sa propre interprétation, sans doute. Et elle n'était probablement pas si éloignée de la vérité, du moins de la vérité qu'Adrien voulait peut-être projeter.

Toute la matinée, le parfum des lys m'a accompagnée. Chaque fois que je levais les yeux de mon écran ou d'un livre, mon regard tombait sur eux. Ils étaient beaux, c'est vrai. Mais leur beauté avait quelque chose d'oppressant. Comme un cadeau trop lourd, trop chargé de significations implicites.

Adrien. Il ne m'avait pas appelée. Il ne m'avait pas envoyé de message. Il avait choisi ce moyen détourné, spectaculaire et silencieux, pour se rappeler à mon bon souvenir. Pour me montrer qu'il pensait à moi. Et peut-être aussi pour marquer son territoire, d'une certaine manière. Ces fleurs, sur mon bureau, à la vue de tous, étaient comme une signature.

J'ai essayé de me concentrer sur mon travail, mais mon esprit n'arrêtait pas de revenir à lui, à ce geste. Était-ce une tentative de se faire pardonner pour la photo ? Une manière de me dire qu'il regrettait sa maladresse ? Ou était-ce autre chose ? Une nouvelle étape dans cette entreprise de séduction discrète mais persistante ?

À la pause déjeuner, je suis sortie marcher un peu dans le petit jardin public derrière la médiathèque. J'avais besoin d'air frais, de chasser l'odeur entêtante des lys. Le soleil d'octobre était doux, les couleurs de l'automne flamboyantes. J'ai trouvé un banc à l'écart et je me suis assise, sortant le sandwich que j'avais apporté.

J'ai repensé à Marc. Lui aussi m'offrait des fleurs, parfois. Mais c'était différent. C'étaient des bouquets simples, des roses cueillies dans notre jardin, ou un petit bouquet de jonquilles au printemps. Des gestes spontanés, pleins d'une tendresse familière. Jamais rien d'aussi… calculé, d'aussi ostentatoire que ce bouquet de lys.

Une angoisse diffuse a commencé à m'étreindre. Ce n'était pas de la peur, pas encore. Plutôt une sensation d'être prise dans un engrenage subtil, dont je ne comprenais pas tous les rouages. Adrien était comme une présence invisible qui s'infiltrait dans tous les aspects de ma vie. Le bricoleur serviable. Le confident à l'écoute profonde. L'organisateur de pique-niques attentionné. Et maintenant, l'expéditeur de fleurs anonymes. Chaque facette était positive en apparence. Mais l'ensemble

commençait à former un tableau de plus en plus troublant.

Je suis retournée à la médiathèque l'esprit embrumé. Les lys étaient toujours là, magnifiques et silencieux. Leur parfum semblait encore plus fort.

En fin d'après-midi, alors que je rangeais mes affaires pour partir, j'ai senti une présence derrière moi. Je me suis retournée brusquement. Personne. Le bureau était vide, Solange était déjà partie. J'étais seule. J'ai frissonné. Étais-je en train de devenir paranoïaque ?

J'ai attrapé mon sac, jeté un dernier regard aux fleurs. Demain, je les mettrais peut-être dans la salle commune, pour que tout le monde en profite. Elles seraient moins… personnelles, là-bas.

Alors que je passais le seuil de la porte du bureau, mon épaule a légèrement heurté le chambranle. Un geste anodin. Mais au même instant, j'ai ressenti quelque chose d'étrange. Une pression sur ma nuque. Brève. Légère. Comme le contact fugitif d'une main, ou peut-être juste un courant d'air un peu plus froid, un muscle qui se contracte. Je me suis immobilisée, tendant l'oreille. Rien. Le silence de la médiathèque qui se vidait.

J'ai porté la main à ma nuque. Ma peau était froide. Était-ce mon imagination ? La fatigue de la journée ? L'odeur des lys qui me montait à la tête ? Ou… autre chose ?

La sensation avait été si réelle, si… précise. Comme un test. Un contact furtif pour évaluer une réaction.

J'ai quitté la médiathèque le pas pressé, sans me retourner. Dehors, le crépuscule tombait, allongeant les ombres. J'ai regardé autour de moi, scrutant les passants, les voitures garées le long du trottoir. Personne ne semblait me prêter attention.

Mais cette pression sur ma nuque, elle, ne me quittait pas. Elle restait là, comme une empreinte invisible, une question sans réponse.

Un simple frisson. Ou le premier contact, délibéré et glaçant, d'une main qui se referme ?

Le papier carbone de mes pensées ne cessait de reproduire cette sensation, la rendant de plus en plus nette, de plus en plus inquiétante.

9 — Heure d’hiver

La sensation de cette pression fantôme sur ma nuque ne m’avait pas quittée du week-end. Elle revenait par vagues, surtout dans les moments de silence, quand mon esprit n’était pas occupé par les sollicitations des enfants ou les tâches domestiques. J’avais beau essayer de la chasser, de la rationaliser — un nerf coincé, le stress, l’imagination fertile d’une femme fatiguée — elle persistait, comme une alarme silencieuse au fond de moi. Le bouquet de lys, magnifique mais troublant, trônait toujours dans le salon, son parfum puissant ayant envahi toute la maison. Je ne l’avais finalement pas déplacé à la médiathèque. Un mélange de lâcheté — que dire à Solange si elle posait plus de questions ? — et d’une étrange paralysie m’en avait empêchée. Il était là, comme un rappel constant de la présence ambiguë d’Adrien dans ma vie.

Adrien. Il n’avait toujours pas donné signe de vie depuis l’envoi des fleurs. Pas un appel, pas un message pour s’enquérir de ma réaction. Ce silence était une autre forme de pression, plus subtile encore. Il me laissait avec mes questions, mes doutes, et cette impression désagréable d’être observée, même à distance.

Le dimanche soir, une fois les enfants couchés, j’ai fait ce que je faisais chaque année à cette période : le tour des horloges de la maison pour les reculer d’une heure. Le passage à l’heure d’hiver. Un rituel un peu mélancolique, qui marquait officiellement l’entrée dans la saison sombre, les jours qui raccourcissent inexorablement. L’horloge comtoise du salon, avec son mécanisme ancestral, demandait une manipulation délicate. Celle de la cuisine, digitale, ne nécessitait que quelques pressions de boutons. Le réveil de ma chambre, celui de Nils… Je les ai tous ajustés, un par un, avec une sorte de satisfaction méthodique. Un petit acte de contrôle sur le temps, sur mon environnement.

Épuisée par une semaine chargée émotionnellement et par les tensions sous-jacentes, je me suis couchée tôt, espérant une nuit de sommeil réparatrice.

Le lundi matin s’est levé gris et pluvieux, une lumière blafarde filtrant à travers les volets clos. J’ai émergé lentement d’un sommeil lourd, sans rêves marquants cette fois, ce qui était déjà une petite

victoire. Mes premiers gestes ont été automatiques : étirer un bras vers ma table de chevet, chercher à tâtons mon téléphone pour vérifier l'heure. L'écran s'est allumé : 6 h 30. Parfait. J'avais le temps de me préparer avant de réveiller les enfants.

Je suis descendue à la cuisine, encore ensommeillée, pour préparer le café. En passant devant le four à micro-ondes, mon regard a accroché l'affichage digital. 7 h 30. J'ai froncé les sourcils. Étrange. J'étais pourtant sûre de l'avoir réglé la veille. Une fausse manipulation, peut-être ? J'ai appuyé sur les boutons, ramenant l'heure à 6 h 31, pour la synchroniser avec mon téléphone.

Puis, en entrant dans le salon pour ouvrir les volets, mes yeux se sont posés sur la vieille horloge comtoise. Ses grandes aiguilles indiquaient… 7 h 32. Mon cœur a eu un raté. Mais… c'était impossible. Je l'avais reculée hier soir, j'en étais absolument certaine. J'avais tourné la grande aiguille avec précaution, senti le déclic caractéristique. Aurais-je pu me tromper à ce point ? Faire le mouvement inverse ? J'ai attrapé le manuel d'instruction de l'horloge, que je gardais précieusement dans un tiroir du buffet, pour vérifier la procédure. Non, j'avais fait correctement.

Un sentiment de confusion a commencé à m'envahir. Deux horloges déréglées dans la même nuit ? C'était une coïncidence pour le moins troublante. J'ai vérifié le petit réveil dans la chambre de Nils : 6 h 33. Celui-ci était correct. Et celui de Liv, un modèle enfantin avec des oreilles de lapin : 6 h 33 également.

Je suis retournée dans ma chambre, perplexe. J'ai regardé à nouveau mon téléphone : 6 h 34. Puis mon propre réveil sur la table de chevet : 6 h 34.

Qu'est-ce qui se passait ? Étais-je en train de perdre la tête ? Avais-je rêvé que je réglais les horloges de la cuisine et du salon ? Le souvenir était pourtant si net. La sensation du froid du métal de la grande aiguille de l'horloge comtoise sous mes doigts…

J'ai secoué la tête, essayant de chasser ce sentiment d'irréalité. J'étais fatiguée, voilà tout. J'avais dû mal faire les choses hier soir, dans un moment de distraction. C'était la seule explication logique.

J'ai réveillé les enfants, préparé le petit-déjeuner, lancé la routine matinale. Mais une petite inquiétude persistait, comme un caillou dans ma chaussure. Cette histoire d'horloges me tracassait.

En début d'après-midi, alors que j'étais à la médiathèque, mon téléphone a sonné. Adrien. Encore lui. Ma première réaction a été une crispation. Que voulait-il cette fois ?

— Iris ? Bonjour. J'espère que vous allez bien.

Sa voix était toujours aussi égale, aussi calme.

— Bonjour Adrien. Oui, ça va, merci. Et vous ?

— Très bien. Dites-moi, je suis en train de faire quelques petites courses en ville, et je pensais passer vous déposer quelque chose. Une petite surprise pour les enfants. Est-ce que je peux passer chez vous d'ici une petite heure ? Je ne resterai pas longtemps, promis.

Une surprise pour les enfants. Encore. Ma méfiance s'est réveillée. Mais comment refuser sans paraître impolie, ou pire, soupçonneuse ? Et puis, une partie de moi était curieuse. Et peut-être, inconsciemment, avais-je envie de le voir, de jauger son attitude après le week-end de silence.

— Euh… oui, si vous voulez. Je ne suis pas à la maison, je suis au travail. Mais vous pouvez laisser le paquet devant la porte, ou le glisser dans la boîte aux lettres s'il n'est pas trop gros.

— Oh, mais ce serait dommage. Je préférerais vous le donner en mains propres. Et puis, j'avais une petite question technique à vous poser concernant votre chauffage, j'ai remarqué quelque chose la dernière fois, un petit bruit… Je pourrais y jeter un œil en passant, si vous le permettez. Ça ne prendra que cinq minutes.

Mon chauffage ? Je n'avais remarqué aucun bruit suspect. Encore une manœuvre pour entrer chez moi ? Pour s'y inviter ? Mais son ton était si anodin, si serviable.

— Écoutez, Adrien, je ne rentrerai pas avant dix-huit heures.

— Ce n'est pas un problème. Je peux repasser à ce moment-là. Ou alors… j'ai une idée. J'ai un double des clés de chez ma sœur qui habite près de chez vous, elle est absente pour quelques jours. Si vous êtes d'accord, je peux passer déposer la surprise et jeter un œil rapide au chauffage, et je vous laisse les clés dans votre boîte aux lettres avec un petit mot. Comme ça, vous n'êtes pas dérangée, et tout est réglé. Qu'en pensez-vous ?

Un double des clés ? La proposition m'a laissée sans voix. Lui donner accès à ma maison en mon absence ? C'était hors de question. Absolument impensable.

— Non, Adrien, je… je ne préfère pas, ai-je répondu, essayant de garder ma voix ferme. C'est gentil de proposer, mais… Attendons plutôt que je sois rentrée, si vous voulez vraiment passer. Mais pour le chauffage, je pense que tout va bien.

Un léger silence à l'autre bout du fil. Puis sa voix, toujours aussi calme :

— Très bien, Iris. Comme vous voulez. Je comprends. Alors, disons

vers dix-huit heures quinze chez vous ? Juste pour la surprise des enfants.

— D'accord, ai-je cédé, soulagée d'avoir évité le pire, mais déjà un peu agacée par cette insistance.

Quand je suis rentrée ce soir-là, Adrien était déjà là, garé devant chez moi. Il m'attendait. Il est sorti de sa voiture avec un grand sourire et un petit paquet cadeau à la main.

— Bonsoir Iris ! J'espère que votre journée a été bonne.
Les enfants, qui étaient avec moi, se sont précipités vers lui, ravis. Il leur a donné le paquet — des petits jeux de construction, encore une fois parfaitement choisis.

Puis, en entrant dans le salon, il a dit d'un air désinvolte, en désignant l'horloge comtoise :

— Ah, je vois que vous avez finalement réussi à la mettre à l'heure d'hiver ! J'avais remarqué hier soir, en passant en voiture dans votre rue un peu tard, que les lumières étaient allumées et que vos horloges du rez-de-chaussée n'étaient pas encore changées. Je me suis dit que vous aviez peut-être oublié, ou que vous aviez des difficultés avec la vieille mécanique. Alors, ce matin, très tôt, comme j'avais un moment avant mon premier chantier et que j'avais un double de la clé de votre voisine pour nourrir son chat — elle me l'avait confié avant de partir en week-end — je me suis permis de passer discrètement pour vous rendre ce petit service. J'ai reculé les horloges de la cuisine et du salon. J'espère que vous ne m'en voulez pas. Je voulais juste vous éviter un petit tracas matinal. Vous ne verrez plus les retards, promis.

J'étais pétrifiée. Un froid glacial m'a envahie de la tête aux pieds. Il… il était entré chez moi ? Ce matin ? Sans ma permission ? Avec la clé d'une voisine ? Pour changer l'heure de MES horloges ?

Les pièces du puzzle se sont assemblées dans un éclair terrifiant. Les horloges déréglées ce matin. Ce n'était pas moi. C'était lui. Il avait été chez moi, pendant que je dormais, pendant que mes enfants dormaient à l'étage.

Mon cerveau refusait d'accepter l'énormité de la chose. L'intrusion. La violation.

Il me regardait, avec ce sourire calme, presque bienveillant. Comme s'il venait de me faire le plus grand des cadeaux.

— Vous… vous êtes entré… chez moi ? ai-je réussi à articuler, ma voix un simple souffle.

— Juste un instant, Iris, pour vous aider, a-t-il répondu, son ton toujours aussi doux. Je ne voulais surtout pas vous effrayer. C'était

une simple attention. Pour que votre journée commence en douceur.

Une simple attention. Mes jambes tremblaient. J’avais envie de hurler, de le mettre à la porte. Mais les enfants étaient là, le regardant avec admiration. Comment réagir ? Que dire ?

Il avait pris possession de mon temps, de mon espace, de la manière la plus insidieuse qui soit. Sous couvert de « service rendu ».

J'ai senti une pression sur ma nuque, brève, comme un test. La phrase de l'autre jour. Ce n'était pas une hallucination. C'était peut-être lui, déjà, qui avait testé ma réaction.

Il venait de changer l’heure de ma vie. Et je ne savais pas encore à quel point.

10 — Petites omissions

Le sourire bienveillant d'Adrien. Les rires innocents de Nils et Liv. Et moi, figée au milieu de mon propre salon, l'écho de ses mots — « je me suis permis de passer discrètement pour vous rendre ce petit service » — résonnant dans ma tête comme le glas. Il était entré chez moi. Pendant mon sommeil. Une violation. Le mot était faible pour décrire la nausée froide qui me serrait l'estomac.

Comment réagir ? Hurler ? Le jeter dehors devant mes enfants qui le regardaient avec une admiration béate ? L'idée m'a traversé l'esprit, fulgurante et tentante. Mais l'image de leurs visages effrayés, de leur incompréhension, m'a retenue. Je ne pouvais pas. Pas comme ça. Pas maintenant.

J'ai puisé dans des réserves de contrôle que je ne me connaissais pas. J'ai esquissé un sourire qui devait ressembler à une grimace.

— C'est… vous êtes plein de surprises, Adrien, ai-je réussi à articuler, ma voix sonnant étrangement détachée, comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre. Vraiment… attentionné.

Le mot « attentionné » avait un goût de cendre dans ma bouche. Il a semblé satisfait de ma réponse, ou du moins, de mon absence de réaction hostile. Son sourire s'est élargi.

— Le principal est que votre journée commence sans accroc. N'est-ce pas, les champions ? a-t-il ajouté en se tournant vers Nils et Liv.

Ils ont acquiescé avec enthousiasme, inconscients du drame silencieux qui se jouait à quelques mètres d'eux.

Adrien n'est pas resté longtemps. Quelques minutes à peine, le temps d'échanger quelques banalités avec les enfants, de me lancer un dernier regard où je n'ai pu déceler que de la satisfaction tranquille, puis il est parti, me laissant avec ce chaos intérieur.

Dès que la porte s'est refermée derrière lui, j'ai senti mes jambes flageoler. Je me suis appuyée contre le mur, le souffle court. Il fallait que je reste calme. Pour les enfants. J'ai réussi à leur faire prendre leur petit-déjeuner, à les préparer pour l'école, tout en menant une lutte interne féroce. Une partie de moi voulait minimiser l'incident — il avait voulu rendre service, après tout, même si c'était d'une manière incroyablement intrusive et inappropriée. L'autre partie, la plus

instinctive, hurlait au danger, à la manipulation.

La clé de la voisine. Il avait utilisé ce prétexte. Était-ce vrai ? Ou avait-il trouvé un autre moyen ? Un frisson m'a parcouru le dos. J'ai vérifié discrètement les serrures, les fenêtres. Rien d'anormal en apparence. Mais l'idée qu'il ait pu entrer si facilement, sans effraction, était terrifiante.

Une fois les enfants déposés à l'école, je ne suis pas allée directement à la médiathèque. J'ai conduit sans but pendant un moment, essayant de mettre de l'ordre dans mes pensées. L'intrusion. Le contrôle. Cette manière qu'il avait de s'immiscer dans ma vie, pas à pas, chaque geste enrobé d'une prétendue bienveillance. Le bouquet, la photo, et maintenant ça. C'était une escalade.

Il fallait que je sache. Que je comprenne à qui j'avais affaire. Ce n'était plus seulement une question de malaise diffus. C'était une question de sécurité. La mienne, et surtout celle de mes enfants.

Je me suis garée un peu à l'écart, dans une rue tranquille, et j'ai sorti mon téléphone. J'ai tapé son nom sur Google : « Adrien Cazalet Saint-Régnac ». Quelques résultats sont apparus. Des pages jaunes locales, mentionnant « Services et Bricolage ». Un profil sur un site de petits boulots, aussi laconique que celui par lequel je l'avais contacté. Rien de suspect. Rien qui ne puisse expliquer son comportement. Pas d'avis négatifs, pas de commentaires alarmants. Au contraire, les rares évaluations étaient positives, vantant son sérieux et son efficacité. Étais-je en train de devenir paranoïaque ?

J'ai repensé à chaque interaction avec lui. Chaque mot, chaque regard. Il y avait toujours eu cette intensité, cette observation quasi clinique. Et cette faculté à dire exactement ce qu'il fallait pour me toucher, pour me mettre en confiance, ou pour me déstabiliser.

Puis, un détail anodin m'est revenu en mémoire. Un détail auquel je n'avais prêté aucune attention sur le moment. Lors de sa première visite, pour l'étagère, il m'avait tendu une petite carte de visite. « Adrien Cazalet ». Mais un peu plus tard, en réglant la facture du garage pour sa voiture — une histoire que je n'avais pas encore élucidée, mais qui avait contribué à mon trouble général — il avait mentionné une « faute de frappe du garagiste ». La facture que j'avais entrevue rapidement, et qu'il avait minimisée, portait un autre nom. Un nom que j'avais tenté de chasser de mon esprit, le mettant sur le compte d'une erreur, d'une confusion.

Béraud.

Mon cœur s'est emballé. Et si… et si ce n'était pas une faute de frappe ? Et si Cazalet n'était pas son seul nom ? Ou pas son vrai nom ?

L'idée était vertigineuse. J'ai attrapé mon sac à main, celui que je portais le jour où j'avais payé cette fameuse facture. Je l'ai vidé sur le siège passager, dans une frénésie soudaine. Vieux tickets de caisse, mouchoirs en papier, un tube de baume à lèvres, des dessins froissés de Liv… Et là, coincé au fond d'une pochette intérieure, un petit papier plié en quatre. Le double de la facture du garage. Je l'avais gardé, presque par réflexe, ou peut-être par une intuition inconsciente.

Mes mains tremblaient légèrement en le dépliant. C'était bien ça. La facture était établie au nom de : « Monsieur Adrien BÉRAUD ». L'adresse correspondait à un village voisin, pas à Saint-Régnac. Le modèle du SUV était le même que celui qu'il conduisait.

Béraud. Pas Cazalet.

Un froid intense m'a saisie, malgré le chauffage de la voiture. Pourquoi aurait-il deux noms ? Pourquoi m'aurait-il menti, même par omission, sur un détail aussi fondamental ? « Faute de frappe du garagiste », avait-il dit avec un naturel désarmant. Un mensonge. Un mensonge direct, en me regardant dans les yeux.

J'ai senti une bouffée de colère monter en moi, chassant une partie de la peur. Il m'avait menti. Il m'avait manipulée. Il était entré chez moi par effraction, ou du moins, par ruse. Ce n'était plus de la paranoïa. C'était réel.

J'ai repris mon téléphone. Cette fois, j'ai tapé : « Adrien Béraud disparition 2014 ». Pourquoi 2014 ? Je ne saurais le dire. Une intuition. Une date qui flottait peut-être dans un coin de ma mémoire, associée à une conversation, à un article lu distraitement.

Les résultats ont commencé à s'afficher. Mon souffle s'est bloqué.

Plusieurs articles de presse locale, datant effectivement de 2014 et 2015. Ils parlaient d'un certain Adrien Béraud, artisan dans la région, impliqué dans une affaire de dettes, d'abus de confiance envers plusieurs femmes. Des femmes qui l'avaient décrit comme charmant, séduisant au début, puis manipulateur, les laissant financièrement exsangues. Il avait disparu pendant un temps, avant de refaire surface sous un autre nom, dans une autre ville. Les articles étaient vagues sur les suites judiciaires, certains mentionnaient des plaintes classées faute de preuves suffisantes, d'autres des arrangements à l'amiable. Mais le portrait qui se dégageait était glaçant. Un prédateur. Un homme qui changeait d'identité comme de chemise pour échapper à ses responsabilités et trouver de nouvelles victimes.

Cazalet. Béraud. C'était le même homme. L'homme qui avait monté l'étagère de mon fils. L'homme qui avait partagé une pizza avec mes enfants. L'homme qui était entré chez moi pendant que je dormais.

La nausée est revenue, plus forte cette fois. J'ai dû ouvrir la portière de la voiture, prendre de grandes goulées d'air frais pour ne pas vomir. Mes mains tremblaient de manière incontrôlable.

Il fallait que je me calme. Que je réfléchisse. Je ne pouvais pas le confronter directement. Pas encore. Il était trop habile, trop manipulateur. Il nierait, il retournerait la situation contre moi, il me ferait passer pour folle. Je le savais.

J'ai rangé précieusement la facture dans mon portefeuille. C'était une preuve. Ma première vraie preuve.

Je devais être prudente. Très prudente. Je devais continuer à jouer le jeu, à paraître normale, tout en rassemblant d'autres éléments. Pour me protéger. Pour protéger mes enfants.

La peur était toujours là, viscérale. Mais elle était maintenant teintée d'une nouvelle détermination. Une colère froide. Il ne s'en tirerait pas comme ça. Pas avec moi. Pas avec mes enfants.

Je suis allée travailler à la médiathèque cet après-midi-là avec un masque de normalité soigneusement ajusté. Mais sous la surface, j'étais en état d'alerte maximale. Chaque son, chaque ombre me faisait sursauter. Le parfum des lys d'Adrien, toujours sur mon bureau, me paraissait maintenant avoir une odeur de soufre.

Je savais que ce n'était que le début. Le début d'un combat dont je ne mesurais pas encore l'ampleur, mais que j'étais déterminée à mener.

Ce soir-là, j'ai vérifié trois fois les serrures de la maison. Et j'ai gardé la facture d'Adrien Béraud sous mon oreiller. Comme un talisman. Ou une arme.

Le nom « Béraud » restait en suspens dans mon esprit, vibrant d'une menace nouvelle et bien réelle. Et je savais que je devais en découvrir davantage.

11 — Règles du jeu

Les jours qui suivirent ma découverte du nom « Béraud » et des articles de presse associés furent parmi les plus étranges et les plus tendus de ma vie. Je vivais avec un secret lourd, une connaissance qui transformait chaque interaction avec Adrien, ou même chaque pensée le concernant, en un exercice d'équilibriste périlleux. Il fallait paraître normale, ne rien laisser transparaître de ma méfiance, de ma peur, de ma colère froide. Chaque sourire que je lui adressais, chaque conversation anodine que j'engageais avec lui lorsque les enfants étaient présents me coûtait une énergie folle. C'était un rôle. Un rôle de survie.

Adrien, lui, ne semblait rien avoir remarqué. Il continuait d'être le même : attentionné avec Nils et Liv, prévenant à mon égard, toujours prêt à « rendre service ». Il passait de temps en temps, sous des prétextes divers — apporter un livre « intéressant » pour Nils, un petit jouet pour Liv, ou simplement « prendre des nouvelles ». Chaque visite était une épreuve pour moi. Je scrutais chacun de ses gestes, analysais chacune de ses paroles, cherchant la faille, le signe qui confirmerait ce que je savais déjà. Mais il était lisse. Parfaitement lisse. Son contrôle était absolu.

La facture au nom d'Adrien Béraud était devenue mon ancre, la preuve tangible que je n'étais pas folle, que mes intuitions n'étaient pas le fruit d'une imagination paranoïaque. Je la gardais cachée dans un endroit sûr, la consultant parfois en secret, comme pour me rappeler la nature réelle de l'homme qui s'insinuait si habilement dans nos vies.

Je savais que je devais trouver plus d'informations, plus de preuves. Mais comment faire ? Je ne pouvais pas me lancer dans une enquête ouverte sans risquer de l'alerter. Il était trop observateur, trop intelligent. Pour l'instant, ma seule arme était la dissimulation, la patience. Attendre le bon moment. Attendre qu'il fasse une erreur.

C’est environ une semaine après l'épisode des horloges, un soir où les enfants venaient de se coucher, qu’Adrien a abordé un nouveau sujet. Il était passé « juste pour dire bonsoir », après avoir soi-disant aidé un voisin un peu plus loin dans la rue. Nous étions dans la cuisine, je préparais une tisane, essayant de paraître aussi détendue

que possible.

— Iris, a-t-il commencé d'un ton sérieux, mais toujours empreint de cette douceur calculée qui le caractérisait. J'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. À nous. À votre situation.

Mon dos s'est raidi imperceptiblement. « À nous » ? Quel « nous » ?

— Je vois bien à quel point vous êtes débordée, a-t-il poursuivi. Entre le travail, les enfants, la maison… C'est une charge énorme pour une seule personne. Et je me disais… peut-être qu'il y aurait une solution pour vous soulager un peu. Pour apporter plus de stabilité, plus de sérénité dans votre quotidien. Et surtout, pour les enfants. Ils ont besoin d'une présence masculine régulière, d'un modèle, d'un soutien.

Je l'écoutais, le cœur battant sourdement dans ma poitrine, essayant de ne rien laisser paraître sur mon visage. Je savais où il voulait en venir. Ou du moins, je le redoutais.

— Je passe déjà pas mal de temps ici, a-t-il continué en souriant légèrement. Et honnêtement, j'apprécie beaucoup ces moments. J'aime beaucoup Nils et Liv, ils sont formidables. Et vous… vous êtes une femme courageuse, Iris. Admirable.

Ses compliments, qui autrefois m'auraient peut-être touchée, sonnaient maintenant faux, creux. Des appâts.

— Alors voilà, j'ai pensé… et si j'emménageais ici ? Pas de manière précipitée, bien sûr. Mais progressivement. Peut-être d'abord en passant quelques nuits par semaine. Pour vous aider avec les enfants le matin, le soir. Pour être là.

Il a marqué une pause, observant ma réaction. J'ai gardé un visage neutre, attendant la suite.

— Évidemment, a-t-il repris, il faudrait que les choses soient claires entre nous. Pour éviter tout malentendu. C'est pour cela que j'ai pensé à quelque chose d'un peu formel, mais qui aurait le mérite de rassurer tout le monde, et surtout de protéger vos intérêts. Une sorte de… contrat de colocation. Ou d'accord de vie commune, si vous préférez. Quelque chose qui définirait nos rôles, nos responsabilités respectives, peut-être même une petite participation financière de ma part aux charges de la maison, ce serait normal.

Un contrat. Un papier. Pour officialiser sa présence. Pour légitimer son intrusion. L'idée était à la fois grotesque et terrifiante. Béraud. L'homme aux dettes, aux abus de confiance. Il voulait un contrat avec moi.

J'ai pris une gorgée de ma tisane, qui était devenue tiède. Il fallait

que je gagne du temps. Que je ne le brusque pas. Que je ne montre pas ma révulsion.

— C'est… une proposition très… inattendue, Adrien, ai-je dit, choisissant mes mots avec soin. Je ne m'y attendais pas du tout. Il faut que je réfléchisse. C'est une grande décision.

— Bien sûr, Iris. Prenez tout le temps qu'il vous faut. Je comprends parfaitement. Je voulais juste vous soumettre l'idée. J'ai même rédigé une petite ébauche, si vous voulez y jeter un œil. Sans aucun engagement, évidemment. Juste pour voir si les bases vous semblent acceptables.

Il a sorti de la poche intérieure de sa veste une feuille de papier pliée en quatre. Il me l'a tendue. Mes doigts ont effleuré les siens en la prenant. Un contact froid, bref.

Je n'ai pas déplié le papier devant lui. Je l'ai posé sur la table de la cuisine.

— Je… je regarderai ça plus tard, ai-je dit. Quand je serai seule, au calme. C'est important.

— Tout à fait, a-t-il approuvé avec un hochement de tête compréhensif. L'essentiel est que vous vous sentiez à l'aise. Mon unique but est de vous aider, de vous apporter un peu de cette paix que vous méritez tant. Et d'offrir à Nils et Liv la stabilité d'un foyer complet. Ils s'attachent vite, vous savez. Les enfants ont besoin de repères clairs.

Sa dernière phrase était comme une flèche empoisonnée, décochée avec une précision cruelle. Mes enfants. Mon point faible. Il le savait. Il jouait dessus avec une habileté consommée. L'idée que Nils et Liv puissent s'attacher à lui, à cet homme que je savais maintenant être un menteur, un manipulateur potentiel, me glaçait d'effroi. Mais je ne pouvais pas le montrer.

— Ils vous apprécient beaucoup, c'est vrai, ai-je concédé, ma voix se voulant neutre. Vous avez une manière très… naturelle avec eux.

— C'est parce que je les aime sincèrement, Iris. Comme s'ils étaient un peu les miens. Et je crois qu'ils le ressentent.

Les miens. Ces mots ont résonné en moi avec une violence sourde. Il n'avait aucun droit. Aucun.
Il a dû voir quelque chose passer dans mon regard, une ombre, une crispation, car il a ajouté rapidement, d'un ton plus léger :

— Enfin, vous comprenez ce que je veux dire. Une affection profonde, un désir de les protéger, de les voir s'épanouir.

Il s'est levé, s'étirant légèrement.

— Bon, je vais vous laisser méditer tout ça. Ne vous mettez aucune pression, surtout. Nous en reparlerons quand vous le souhaiterez.

Il s'est dirigé vers la porte d'entrée. Je l'ai suivi, mon esprit tourbillonnant. Un contrat. Emménager ici. Il avançait ses pions avec une audace effrayante.

Sur le seuil, il s'est retourné, son regard bleu clair cherchant le mien.

— Juste une dernière chose, Iris. Quoi que vous décidiez, sachez que ma proposition est sincère. Elle vient du cœur.

Puis il est parti, me laissant seule avec ce papier plié sur la table de la cuisine, qui me semblait soudain peser une tonne.

J'ai attendu d'entendre le bruit de sa voiture qui s'éloignait avant de me précipiter pour verrouiller la porte à double tour. Mon souffle était court, mes mains tremblaient. J'avais l'impression d'avoir échappé de justesse à un piège qui se refermait.

Je suis retournée dans la cuisine, mon regard fixé sur le document. Avec une sorte de fascination morbide, je l'ai pris, je l'ai déplié.

C'était tapé à l'ordinateur, sur une seule page. Le titre : « Accord de Vie Commune et de Partage des Responsabilités ». En dessous, plusieurs clauses, numérotées, rédigées dans un langage qui se voulait juridique mais qui sonnait surtout… directif.

« Article 1 : Adrien Cazalet s'engage à résider au domicile d'Iris Beldan sis [mon adresse complète était insérée ici] de manière régulière, selon un calendrier à définir d'un commun accord, dans le but d'apporter soutien moral, éducatif et logistique à la famille. »

« Article 2 : Iris Beldan s'engage à faciliter l'intégration d'Adrien Cazalet au sein du foyer, à lui accorder sa confiance et à reconnaître son rôle de figure d'autorité bienveillante auprès des enfants, Nils et Liv Beldan. »

« Article 3 : Une participation financière mensuelle aux charges du foyer *(loyer ou remboursement d'emprunt, factures d'énergie, courses alimentaires)* sera versée par Adrien Cazalet à Iris Beldan, d'un montant de [un espace vide était laissé ici, à compléter]. »

« Article 4 : Les décisions importantes concernant l'éducation et le bien-être des enfants seront prises conjointement par Iris Beldan et Adrien Cazalet, dans le respect mutuel et l'intérêt supérieur des enfants. »

« Article 5 : Le présent accord est conclu pour une durée indéterminée et pourra être révisé ou dénoncé par l'une ou l'autre des parties moyennant un préavis raisonnable, à définir. »

En bas de la page, deux emplacements pour les signatures : « Iris Beldan » et « Adrien Cazalet », avec la mention « Lu et approuvé ».

J'ai relu chaque article, le sang battant à mes tempes. C'était ahurissant. La « figure d'autorité bienveillante ». Les « décisions importantes concernant les enfants prises conjointement ». Il voulait prendre le contrôle. Total. Légaliser son emprise. Et le pire, c'est que tout cela était présenté sous des dehors de rationalité, de « protection de mes intérêts », de « stabilité pour les enfants ». C'était diabolique.

Béraud. L'homme qui avait ruiné d'autres femmes. Il voulait maintenant un accès direct à mes finances, à mes enfants, à ma vie, le tout couché sur papier. Ce contrat, s'il était signé, serait une arme entre ses mains. Une manière de me lier, de me rendre encore plus vulnérable.

Une colère froide, lucide, a commencé à monter en moi, chassant la peur panique. Il me sous-estimait. Il pensait que j'étais une proie facile, une veuve fragile et désespérée, prête à accepter n'importe quoi pour un peu de soutien et de compagnie. Il se trompait.

Mais que faire ? Refuser catégoriquement ? Il comprendrait que j'avais des doutes, que je me méfiais. Il pourrait devenir plus prudent, plus difficile à démasquer. Ou pire, plus agressif.

Signer ? Impossible. Je ne pouvais pas me lier à cet homme de cette manière.

Il fallait que je trouve une autre solution. Gagner du temps. Continuer à jouer le jeu, tout en cherchant un moyen de le neutraliser, de le mettre hors d'état de nuire.

J'ai replié soigneusement le « contrat ». Je l'ai glissé dans une enveloppe, avec la facture au nom d'Adrien Béraud et les quelques articles de presse que j'avais imprimés. Ce dossier devenait ma boîte de Pandore, contenant toutes les preuves de sa duplicité.

Je suis montée vérifier si les enfants dormaient. Nils serrait son lapin contre lui, Liv avait un bras passé autour de sa poupée préférée. Leurs visages paisibles, innocents. Une vague d'amour protecteur m'a submergée. C'était pour eux que je devais me battre. Pour eux que je devais être forte, plus maligne que lui.

Un souvenir a surgi, net et douloureux : Marc, un dimanche matin, construisant une immense cabane avec des draps et des chaises au milieu du salon. Les rires de Nils et Liv, alors plus petits, résonnaient encore sous les meubles recouverts, leurs cris de joie quand leur père jouait au loup sous les couvertures… Un bonheur simple, fait de peu, mais si plein. Ce tableau lumineux contrastait violemment avec l'ombre que cet homme jetait sur nos vies, avec sa tentative de s'approprier même nos souvenirs.

Redescendue dans le silence pesant du salon, mon esprit tournait à plein régime. Il fallait que je prépare ma défense. L'année dernière, une collègue m'avait parlé d'une avocate spécialisée dans ces enfers domestiques, Maître Keller, réputée pour sa ténacité. J'ai cherché son nom sur mon téléphone, trouvé son numéro. Je l'ai noté sur un bout de papier immédiatement dissimulé au fond de mon portefeuille. Je n'étais pas prête à appeler. Pas encore. Il me fallait plus d'éléments, une stratégie. Mais savoir qu'une aide professionnelle existait était une première lueur.

J'ai replié soigneusement le « contrat », le glissant dans l'enveloppe contenant déjà la facture Béraud et les articles de presse. Ma boîte de Pandore. Il me restait à gagner du temps, à jouer le jeu. Avec prudence, avec ruse. Et avec la certitude que je ne le laisserais pas gagner. Les règles du jeu qu'il tentait d'imposer étaient claires. Il était temps que je commence à écrire les miennes. En secret.

12 — L’avaler ou le recracher

Les jours qui suivirent la proposition du « contrat de vie commune » furent empreints d'une tension palpable, un fil invisible tendu à se rompre au moindre faux mouvement. J'avais adopté une stratégie de temporisation, expliquant à Adrien que sa proposition était « sérieuse » et « méritait une réflexion approfondie », que je devais « peser tous les aspects pour le bien-être des enfants ». Des phrases creuses, polies, destinées à masquer mon effroi et ma répulsion grandissante. Il avait semblé accepter cette prudence avec sa patience habituelle, mais je sentais son regard bleu clair me sonder plus intensément, comme s'il cherchait à déceler la moindre fissure dans mon armure de normalité.

Il continuait de passer régulièrement, sous des prétextes de plus en plus futiles. Un article de journal « qui pourrait m'intéresser », une nouvelle variété de pommes du marché « excellente pour les compotes de Liv », ou simplement « voir si tout allait bien ». Chaque visite était une performance pour moi. Sourire, paraître détendue, engager une conversation anodine tout en étant sur le qui-vive, attentive au moindre mot, au moindre geste qui pourrait trahir ses véritables intentions ou, pire, ma propre méfiance. C'était épuisant. J'avais l'impression de marcher sur une couche de glace fine, craignant à chaque instant qu'elle ne cède sous mes pas.

Le dossier contenant la facture « Béraud », les articles de presse et son ébauche de contrat était devenu mon secret le plus précieux, la preuve tangible que je n'étais pas en train de sombrer dans la paranoïa. Je le consultais parfois tard le soir, quand toute la maison était endormie, pour me rappeler la menace, pour nourrir cette colère froide qui commençait à remplacer la peur panique.

Ce fut un samedi après-midi, environ une semaine après la proposition du contrat. Le temps était maussade, une pluie fine et persistante tambourinait contre les vitres, enfermant la maison dans une atmosphère grise et confinée. Les enfants, privés de sortie, commençaient à tourner en rond. Nils, particulièrement, semblait nerveux, agité. Il avait eu quelques difficultés à l'école cette semaine-là, des problèmes de concentration, une petite altercation avec un camarade. J'essayais de ne pas trop m'inquiéter, mettant cela sur le compte de la fatigue de fin de trimestre.

Adrien était là. Il était arrivé en début d'après-midi, « pour ne pas nous laisser nous morfondre sous la pluie », avait-il dit avec un sourire enjôleur. Il avait apporté un jeu de société compliqué, un de ces jeux de stratégie avec des dizaines de pions et des règles absconses, que Nils, malgré ses huit ans, adorait décortiquer.

Ils étaient installés sur le tapis du salon, plongés dans leur partie. Liv, moins patiente, dessinait à côté, fredonnant pour elle-même. Je les observais depuis la cuisine, où je préparais un gâteau, tentant de me concentrer sur le crissement du fouet contre les parois du saladier. Mais mon attention était ailleurs, focalisée sur Adrien, sur la manière dont il interagissait avec Nils.

Au début, tout semblait normal. Adrien expliquait les règles avec patience, guidait Nils dans ses premiers mouvements. Mais peu à peu, j'ai remarqué un changement dans son ton. Une pointe d'impatience, une légère condescendance quand Nils hésitait ou faisait une erreur.

— Non, Nils, pas comme ça, a-t-il dit d'une voix un peu plus sèche. Réfléchis un peu avant de jouer. Ce n'est pas un jeu de hasard. Il faut anticiper.

Nils, sensible, s'est immédiatement renfermé. Il a baissé la tête, ses épaules se sont affaissées.

— Je… je sais pas, a-t-il murmuré. C’est compliqué.

— Ce n’est pas compliqué si tu te concentres, a rétorqué Adrien, son sourire ayant complètement disparu. Le problème, Nils, c’est que tu manques de combativité. Tu abandonnes trop vite. Dans la vie, il faut se battre, tu sais. On n’obtient rien sans effort. Tu es trop… mou.

Mou. Le mot a claqué dans le silence du salon. J’ai senti le sang me monter au visage. Comment osait-il ? Parler ainsi à mon fils ? Le juger, le diminuer, lui qui était si sensible, si anxieux parfois ?

J’ai posé mon fouet avec un bruit sec sur le plan de travail. Je suis entrée dans le salon, essayant de garder une expression neutre, mais ma voix tremblait légèrement quand j’ai parlé.

— Nils, mon chéri, tu veux venir m’aider à faire le gâteau ? On a besoin de quelqu’un pour lécher la cuillère en chocolat.

C’était une tentative pour le soustraire à cette situation, pour désamorcer la tension. Nils a levé vers moi un regard où se lisaient la détresse et une pointe de gratitude. Il s’est levé sans un mot et m’a suivie dans la cuisine.

Adrien est resté assis sur le tapis, les bras croisés, une expression de contrariété sur le visage. Il ne m’a pas regardée.

Une fois dans la cuisine, Nils s’est blotti contre moi.

— Il a dit que j'étais mou, maman, a-t-il chuchoté, sa voix étranglée par les larmes retenues. C'est vrai ?

— Bien sûr que non, mon trésor, ai-je répondu en le serrant fort contre moi, ma propre colère montant comme une vague. Tu es intelligent, tu es sensible, et tu es très courageux. Monsieur Adrien s'est trompé. Il ne te connaît pas aussi bien que moi.

J'ai senti son petit corps se détendre un peu contre le mien.

Quand je suis retournée au salon, après avoir confié à Nils la mission hautement stratégique de surveiller la cuisson du gâteau, Adrien était toujours là, mais il avait rangé le jeu de société. Il feuilletait un magazine d'un air détaché.

Le silence était lourd, électrique. J'ai pris une profonde inspiration. Je ne pouvais pas laisser passer ça.

— Adrien, ai-je commencé d'une voix que je voulais ferme, mais qui trahissait mon trouble. Je n'ai pas apprécié la manière dont vous avez parlé à Nils tout à l'heure.

Il a levé les yeux vers moi, son regard bleu clair soudainement froid, presque hostile. Son masque de bienveillance s'était fissuré.

— Je ne vois pas ce que j'ai dit de mal, Iris. J'essayais juste de le stimuler un peu. De lui apprendre à se dépasser. Il a besoin d'être un peu secoué, vous ne croyez pas ? Il est trop… rêveur. Trop dans son monde. Ce n'est pas comme ça qu'on réussit dans la vie.

— Nils est un enfant, Adrien. Un enfant sensible. Et il n'a pas besoin de vos leçons de vie, ni de vos jugements. Surtout pas quand ils sont aussi… dévalorisants.

— Dévalorisants ? a-t-il répété avec une nuance d'ironie. Je crois que vous le surprotégez, Iris. Vous en faites une petite chose fragile. Ce n'est pas lui rendre service. Il a besoin d'une figure masculine forte pour le guider, pour lui montrer le chemin. Quelqu'un qui n'a pas peur de lui dire les choses franchement.

Une figure masculine forte. Lui. Il se positionnait clairement. Il ne s'agissait plus seulement de « rendre service ». Il s'agissait de prendre la place. Ma place. La place de Marc.

Ma colère, longtemps contenue, a explosé. Pas en cris, pas en gestes violents. Mais en une froide résolution.
— La seule figure masculine dont Nils a besoin, c'est celle de son père. Et vous n'êtes pas son père, Adrien. Vous n'êtes qu'un… qu'un invité dans cette maison. Et votre comportement à l'instant était inacceptable.

Il s'est levé, son visage s'était durci. Ses yeux clairs brillaient d'une

lueur que je ne leur avais jamais vue. Une lueur froide, calculatrice.

— Un invité ? C'est comme ça que vous me voyez, Iris ? Après tout ce que j'ai fait pour vous ? Pour vos enfants ? Je vous offre mon aide, mon soutien, ma présence, et vous me traitez comme un simple… prestataire de services ?

— Je vous ai remercié pour votre aide, ai-je rétorqué, ma voix gagnant en assurance. Mais cela ne vous donne aucun droit sur mes enfants, ni sur la manière dont je les élève.

Il a fait un pas vers moi. J'ai reculé instinctivement.

— Vous êtes bien ingrate, Iris. Et bien naïve si vous pensez pouvoir tout gérer toute seule. Vous avez besoin de moi. Plus que vous ne le croyez.

Sa voix était basse, presque menaçante. J'ai senti une bouffée de peur, mais je l'ai repoussée. Je ne devais pas flancher.

C'est à ce moment-là que c'est arrivé. La tasse. Celle que j'avais posée sur la table basse un peu plus tôt, remplie d'un reste de café froid. Je ne sais pas exactement comment cela s'est produit. Un geste brusque de sa part en se rapprochant ? Une maladresse de la mienne en reculant ? Ou peut-être l'avait-il fait exprès, pour créer une diversion, pour reprendre le contrôle de la situation ?

Toujours est-il que la tasse a volé. Elle a heurté le carrelage avec un bruit sec, explosant en dizaines de morceaux de faïence blanche, le liquide noir éclaboussant le sol et le bas de mes jambes.

Le son a été comme un détonateur. Liv, alertée par le bruit, est arrivée en courant de sa chambre, les yeux agrandis par l'inquiétude. Nils est apparu sur le seuil de la cuisine, le visage pâle.

Le silence est retombé, assourdissant, seulement troublé par les pleurs naissants de Liv. Adrien et moi nous fixions, au-dessus des débris de la tasse. Son visage était redevenu lisse, impénétrable. Avait-il poussé la tasse ? Ou était-ce moi ? Dans le trouble du moment, j'étais incapable de le dire. Et c'était peut-être ça, le plus terrible. Le doute qu'il avait réussi à instiller en moi, même sur mes propres gestes.

Il a été le premier à rompre le silence, sa voix retrouvant cette douceur feinte qui me glaçait maintenant le sang.

— Oh, mon Dieu, Iris, regardez ce que vous avez fait. Vous êtes tellement… tendue. Énervée. Ce n'est pas bon pour vous. Ni pour les enfants.

Il me désignait comme la responsable. Il inversait les rôles. Le gaslighting dans toute sa splendeur.

Avant que j'aie pu répliquer, il s'est accroupi, commençant à ramasser les plus gros morceaux de la tasse avec un calme olympien.

— Ne vous inquiétez pas, je vais nettoyer ça. Ce n'est rien. Un petit accident. Ça arrive quand on est à cran.

J'étais pétrifiée. Il venait de me diminuer, de me critiquer, de menacer presque ma position de mère, et maintenant il se posait en sauveur, en homme calme et raisonnable face à mon « hystérie ».

Nils et Liv nous regardaient, terrifiés.

J'ai pris une profonde inspiration, luttant contre l'envie de hurler ou de pleurer.

— Les enfants, ai-je dit d'une voix que j'essayais de rendre aussi normale que possible. Allez dans votre chambre, s'il vous plaît. Je vais m'occuper de ça avec Monsieur Adrien.

Ils ont obéi sans un mot, leurs petits visages encore marqués par la peur.

Une fois seul, je me suis tournée vers lui. Ma colère avait cédé la place à une sorte de lucidité froide et effrayante.

— Je crois qu'il est temps que vous partiez, Adrien.
Il a levé les yeux vers moi, toujours accroupi au milieu des débris. Un léger sourire flottait sur ses lèvres. Un sourire qui n'atteignait pas ses yeux.

— Comme vous voudrez, Iris. Mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit. Vous avez besoin d'aide. Et je suis le seul à pouvoir vous l'apporter.

Il s'est relevé, a pris sa veste, et est parti sans un mot de plus, me laissant seule avec les morceaux de la tasse brisée et le goût amer de cette confrontation.

J'ai regardé le carrelage souillé, les éclats de faïence. Qui avait lâché la tasse ? La question tournait en boucle dans ma tête. Lui ? Moi ? Ou était-ce sans importance ? L'essentiel était que quelque chose s'était brisé. Définitivement. Entre lui et moi. Et peut-être aussi, un peu, en moi.

La façade s'était lézardée. Et derrière, le vide était encore plus effrayant que je ne l'avais imaginé.

13 — La visiteuse de midi

Le week-end qui suivit la dispute et l'incident de la tasse brisée fut un désert de silence et de tension rentrée. Adrien ne s'était pas manifesté. Pas un appel, pas un message. Ce silence, autrefois source d'une appréhension diffuse, était maintenant chargé d'une signification plus lourde, presque menaçante. Avait-il compris qu'il était allé trop loin ? Ou préparait-il sa prochaine manœuvre ? Je ne savais qu'en penser, mais une chose était sûre : quelque chose s'était brisé, et pas seulement une tasse en faïence. La confiance, ou du moins l'illusion de confiance que j'avais pu entretenir à son égard, s'était envolée en éclats, tout comme le café noir qui avait maculé mon carrelage.

Je revoyais sans cesse la scène. Son visage durci, ses yeux froids, ses mots qui me désignaient comme responsable. « Regardez ce que vous avez fait. Vous êtes tellement… tendue. » Avais-je vraiment été si agressive ? Ma colère était-elle si palpable qu'elle aurait pu provoquer un tel accident ? Le doute qu'il avait semé, avec une habileté diabolique, continuait de me ronger. J'étais épuisée par cette lutte interne, par cette hypervigilance constante.

Les enfants aussi avaient senti la tension. Ils étaient plus calmes, plus observateurs, leurs jeux moins bruyants. Nils me posait des questions détournées sur « Monsieur Adrien », cherchant à comprendre pourquoi il ne venait plus. Je répondais par des phrases évasives, ne voulant ni les effrayer ni leur mentir ouvertement sur la nature de l'homme qu'ils avaient commencé à apprécier. C'était un équilibre précaire, épuisant.

Le lundi matin, en arrivant à la médiathèque, j'avais les traits tirés et les nerfs à vif. Solange, revenue de sa grippe mais encore un peu pâle, l'a immédiatement remarqué.

— Ça n'a pas l'air d'aller fort, ma petite Iris. Des soucis ?

J'ai failli craquer. Lui raconter. Tout déballer. Mais quoi ? L'histoire d'un homme trop serviable qui était entré chez moi pour changer l'heure de mes horloges ? Qui avait critiqué mon fils et avec qui je m'étais disputée au point de casser une tasse ? Raconté comme ça, cela paraissait presque anodin, les divagations d'une femme stressée et peut-être un peu paranoïaque. Non. Je ne pouvais pas. Pas encore.

— Juste un mauvais week-end, Solange, ai-je répondu avec un sourire forcé. Les enfants un peu malades, pas beaucoup dormi. Tu connais ça.

Elle a hoché la tête avec compassion, sans insister.

La matinée s'est écoulée lentement, chaque minute semblant s'étirer. J'avais du mal à me concentrer. Le moindre bruit me faisait sursauter. Je guettais le téléphone, redoutant un appel d'Adrien, tout en sachant qu'il fallait que je me prépare à sa prochaine offensive, quelle qu'elle soit.

Vers midi, alors que la médiathèque était relativement calme, la porte d'entrée s'est ouverte pour laisser passer une jeune femme que je ne connaissais pas. Elle devait avoir la trentaine, menue, presque fragile, avec de longs cheveux brun un peu terne qui encadraient un visage pâle aux yeux cernés. Elle portait un grand sac en bandoulière et serrait contre elle un livre à la couverture usée. Elle semblait nerveuse, jetant des regards furtifs autour d'elle, comme si elle cherchait quelqu'un ou quelque chose, ou craignait d'être vue.

Elle s'est dirigée vers le comptoir d'accueil, où j'étais en train de trier des fiches de prêt.

— Bonjour, a-t-elle murmuré d'une voix à peine audible. Je… je viens rendre ce livre. Il est un peu en retard, je crois. Je suis désolée.

Elle a posé le livre sur le comptoir. C'était un recueil de poésie que je connaissais bien, souvent emprunté. J'ai scanné le code-barres. Effectivement, il avait plusieurs semaines de retard.

— Ce n'est pas grave, madame… ?

— Descours. Léonie Descours.

Son regard fuyait le mien. Elle semblait mal à l'aise, presque effrayée.

Alors que je validais le retour dans l'ordinateur, j'ai remarqué ses mains. Elles tremblaient légèrement. Et sur son avant-bras gauche, dépassant d'une manche de pull un peu trop longue, j'ai aperçu quelque chose. Des lignes. Fines, parallèles, d'un rose pâle sur sa peau diaphane. Des cicatrices. Anciennes, peut-être, mais indéniables. Des scarifications.

Mon sang s'est glacé. J'ai relevé vivement les yeux vers elle. Nos regards se sont croisés une fraction de seconde. Dans le sien, j'ai lu une détresse, une peur qui m'étaient étrangement familières.

Elle a dû sentir mon attention, car elle a rapidement tiré sur sa manche pour recouvrir son bras.

— Je… je dois y aller, a-t-elle balbutié, faisant mine de se détourner.

Mais quelque chose dans son attitude, dans cette peur palpable, a déclenché une alarme en moi. Quelque chose qui dépassait le simple embarras d'une lectrice rendant un livre en retard.

— Attendez, ai-je dit, ma voix plus assurée que je ne l'aurais cru. Est-ce que… est-ce que tout va bien, Madame Descours ? Vous semblez… préoccupée.

Elle s'est immobilisée, le dos toujours à demi tourné. Elle a hésité un long moment, comme si elle luttait contre elle-même. Puis, elle s'est retournée lentement, son visage encore plus pâle qu'auparavant.

— Vous… vous travaillez ici depuis longtemps ? a-t-elle demandé à voix basse, son regard balayant nerveusement la pièce, comme pour s'assurer que nous étions seules.

— Oui, depuis plusieurs années, ai-je répondu, intriguée par sa question. Pourquoi ?

Elle s'est rapprochée du comptoir, baissant encore la voix, au point que j'ai dû me pencher pour l'entendre.

— Est-ce que… est-ce que vous connaissez un certain Adrien ? Adrien Cazalet ? Il… il vient souvent ici, non ? Il m'a dit qu'il aimait beaucoup lire. Qu'il avait une amie bibliothécaire.

Adrien. Mon cœur a manqué un battement. Une amie bibliothécaire. Moi. Que lui avait-il raconté ? Et pourquoi cette femme me posait-elle cette question avec une telle angoisse dans la voix ?

— Oui, ai-je admis avec prudence. Je le connais. Il… il est venu quelques fois.

Un frisson a parcouru Léonie Descours. Elle a jeté un nouveau regard affolé vers la porte.

— Il ne faut pas… il ne faut pas lui faire confiance, a-t-elle murmuré, sa voix tremblant de manière presque incontrôlable. C'est un… un monstre.

Un monstre. Le mot était terrible. Mais il faisait écho à cette peur sourde qui grandissait en moi.

— Que voulez-vous dire ? ai-je demandé, essayant de garder mon calme malgré le tumulte qui s'emparait de moi. Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

Elle a secoué la tête, des larmes commençant à perler au coin de ses yeux.

— Je ne peux pas… je ne peux pas en parler. Pas ici. Il… il pourrait

savoir. Il sait toujours tout. Il est… il est partout.

Sa paranoïa était palpable. Mais était-ce vraiment de la paranoïa ? Ou la terreur justifiée d'une victime ?
Elle s'est penchée encore plus près, son souffle froid effleurant ma joue.

— Il vous a approchée, n'est-ce pas ? Il est charmant, au début. À l'écoute. Il comprend tout. Il vous fait sentir unique. Spéciale. C'est comme ça qu'il fait. Toujours.

Chaque mot était une confirmation glaçante de ce que j'avais moi-même commencé à ressentir. La séduction, l'écoute, cette impression d'être comprise comme par personne d'autre.

— Puis, lentement, il… il vous isole, a-t-elle continué, sa voix brisée. Il vous éloigne de vos amis, de votre famille. Il critique tout le monde, sauf lui. Il vous fait douter de vous, de votre jugement. Il vous rend… folle.

Elle a de nouveau jeté un regard vers son bras, là où se trouvaient les cicatrices. Une douleur immense se lisait sur son visage.

— J'ai failli y laisser ma peau, a-t-elle chuchoté. Littéralement. Il m'a… il m'a détruite. Financièrement. Psychologiquement.

Béraud. Les articles de presse. Les femmes ruinées. C'était elle. L'une d'entre elles.

— Vous avez des enfants ? a-t-elle soudain demandé, son regard ce faisant plus intense, plus désespéré.

J'ai hoché la tête, incapable de parler.

Son visage s'est tordu de douleur.

— Alors sauvez-les. Sauvez vos enfants. Tant qu'il est encore temps. Ne le laissez pas s'approcher d'eux. Ne le laissez pas… les toucher.

Elle a reculé d'un pas, comme si elle avait peur de m'avoir trop parlé, de s'être trop exposée.

— Je… je dois partir. J'ai été stupide de venir. Il va savoir. Il va me retrouver.

Elle s'est retournée et s'est presque enfuie de la médiathèque, me laissant seule derrière le comptoir, tremblante, le souffle coupé.

Ses derniers mots résonnaient dans ma tête : « Sauvez vos enfants. »

Léonie Descours. Une ex-patiente d'Adrien, comme l'indiquait le plan que j'avais si souvent consulté. Non, pas une patiente. Une victime. Ses mots, sa peur, ses cicatrices… C'était la preuve vivante, la confirmation terrifiante de ce que j'avais commencé à découvrir.

Adrien n’était pas seulement un manipulateur. C’était un prédateur dangereux. Un homme capable de détruire des vies.

Mon malaise diffus, mes intuitions, mes peurs… tout prenait un sens nouveau, plus sombre, plus concret. Je n’étais pas folle. Je n’étais pas paranoïaque. Le danger était réel. Et il était déjà dans ma maison. Proche de mes enfants.

Je me suis appuyée contre le comptoir, mes jambes flageolant. La cage. Elle avait parlé d'une cage. « Vous sentez déjà la cage, non ? » avait-elle murmuré, selon le plan que j'avais imaginé. Ses paroles, même celles que je n'avais pas entendues mais que j'avais anticipées, me revenaient avec une force décuplée.

Il fallait que j’agisse. Mais comment ? Il était si habile, si prudent. Et maintenant, j’avais peur. Une peur viscérale, primale. Pour moi. Et surtout, infiniment plus, pour Nils et Liv.

Le visage de Léonie Descours, ses yeux hantés, ses cicatrices… ils resteraient gravés dans ma mémoire comme un avertissement. Un avertissement que je ne pouvais plus ignorer.

La cage se refermait. Et je devais trouver un moyen de m’en échapper. Et de les en faire échapper. Avant qu’il ne soit trop tard.

14 — Intermittences du cœur

Les mots de Léonie Descours — « Sauvez vos enfants » — tournaient en boucle dans ma tête, comme un disque rayé. Son visage hanté, ses cicatrices, la terreur dans sa voix… tout cela avait balayé mes derniers lambeaux de doute. Adrien Cazalet, ou Béraud, était un danger. Un prédateur. Et il était dangereusement proche de moi, de Nils, de Liv. La peur, une peur froide et viscérale, s'était installée en moi, rongeant mes nuits, teintant chaque moment de ma journée d'une angoisse sourde.

Après le départ de Léonie, j'avais eu du mal à finir ma journée à la médiathèque. Chaque usager qui s'approchait du comptoir me faisait sursauter. Le moindre bruit me semblait suspect. J'avais l'impression d'être observée, épiée. Était-ce lui ? Était-il déjà au courant de la visite de Léonie ? Elle avait dit qu'il « savait toujours tout ».

Les jours suivants furent un supplice. Adrien, comme s'il avait senti un changement en moi, une distance nouvelle, avait redoublé de « gentillesse », de « prévenance ». Il appelait plus souvent, sous des prétextes anodins, sa voix toujours aussi calme, aussi douce. Il proposait son aide pour des petites choses — tondre la pelouse, réparer un robinet qui goutte — des offres que je déclinais avec des excuses de plus en plus alambiquées, cherchant à limiter au maximum ses venues à la maison. Chaque interaction était un effort surhumain pour paraître normale, pour ne pas laisser transparaître ma peur et ma répulsion. Je savais que je devais gagner du temps, rassembler plus d'informations, trouver un moyen de le mettre hors d'état de nuire sans le brusquer, sans qu'il ne se sente acculé. Un animal blessé et acculé est toujours plus dangereux.

J'avais commencé à noter scrupuleusement chaque contact, chaque parole suspecte, chaque incident, dans un petit carnet que je cachais au fond de mon tiroir à lingerie. Mon propre journal de bord de cette guerre silencieuse. Le dossier « Béraud » s'épaississait lentement.

C'est une semaine après la visite de Léonie, un soir où j'étais particulièrement à cran, qu'Adrien a débarqué à l'improviste. J'étais en train de préparer le dîner, les enfants jouaient dans le salon. La sonnette a retenti. Mon sang s'est glacé. Je savais, avant même de regarder par le judas, que c'était lui.

J'ai ouvert, le cœur battant à une cadence désagréable dans ma poitrine. Il était là, un léger sourire aux lèvres, mais quelque chose dans son regard me parut différent. Une sorte de tension, une lueur inhabituelle.

— Bonsoir Iris. Je passais dans le coin… Je peux entrer une minute ? J'aimerais vous parler.

Sa demande était formulée comme une question, mais son ton n'admettait pas de refus. J'ai reculé pour le laisser entrer, un sentiment de fatalité m'envahissant.

Il est entré dans la cuisine, son regard balayant la pièce.
— Ça sent bon. Qu'est-ce que vous nous préparez de bon ?

« Nous ». Encore ce « nous » possessif.

— Juste des pâtes, ai-je répondu d'une voix neutre. Les enfants ont faim.

— Iris, a-t-il commencé d'un ton grave, en se rapprochant de moi. Il faut qu'on parle. Sérieusement. J'ai l'impression que quelque chose ne va pas entre nous ces derniers temps. Vous êtes… distante. Presque fuyante. Est-ce que j'ai fait quelque chose qui vous a déplu ? Est-ce que quelqu'un vous a dit des choses sur moi ?

Son regard était direct, inquisiteur. Avait-il des soupçons ? Savait-il pour Léonie ? La peur m'a noué la gorge. Il fallait que je nie, que je le rassure, que je gagne encore du temps.

— Mais non, Adrien, pas du tout, ai-je menti, essayant de moduler ma voix pour qu'elle paraisse sincère. Je suis juste… très fatiguée en ce moment. Beaucoup de travail, les enfants… Vous savez ce que c'est.

Il a continué de me fixer, ses yeux bleus perçants semblant sonder mon âme.

— Vous êtes sûre ? Parce que j'ai l'impression que vous m'évitez. Et ça… ça me fait de la peine, Iris. Vraiment. Je tiens à vous. À vous et aux enfants. Vous êtes importants pour moi.

Ses mots, qui autrefois m'auraient peut-être troublée, me paraissaient maintenant d'une manipulation grossière. Il tentait de me culpabiliser. De me ramener dans son giron par l'affect.

J'ai soutenu son regard, luttant pour ne pas laisser transparaître le dégoût et la peur qui me submergeaient.

— Je vous assure que tout va bien, Adrien. Je suis juste un peu sous pression.

C'est à ce moment-là que c'est arrivé. Il a porté une main à sa poitrine, son visage s'est légèrement crispé. Il a chancelé, s'appuyant

contre le plan de travail de la cuisine.

— Adrien ? Qu'est-ce qui se passe ? Vous vous sentez mal ? ai-je demandé, surprise et malgré moi, inquiète.
Il a fermé les yeux un instant, son souffle devenant plus court, plus rauque.

— Je… je ne sais pas… Une douleur… dans la poitrine… Ça irradie… dans le bras gauche…

Son visage avait pâli. Il semblait en réelle souffrance. La description des symptômes… cela ressemblait à une crise cardiaque. Une panique glacée m'a envahie. Malgré tout ce que je savais, malgré ma peur, l'idée qu'il puisse s'effondrer là, devant moi, devant mes enfants, était insupportable.

— Asseyez-vous, Adrien, vite ! ai-je dit en attrapant une chaise. Je vais appeler les secours.

Nils et Liv, alertés par le changement de ton, étaient apparus sur le seuil de la cuisine, leurs visages anxieux.
— Non… non, pas les secours… a-t-il réussi à articuler d'une voix faible. Ça va… ça va passer… C'est juste… le stress… Ces derniers temps… j'ai été… tellement inquiet… pour vous… pour nous… Ça me… ça me ronge…

Il s'est laissé tomber sur la chaise, la tête penchée en avant, respirant difficilement. Il avait l'air terriblement vulnérable, presque pitoyable.

J'étais partagée. Une partie de moi, celle qui avait été conditionnée par des années de « gentillesse », d'empathie, voulait l'aider, le réconforter. L'autre partie, celle qui avait entendu les avertissements de Léonie, celle qui avait vu la facture « Béraud », criait à la manipulation. Était-ce réel ? Ou était-ce une comédie ? Une tentative désespérée pour regagner ma confiance, pour me faire sentir coupable de ma distance, pour me ramener sous son emprise par la pitié ?

Les enfants étaient terrifiés. Liv commençait à pleurer.

— Maman, qu'est-ce qu'il a Monsieur Adrien ? Il va mourir ?

— Non, ma chérie, bien sûr que non, ai-je dit en la prenant dans mes bras, tout en gardant un œil sur Adrien. Il est juste très fatigué.

J'ai pris son pouls, un geste presque automatique. Il était rapide, mais régulier. Sa peau était moite, mais pas froide. Il n'y avait pas de cyanose.

— Adrien, ai-je insisté, je pense qu'il serait plus prudent d'appeler un médecin. Ou au moins de vous conduire aux urgences.

Il a secoué la tête avec difficulté.

— Non… je vous assure… c'est… c'est l'angoisse… Quand je sens que… que je vous perds… que vous vous éloignez de moi… mon cœur… il ne le supporte pas…

Ses mots étaient une nouvelle fois choisis avec une précision diabolique. Il me rendait responsable de son état. Ma distance, mes soupçons le « rongeaient » au point de provoquer une crise. C'était odieux. Mais si c'était vrai ? Si j'étais réellement en train de provoquer une telle détresse chez un homme qui, peut-être, malgré tout, tenait sincèrement à nous ?

Le doute. Encore et toujours ce doute insidieux qu'il savait si bien distiller.

J'ai fini par le convaincre d'aller au moins s'allonger quelques minutes sur le canapé du salon. Je l'ai aidé à se lever, il s'appuyait lourdement sur moi. J'ai installé les enfants devant un dessin animé dans leur chambre, leur assurant que tout irait bien.

Une fois seul avec lui dans le salon, je l'ai observé attentivement. Il était allongé, les yeux clos, sa respiration toujours un peu rapide. Mais son teint avait repris quelques couleurs. Il n'avait plus l'air aussi mal en point qu'un instant auparavant.
J'ai appelé discrètement le SAMU, expliquant la situation, les symptômes. Le médecin régulateur, après quelques questions, m'a conseillé de le surveiller et de rappeler immédiatement si son état s'aggravait, mais n'a pas jugé nécessaire d'envoyer une ambulance sur-le-champ, surtout s'il refusait les secours.

Je suis restée assise à côté de lui, en silence, pendant près d'une demi-heure. Lentement, sa respiration est redevenue normale. Il a ouvert les yeux, m'a regardé avec une expression de gratitude lasse.

— Merci, Iris… Vous m'avez… sauvé. Votre présence… votre calme…

Il a tenté de se redresser.

— Je me sens un peu mieux. Je crois que la crise est passée. C'est… c'est sûrement à cause de vous. De votre gentillesse. Je suis désolé de vous avoir inquiétée. De vous avoir fait peur.

Il se levait, encore un peu chancelant, mais beaucoup plus assuré. La transformation était presque… miraculeuse.

— Je vais rentrer, a-t-il dit. Je ne veux pas abuser. J'ai juste besoin de repos.

Il a refusé que je le raccompagne en voiture. Il a insisté pour rentrer

seul.

Après son départ, je suis restée longtemps assise dans le salon, tremblante. Qu'est-ce qui venait de se passer ? Une véritable alerte cardiaque ? Ou la performance la plus cynique et la plus manipulatrice qui soit ?

J'ai repensé à Léonie. À ses mots. « Il vous fait douter de vous. » C'était exactement ça.

J'ai appelé Maëlys. J'avais besoin de parler à quelqu'un, de vider mon sac. Je lui ai raconté l'épisode, sans mentionner mes soupçons sur Béraud, juste le malaise, les symptômes, mon incertitude.

— Franchement, Iris, a-t-elle dit après m'avoir écoutée attentivement. Ça ressemble quand même beaucoup à une grosse crise d'angoisse, ton truc. Ou alors, il a vraiment un problème cardiaque et il est inconscient de ne pas vouloir voir un médecin. Mais le coup du « c'est parce que vous vous éloignez de moi que mon cœur lâche », c'est du chantage affectif de compétition, tu ne trouves pas ? Fais gaffe à toi, ma belle. Ce type me paraît un peu… bizarre.

Bizarre. Le mot était faible. Mais venant de Maëlys, qui ne savait rien de mes découvertes, c'était déjà une forme de validation.

Ce soir-là, en fouillant discrètement dans la poubelle de la salle de bain après son départ, j'ai trouvé un petit emballage de médicament. Un bêtabloquant léger. Souvent prescrit pour l'hypertension. Ou pour calmer des palpitations liées à l'anxiété. Rien qui n'indique une pathologie cardiaque sévère imminente.

La comédie. J'en étais de plus en plus persuadée. Une comédie macabre pour me lier à lui par la culpabilité et la pitié.

Le moniteur hospitalier que j'avais imaginé dans mon plan — celui qui biperait régulièrement, sans montrer de signe de détresse majeure — n'était pas là. Mais la suspicion de simulation, elle, était bien réelle. Et elle me glaçait le sang.

Il était prêt à tout. Absolument tout. Pour ne pas me perdre. Pour me garder sous son contrôle.

Et cette pensée était la plus terrifiante de toutes.

15 — Sur la pointe des mots

La comédie du malaise cardiaque d'Adrien avait laissé une cicatrice invisible mais profonde. Ma suspicion à son égard n'était plus seulement intuitive ; elle était désormais nourrie par la certitude quasi absolue qu'il était capable des manipulations les plus cyniques. L'emballage du bêtabloquant, retrouvé dans la poubelle, était une preuve silencieuse mais éloquente. Il ne souffrait pas d'un cœur brisé par mon éloignement, mais plutôt d'un besoin pathologique de contrôle, qu'il tentait de satisfaire par tous les moyens, y compris le chantage affectif le plus abject.

Les jours suivants, j'ai adopté une attitude de prudence extrême. Je limitais nos interactions au strict minimum, prétextant des migraines, des surcharges de travail, ou des activités impromptues avec les enfants. Quand il parvenait malgré tout à s'immiscer, je gardais une distance polie mais ferme, observant chacun de ses mots, chacun de ses gestes, avec l'acuité d'un sismographe enregistrant les moindres secousses. Lui, de son côté, après son « rétablissement miraculeux », avait repris son masque de bienveillance attentive, parsemant ses conversations de petites allusions à sa « fragilité passagère » et à l'importance de ma « présence apaisante » dans sa vie. C'était à vomir.

Je continuais de consigner méticuleusement chaque incident, chaque parole douteuse, dans mon carnet secret. Le dossier « Béraud » était devenu une sorte de bouclier mental, la preuve que ma méfiance était fondée, que je n'étais pas en train de perdre la raison. Car c'était bien cela, la nouvelle stratégie d'Adrien, ou du moins, celle qui commençait à se dessiner avec une clarté effrayante : me faire douter de ma propre santé mentale.

L'incident s'est produit un mercredi après-midi. J'avais réussi à éviter Adrien pendant près de trois jours, une petite victoire en soi. J'étais allée chercher les enfants à l'école, et nous nous étions arrêtés au parc pour qu'ils se défoulent un peu avant de rentrer. La lumière d'automne était douce, les feuilles mortes crissaient joyeusement sous leurs pieds. Un moment de répit, de quasi-normalité.

En rentrant à la maison, vers dix-sept heures, j'ai trouvé Adrien assis sur le banc de notre petit porche d'entrée. Il lisait un livre, l'air parfaitement détendu, comme s'il nous attendait depuis toujours. Mon

estomac s'est immédiatement noué. Comment était-il entré dans le jardin ? Le portillon était toujours fermé à clé. Avait-il encore utilisé un subterfuge ?

— Adrien ! ai-je dit, essayant de masquer ma surprise et mon irritation. Qu'est-ce que vous faites là ?

Il a levé les yeux de son livre, un sourire désarmant aux lèvres.

— Iris ! Enfin ! Je vous attends depuis un petit moment. Vous aviez dit que vous seriez rentrée vers seize heures trente, non ? Je me suis un peu inquiété.

Seize heures trente ? Je n'avais jamais dit ça. Je n'avais pas eu de contact avec lui de toute la journée.

— Mais… je ne vous ai pas parlé aujourd'hui, Adrien. Nous n'avions pas rendez-vous.

Il a froncé légèrement les sourcils, une expression de confusion perplexe sur le visage.

— Comment ça, Iris ? Mais si, bien sûr. Vous m'avez appelé ce matin, de la médiathèque. Vous m'avez demandé de passer vers seize heures trente pour jeter un œil à cette étagère dans le garage qui menace de s'effondrer. Vous vous souvenez ? Vous aviez l'air assez préoccupée.

Je le fixais, abasourdie. Je ne l'avais pas appelé. Il n'y avait pas d'étagère menaçante dans le garage. C'était un pur mensonge. Inventé de toutes pièces.

— Non, Adrien, ai-je affirmé, ma voix se faisant plus ferme. Je ne vous ai pas appelé. Et il n'y a aucun problème avec une étagère dans le garage. Je crois que vous faites erreur.

Son expression s'est assombrie. Il a fermé son livre lentement.

— Iris, ne me dites pas que vous avez oublié ? Vous étiez pourtant très claire au téléphone. Vous m'avez même décrit l'étagère, celle où vous rangez les vieux jouets des enfants. Vous avez dit qu'elle penchait dangereusement.

Il parlait avec une telle assurance, un tel aplomb, que l'espace d'une fraction de seconde, un doute horrible m'a traversé l'esprit. Et si… et si j'avais vraiment appelé ? Si ma fatigue, mon stress, me jouaient des tours ? Si ma mémoire me faisait défaut ?

J'ai secoué la tête, chassant cette pensée insidieuse. Non. C'était impossible. Je savais que je ne l'avais pas appelé. J'en étais absolument certaine.

— Je suis désolée, Adrien, mais vous vous trompez. Vraiment. Je n'ai pas souvenir de cette conversation.
Il a soupiré, un soupir chargé d'une tristesse infinie, presque théâtrale.

— Iris, ma chérie… a-t-il commencé d'une voix douce, presque paternelle, en se levant et en s'approchant de moi. Vous êtes sûre que tout va bien en ce moment ? Vous n'êtes pas un peu… surmenée ? Vous savez, la fatigue peut jouer des tours. On oublie des choses, on confond… Ce n'est pas grave en soi, mais il faut peut-être penser à vous reposer un peu plus.

Il me tapotait presque la joue, avec cette sollicitude faussement bienveillante qui me donnait la nausée. Il était en train de me dire, avec des mots enrobés de miel, que je perdais la tête. Que ma mémoire n'était plus fiable.

Ma colère, cette fois, était froide, contenue, mais intense.

— Je ne suis pas surmenée, Adrien. Et ma mémoire va très bien. Je sais ce que j'ai dit et ce que je n'ai pas dit. Et je ne vous ai pas appelé aujourd'hui.

Les enfants, qui étaient restés un peu en retrait, nous observaient avec une curiosité inquiète.

Adrien a eu un petit rire indulgent, comme on rit des extravagances d'un enfant un peu capricieux.

— Bon, bon, n'en parlons plus. L'important est que vous soyez rentrée saine et sauve. L'étagère attendra. Peut-être que vous vous en souviendrez demain.

Il insinuait que j'étais instable, que mes souvenirs étaient fluctuants. C'était une technique de déstabilisation redoutable. Me faire douter de ma propre perception de la réalité. Le gaslighting à l'état pur.

J'ai senti une bouffée de panique. Et s'il parvenait à me convaincre ? Et s'il parvenait à convaincre les autres que j'étais mentalement fragile ? Qui me croirait alors, quand je parlerais de Béraud, de ses manipulations ?
Il fallait que je trouve une preuve. Une preuve irréfutable de son mensonge.

— Mon téléphone, ai-je dit brusquement. Je vais vérifier mes appels sortants. Vous verrez bien que je ne vous ai pas appelé.

J'ai sorti mon portable de mon sac, mes mains tremblant légèrement sous l'effet de la colère et de l'angoisse. J'ai ouvert le journal d'appels. J'ai fait défiler la liste. Son numéro n'y figurait pas pour la journée en cours.

— Regardez, ai-je dit en lui tendant le téléphone. Aucune trace de

mon appel.

Il a jeté un coup d'œil rapide à l'écran, son expression toujours aussi calme, presque amusée.

— Vous savez, Iris, il est si facile d'effacer un appel de son historique. Surtout quand on veut oublier quelque chose, ou quand on est un peu confuse.

Il retournait tout contre moi. Chaque tentative de me défendre était transformée en une preuve supplémentaire de mon « instabilité ».

J'ai retiré vivement mon téléphone. J'étais piégée. Il n'y avait aucune issue logique à cette conversation. Il avait réponse à tout, une explication tordue pour chaque fait.

— Je crois qu'il est préférable que vous partiez maintenant, Adrien, ai-je dit d'une voix blanche.

— Comme vous voudrez, ma chère Iris. Mais promettez-moi de vous reposer. Et si jamais vous avez besoin de parler de ces… oublis… n'hésitez pas. Je suis là pour vous. Toujours.

Il m'a adressé un dernier regard empreint d'une sollicitude calculée, puis il est parti, me laissant sur le porche, chancelante, le cerveau en ébullition.

Une fois à l'intérieur, après avoir fermé la porte à double tour, je me suis précipitée vers mon carnet secret. J'ai noté l'heure, la date, chaque détail de cette conversation absurde. Chaque mot qu'il avait prononcé. Puis, j'ai ouvert mon journal intime, celui que je tenais de manière plus sporadique, où je notais mes pensées plus personnelles. J'ai cherché la page d'aujourd'hui. Vide. Bien sûr qu'elle était vide de toute mention d'un appel à Adrien. J'ai relu les entrées des jours précédents. Rien. Aucune intention de l'appeler pour une étagère imaginaire.

Ma propre écriture, mes propres pensées consignées noir sur blanc, étaient là, comme des témoins silencieux de ma santé mentale. C'était ma bouée de sauvetage dans cet océan de confusion qu'il tentait de créer autour de moi.

Je n'étais pas folle. Il mentait. Il essayait de me faire croire que je perdais la raison.

Mais pourquoi ? Quel était son but ? Me rendre totalement dépendante de lui ? M'isoler au point que sa version des faits devienne la seule réalité acceptable ?
La peur était là, plus forte que jamais. Mais aussi une forme de lucidité nouvelle. Je voyais clair dans son jeu. Un jeu pervers, destructeur.

Il avait dit : « Tu as vraiment dit ça hier, je te l'assure. » La phrase du plan. Sa tactique était bien rodée.

Je me suis assise à la table de la cuisine, la tête entre les mains. Les mots de Léonie me revenaient : « Il vous fait douter de vous, de votre jugement. Il vous rend… folle. » Elle avait vécu ça. Elle savait.

Il fallait que je me batte. Pas seulement pour prouver ma propre santé mentale, mais pour protéger mes enfants de cet homme qui tissait sa toile autour de nous avec une patience et une cruauté effrayantes.

Le combat ne faisait que commencer. Et il serait bien plus difficile que je ne l'avais imaginé. Car mon adversaire ne se contentait pas de mentir ou de manipuler. Il cherchait à détruire ma propre perception de la vérité.

Ce soir-là, avant de me coucher, j'ai relu attentivement chaque page de mon journal intime des dernières semaines. Chaque détail, chaque émotion, chaque doute. C'était ma réalité. Ma vérité. Et je ne le laisserais pas me l'enlever. Pas sans me battre.

Sur la pointe des mots, il essayait de me faire basculer. Mais mes propres mots, ceux que j'écrivais en secret, seraient ma forteresse.

16 — Huis clos

L'épisode de gaslighting m'avait laissée ébranlée, mais aussi étrangement fortifiée. Sa tentative éhontée de me faire douter de ma propre mémoire avait eu l'effet inverse : elle avait renforcé ma conviction qu'il était un manipulateur dangereux et que je devais me fier à mon instinct, à mes propres écrits. Mon journal intime et mon carnet de notes sur Adrien étaient devenus mes alliés les plus précieux, les gardiens de ma santé mentale face à ses assauts psychologiques.

Je continuais de jouer la comédie de la normalité avec lui, mais une froideur nouvelle s'était installée en moi. Une vigilance de tous les instants. Je limitais ses visites au strict minimum, prétextant toujours plus d'engagements, de fatigue. Il semblait le percevoir, car une tension nouvelle, presque palpable, s'était installée entre nous. Ses sourires étaient plus rares, son regard plus insistant, comme s'il cherchait la faille, le moyen de reprendre le contrôle qu'il sentait lui échapper.

C'est dans ce climat de guerre froide domestique qu'est survenu l'incident de la coupure de courant. C'était un soir de semaine, quelques jours après sa tentative de me faire croire à un appel imaginaire. Une pluie battante s'abattait sur Saint-Régnac depuis le début de l'après-midi, transformant les rues en torrents boueux et le ciel en une chape de plomb. Les enfants étaient un peu agités par ce temps confiné. J'avais préparé un dîner simple, et nous étions attablés dans la cuisine, la lumière jaune de la suspension créant une bulle de chaleur et d'intimité dans la grisaille extérieure.

Adrien était là. Il avait réussi à s'inviter, ou plutôt à s'imposer, sous le prétexte fallacieux de vouloir vérifier une petite fuite qu'il aurait « décelée » au niveau du toit de la véranda lors de sa dernière visite — une fuite dont je n'avais absolument pas connaissance. Il était arrivé juste avant le dîner, et malgré mes tentatives polies pour le congédier, il s'était installé, arguant qu'il valait mieux « jeter un œil avant que la nuit ne tombe complètement et que les dégâts ne s'aggravent ». Bien sûr, il n'avait trouvé aucune fuite. Mais il était resté. Et maintenant, il partageait notre repas, sa présence emplissant la petite cuisine d'une tension que seuls les enfants, dans leur innocence, ne semblaient pas percevoir pleinement.

Nous étions en train de finir nos assiettes quand, soudain, sans le moindre signe avant-coureur, la lumière s'est éteinte. D'un coup. Plongeant la cuisine, et probablement toute la maison, dans une obscurité quasi totale, seulement troublée par la lueur blafarde des éclairs qui zébraient le ciel à intervalles réguliers.

Liv a poussé un petit cri de surprise, vite étouffé. Nils, lui, est resté silencieux, mais j'ai senti sa main chercher la mienne dans le noir.

— Pas de panique, les enfants, ai-je dit d'une voix que j'espérais rassurante. C'est juste une coupure de courant. Ça arrive quand il y a un gros orage comme ça. On va allumer des bougies.

Mon propre cœur battait un peu plus fort. Une coupure de courant. Avec lui. Ici. Dans le noir. L'idée me glaçait d'effroi.

— Ne bougez pas, je connais l'emplacement des bougies et des allumettes, a dit la voix calme d'Adrien, tout près de moi. Restez assis, Iris, je m'en occupe.

Avant que j'aie pu répliquer, je l'ai entendu se lever, se déplacer dans la cuisine avec une aisance surprenante dans l'obscurité, comme s'il connaissait la disposition des lieux par cœur. Quelques secondes plus tard, la flamme vacillante d'une allumette a éclairé son visage, lui donnant des ombres étranges, presque démoniaques. Il a allumé plusieurs bougies que j'avais effectivement rangées dans un tiroir du buffet, et les a disposées sur la table.

La lumière des bougies a chassé une partie de l'obscurité, mais elle a aussi créé une atmosphère intime, confinée, que je trouvais profondément dérangeante en sa présence. Les ombres dansaient sur les murs, déformant les objets familiers, leur donnant un aspect inquiétant.

— Voilà qui est mieux, n'est-ce pas ? a dit Adrien avec un sourire satisfait. Un petit dîner aux chandelles improvisé. C'est presque romantique.

J'ai ignoré sa dernière remarque.

— Je vais aller voir au disjoncteur, ai-je dit en me levant. C'est peut-être juste un fusible qui a sauté.
Le tableau électrique était dans la cave. L'idée de descendre là, dans le noir, même avec une lampe de poche, ne m'enchantait guère.

— Laissez, Iris, a-t-il insisté. C'est probablement une coupure générale dans le quartier avec cet orage. Inutile de vous aventurer dans la cave pour rien. Attendons un peu. Si ça ne revient pas, on avisera. En attendant, profitons de cette ambiance un peu… particulière.

Il avait raison sur un point : il valait mieux attendre un peu avant de vérifier le disjoncteur. Mais « profiter de l'ambiance » avec lui ? Certainement pas.

Les enfants, d'abord un peu effrayés par l'obscurité soudaine, commençaient à trouver la situation excitante. Manger à la lueur des bougies, c'était une aventure.

Pour combler le silence qui menaçait de s'installer, et peut-être aussi pour se donner une contenance, Adrien a commencé à leur raconter des histoires. Pas des contes de fées traditionnels. Non. Des histoires de son enfance. Une enfance qu'il a dépeinte comme solitaire, difficile, mais aussi pleine de débrouillardise et de petites victoires sur l'adversité. Il a parlé d'un père absent, d'une mère courageuse mais souvent malade, d'une fratrie inexistante qui l'avait obligé à « se forger un caractère d'acier dès le plus jeune âge ». Il se décrivait comme un enfant résilient, un survivant, un autodidacte qui avait dû lutter pour chaque petite réussite.

J'écoutais, fascinée malgré moi. Son récit était touchant, poignant par moments. Il avait l'art de choisir les mots justes, les images fortes. Il se peignait sous un jour favorable, celui d'un homme qui s'était construit seul, contre vents et marées. Une manière subtile de susciter l'admiration, la compassion. Et peut-être aussi, de justifier certains de ses comportements actuels ? Un homme qui avait tant manqué d'amour et de reconnaissance ne pouvait-il pas être pardonné pour sa maladresse, son besoin parfois excessif d'attention ou de contrôle ?

Mais alors que je l'écoutais, des bribes des articles sur Adrien Béraud me revenaient en mémoire. Les témoignages des autres femmes. Elles aussi avaient parlé de cette enfance difficile qu'il leur avait racontée, de cette manière qu'il avait de se présenter comme une victime du destin, un homme en quête de stabilité et d'amour. Était-ce la vérité ? Ou une autre de ses constructions ? Une histoire soigneusement élaborée, répétée de victime en victime, pour mieux les apitoyer, mieux les ferrer ?

La lumière vacillante des bougies jetait des ombres dansantes sur son visage, rendant son expression difficile à déchiffrer. Parfois, je croyais déceler une lueur de sincérité dans ses yeux. D'autres fois, un éclat froid, calculateur, qui me glaçait le sang.

Nils, habituellement si prompt à poser des questions, écoutait en silence, le regard fixé sur Adrien. Son visage était étrangement sérieux, presque soucieux. Liv, elle, avait fini par s'endormir, la tête appuyée contre mon bras.

La coupure de courant a duré près d'une heure. Une heure de huis clos à la lueur des bougies, une heure passée à écouter Adrien réécrire

son passé, à se construire un personnage. Une heure pendant laquelle ma méfiance n'avait fait que grandir, se nourrir de chaque détail, de chaque intonation de sa voix.

Quand la lumière est revenue, aussi soudainement qu'elle s'était éteinte, le contraste a été brutal. La cuisine a retrouvé son aspect normal, presque cru sous l'éclairage électrique. Les ombres avaient disparu, et avec elles, une partie de l'atmosphère faussement intime qu'Adrien avait tenté de créer.

Il a cligné des yeux, comme surpris par le retour de la lumière.

— Ah, enfin ! a-t-il dit avec un sourire un peu forcé. L'aventure est terminée.

J'ai porté Liv, endormie, dans sa chambre. Quand je suis redescendue, Nils était toujours dans la cuisine, mais il ne regardait plus Adrien. Il examinait quelque chose près de la porte qui menait à la cave, là où se trouvait le tableau électrique.

— Qu'est-ce que tu regardes, mon chéri ? lui ai-je demandé à voix basse.

Il a levé vers moi un regard où se mêlaient la confusion et une sorte de… certitude enfantine.

— Maman, a-t-il chuchoté pour qu'Adrien, qui était en train de rassembler ses affaires dans le salon, ne l'entende pas. Pendant que Monsieur Adrien racontait ses histoires, je suis allé voir le compteur. Juste avant que la lumière revienne. Et… et le gros bouton rouge, celui qu'il ne faut jamais toucher, il était baissé. Comme quand papa coupait le courant pour faire des travaux.

Mon sang n'a fait qu'un tour. Le disjoncteur principal. Baissé. Ce n'était donc pas une coupure générale dans le quartier. C'était… provoqué.

— Tu es sûr de ce que tu as vu, Nils ?

Il a hoché la tête avec conviction.

— Oui, maman. Je l'ai bien vu. Et après, quand la lumière est revenue, j'ai regardé encore. Il était remonté.

Adrien. C'était lui. Il avait provoqué la coupure de courant. Pour créer cette ambiance. Pour se mettre en scène. Pour raconter son histoire. Pour nous garder prisonniers, en quelque sorte, de sa présence et de ses mots.

La manipulation était encore plus perverse, plus calculée que je ne l'avais imaginé.

Adrien est revenu dans la cuisine, sa veste à la main.

— Bon, je crois que je vais vous laisser. Merci encore pour le dîner, même s'il a été un peu… mouvementé.

Il m'a regardé, un sourire énigmatique aux lèvres. Savait-il que je savais ? Ou du moins, que je soupçonnais quelque chose ?

— Bonne nuit, Iris. Et les enfants. Dormez bien.

Après son départ, j'ai longuement serré Nils dans mes bras. Mon petit détective. Mon allié involontaire. Il avait vu ce que j'aurais dû vérifier moi-même. Il avait percé à jour une partie de la mise en scène.

Cette nuit-là, l'enfance inventée d'Adrien et la découverte de Nils se sont mêlées dans mes cauchemars. Un huis clos à la lueur des bougies, où les ombres cachaient des mensonges encore plus sombres.
Et la certitude que le disjoncteur de ma propre vie était entre les mains d'un homme qui n'hésiterait pas à le couper à tout moment. Pour me plonger dans le noir. Pour mieux me contrôler.

17 — Verrous neufs

La révélation de Nils concernant le disjoncteur avait été comme un électrochoc. Adrien avait délibérément orchestré la coupure de courant, transformant notre soirée en un huis clos angoissant, une scène de théâtre dont il était le seul metteur en scène et l'acteur principal. Son récit d'enfance difficile, ses airs de victime du destin… tout cela prenait une saveur encore plus amère, celle d'une manipulation calculée, d'une performance destinée à m'apitoyer, à me lier à lui par une fausse compassion. La peur que j'éprouvais avait changé de nature. Ce n'était plus seulement une appréhension diffuse face à un homme ambigu ; c'était la terreur concrète face à un individu capable de mises en scène perverses pour parvenir à ses fins.

Les jours suivants, j'ai vécu dans un état d'hypervigilance épuisant. Chaque coup de sonnette, chaque appel téléphonique, chaque bruit suspect dans la maison me mettait les nerfs à vif. Je me sentais comme une proie traquée, constamment sur le qui-vive. Adrien, lui, continuait son manège. Il passait de temps en temps, toujours sous des prétextes anodins, son attitude alternant entre une douceur feinte et des piques plus ou moins voilées sur ma « fatigue » ou ma « mémoire défaillante ». Je parvenais à limiter ses visites, mais il trouvait toujours un moyen de maintenir une forme de présence, de contrôle à distance.

Je savais que je devais agir, mais j'étais paralysée par la peur des conséquences. Le confronter ouvertement ? Il nierait, se poserait en victime, me ferait passer pour folle aux yeux de tous, peut-être même aux yeux de mes propres enfants qui, malgré tout, continuaient de l'apprécier. Le dossier « Béraud » s'épaississait dans son tiroir fermé à clé, mais que valaient ces quelques articles de presse, cette facture, face à l'habileté d'un manipulateur comme lui ?

C'est une semaine après l'incident de la coupure de courant, un samedi matin où j'avais prévu d'emmener les enfants à la piscine pour leur changer les idées, qu'Adrien a de nouveau frappé. D'une manière encore plus concrète, plus définitive.

Nous nous préparions à partir. Les sacs de piscine étaient prêts dans l'entrée, les enfants, excités, enfilaient leurs chaussures. J'étais dans ma chambre, cherchant mon portefeuille, quand j'ai entendu la voix d'Adrien au rez-de-chaussée. Mon sang s'est glacé. Comment était-il

entré ? J'étais certaine d'avoir verrouillé la porte d'entrée après le petit-déjeuner.

Je suis descendue quatre à quatre, le cœur battant à une cadence affolée. Il était dans le vestibule, en train de discuter avec Nils et Liv, un grand sourire aux lèvres. À ses pieds, une petite caisse à outils que je ne lui connaissais pas.

— Adrien ! ai-je dit, ma voix plus sèche que je ne l'aurais voulu. Qu'est-ce que vous faites ici ? Comment êtes-vous entré ?

Il s'est tourné vers moi, son sourire ne faiblissant pas.

— Bonjour Iris ! Quelle belle journée pour une sortie, n'est-ce pas ? Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas entré par effraction, a-t-il ajouté avec un clin d'œil qui se voulait complice mais qui m'a paru profondément cynique. J'ai juste… anticipé un petit besoin.

— Un besoin ? Quel besoin ?

— Votre sécurité, Iris. Et celle des enfants. J'ai remarqué que votre serrure d'entrée commençait à montrer des signes de faiblesse. Elle est vieille, vous savez. Un peu trop facile à forcer pour quelqu'un de mal intentionné. Avec tout ce qui se passe dans le quartier ces temps-ci…

Je n'étais au courant de rien de « ce qui se passait dans le quartier ». Encore une de ses inventions ?

— Alors, a-t-il poursuivi en désignant sa caisse à outils, j'ai pris sur moi de vous la remplacer. J'ai posé une serrure neuve, trois points, bien plus sécurisée. Je viens de finir. Vous serez beaucoup plus tranquilles maintenant.

Une serrure neuve. Il avait changé la serrure de ma porte d'entrée. Sans me consulter. Sans ma permission. Il était entré chez moi — comment ? Avait-il fait un double de mes clés lors d'une de ses précédentes visites ? L'idée m'a donné la nausée.

— Vous… vous avez changé ma serrure ? ai-je balbutié, incrédule.

— Pour votre bien, Iris. Pour votre protection. Vous me remercierez plus tard. Regardez.

Il a sorti de sa poche un trousseau de clés. Des clés neuves, brillantes. Il en a détaché deux.

— Voilà. Une pour vous, une pour moi, au cas où vous perdriez la vôtre ou en cas d'urgence. Et j'en ai fait une pour Nils, quand il sera un peu plus grand et qu'il rentrera seul de l'école. C'est important qu'il se sente responsable.

Il m'a tendu les deux clés. Je les ai regardées comme si elles étaient des scorpions. Une pour moi. Une pour lui. Il s'octroyait un accès

permanent, légitimé, à ma maison. À ma vie.

Les enfants, eux, étaient fascinés par les clés neuves.

— Une clé pour moi ? a demandé Nils, les yeux brillants. Comme les grands ?

— Exactement, champion, a répondu Adrien en lui ébouriffant les cheveux. Mais pas tout de suite, hein ? Quand maman dira que tu es prêt.

Il jouait sur tous les tableaux. La sécurité. La responsabilité pour Nils. La prévenance.

J'ai pris les clés, mes doigts tremblants effleurant les siens. Le métal était froid, impersonnel. Le symbole de mon enfermement.

— Vous… vous n'auriez pas dû, Adrien, ai-je réussi à dire, ma voix un simple souffle. Vous auriez dû m'en parler avant.

— Et gâcher la surprise ? a-t-il rétorqué avec un sourire désarmant. Et puis, je savais que vous seriez d'accord. Qui refuserait plus de sécurité pour ses enfants ? Allons, Iris, ne faites pas cette tête-là. C'est un cadeau. Un geste d'ami. D'homme prévoyant.

Un geste d'ami. Les mots sonnaient comme une insulte.

Notre sortie à la piscine était, bien sûr, compromise. L'ambiance était trop lourde, mon esprit trop en ébullition. J'ai prétexté une migraine soudaine. Les enfants ont été déçus, mais ils ont compris, ou du moins, ils ont fait semblant.

Adrien est resté encore un peu, « pour s'assurer que la nouvelle serrure fonctionnait parfaitement », a-t-il dit. Il l'a testée plusieurs fois, ouvrant et fermant la porte, le cliquetis métallique des pênes résonnant dans la maison comme le bruit des barreaux d'une prison qui se referment.

Puis il est parti, me laissant avec mes clés neuves et ce sentiment oppressant d'avoir perdu encore un peu plus le contrôle de ma propre vie.

Plus tard dans la journée, après avoir réussi à me débarrasser de lui sous un prétexte quelconque, j'ai examiné la nouvelle serrure. Elle était effectivement plus robuste, plus moderne que l'ancienne. Mais elle était aussi le symbole de son intrusion, de sa prise de pouvoir.

J'ai cherché mon ancien trousseau de clés, celui que j'utilisais depuis des années, celui que Marc avait eu entre les mains tant de fois. Il était posé sur la console de l'entrée. J'ai essayé la clé de la porte d'entrée dans la nouvelle serrure. Bien sûr, elle ne fonctionnait pas. Elle tournait dans le vide. Devenue inutile. Obsolète. Comme mon

propre sentiment de sécurité.

Il avait dit qu'il m'avait laissé deux clés. Une pour moi, une pour lui. Et une troisième, pour Nils, « pour plus tard ». J'ai regardé le trousseau qu'il m'avait donné. Il y avait bien deux clés identiques, celles de la nouvelle serrure. Et une troisième, un peu différente, plus petite. Était-ce vraiment celle de Nils ? Ou une autre pour lui ? Un double ?

J'ai réalisé avec un effroi glacial que je ne possédais plus la totalité des clés de ma propre maison. Il en avait une. Peut-être même deux. Il pouvait entrer et sortir à sa guise. Quand il le voulait. Que je sois là ou non.

Le sentiment d'être piégée, enfermée, est devenu presque insupportable. Ma maison, mon refuge, était devenue une cage dorée dont il détenait la clé.

J'ai pensé appeler un serrurier en urgence, faire changer à nouveau la serrure. Mais que dire à Adrien ? Comment justifier une telle dépense, une telle méfiance ouverte ? Il le prendrait comme une déclaration de guerre. Et j'avais peur de sa réaction. Peur de ce dont il était capable s'il se sentait menacé, démasqué.

Non. Je devais continuer à faire semblant. À sourire. À remercier pour ces « cadeaux » empoisonnés. Tout en cherchant, désespérément, une issue.

Ce soir-là, en verrouillant la porte d'entrée avec cette clé neuve, froide et étrangère dans ma main, j'ai eu l'impression de fermer moi-même la porte de ma propre prison. Les verrous étaient neufs. Et ils étaient là pour me garder à l'intérieur. Avec lui.

Le silence de la maison n'avait jamais été aussi oppressant. Chaque grincement du parquet, chaque souffle du vent dans la cheminée me faisait sursauter. J'avais l'impression qu'il était là, quelque part, dans l'ombre, à m'observer. Avec sa clé.

Je ne possédais plus de clé qui m'assurait une véritable intimité. Et cette réalisation était la plus terrifiante de toutes.

18 — Octobre rouge

La nouvelle serrure. Les clés qu'Adrien possédait. Ces deux faits obsédaient mes pensées, jour et nuit. Ma maison, autrefois mon sanctuaire, mon refuge contre les tempêtes du monde extérieur, était devenue une source d'angoisse permanente. Chaque bruit suspect, chaque ombre dans le couloir, chaque grincement du parquet me faisait sursauter. Était-ce lui ? Était-il entré discrètement, profitant de mon absence ou de mon sommeil, pour fouiller, pour observer, pour marquer un peu plus son territoire ? Je vérifiais les serrures dix fois par jour, je calfeutrais les portes la nuit avec des chaises, des gestes dérisoires face à la certitude qu'il pouvait entrer quand il le voulait. J'avais l'impression de vivre dans une cage de verre, constamment épiée.

J'avais envisagé de parler à la police. Mais que leur dire ? Qu'un homme avait changé ma serrure « pour ma sécurité » et m'avait donné un double des clés ? Que j'avais peur de lui à cause d'articles de presse concernant un certain « Béraud » et de quelques incidents troublants mais difficiles à prouver — une coupure de courant suspecte, des paroles manipulatrices ? On me rirait au nez. On me dirait que j'étais une femme angoissée, peut-être un peu paranoïaque, qui interprétait mal les intentions d'un homme simplement « prévenant ». Adrien était trop habile, trop lisse. Il n'y avait pas de violence physique, pas de menaces explicites. Juste cette emprise insidieuse, cette terreur psychologique qui me rongeait de l'intérieur.

Adrien, de son côté, semblait savourer son nouveau pouvoir. Il ne passait pas plus souvent qu'avant, mais ses visites étaient empreintes d'une assurance nouvelle, d'une familiarité presque propriétaire. Il se servait un verre d'eau sans demander, commentait la décoration comme s'il avait son mot à dire, donnait des conseils non sollicités sur l'éducation des enfants. Chaque geste était une micro-agression, une manière de me rappeler qu'il était chez lui, ou presque. Je serrais les dents, souriais poliment, attendant qu'il parte, comptant les minutes.

C'est dans ce climat de tension étouffante que s'est produit l'incident chez Sélim Dréval, mon voisin menuisier. Sélim habitait la maison mitoyenne à la mienne, un homme discret, la quarantaine tranquille, passionné par son travail et par la musique soul qu'il écoutait souvent à plein volume le dimanche matin, ce qui était sa seule excentricité

connue. Nous avions des relations de bon voisinage, cordiales mais sans grande intimité. Il avait toujours un mot gentil pour les enfants, m'avait dépannée une ou deux fois pour des petites réparations avant l'arrivée d'Adrien dans ma vie. C'était une présence rassurante, un pilier silencieux dans le quartier.

Un soir, en rentrant de la médiathèque avec Nils et Liv, j'ai trouvé Sélim sur le pas de sa porte, l'air sombre et contrarié. Il examinait sa fenêtre du rez-de-chaussée, celle qui donnait sur son atelier. Un des carreaux était brisé, les éclats de verre jonchant le sol devant la maison.

— Sélim ! Qu'est-ce qui s'est passé ? ai-je demandé, m'approchant avec les enfants.

Il a levé vers moi un regard chargé de colère et d'incompréhension.

— Des vandales, Iris. Des petits imbéciles qui n'ont rien d'autre à faire que de détruire le bien des autres. J'étais parti faire une course pendant une heure à peine. Quand je suis revenu, j'ai trouvé ça. Ils n'ont rien volé, apparemment. Juste cassé pour le plaisir de casser.

Son indignation était palpable. Nils et Liv, impressionnés, regardaient les dégâts avec de grands yeux.

— C'est terrible, Sélim. Vous avez appelé la police ?

— Oui, ils vont passer. Mais que veux-tu qu'ils fassent ? Ils ne les retrouveront jamais. Ça me dégoûte. Travailler dur pour avoir quelque chose, et voir des abrutis le saccager en un instant…

J'ai compati sincèrement à sa colère. Ce genre de vandalisme gratuit était révoltant.

Le lendemain matin, alors que je partais conduire les enfants à l'école, j'ai croisé Adrien qui arrivait, comme par hasard, au même moment. Il avait un air préoccupé.

— Bonjour Iris. Bonjour les enfants. J'ai appris pour votre voisin, Monsieur Dréval. C'est terrible, cette histoire de carreau cassé. J'espère qu'il n'y a pas eu trop de dégâts.

Comment était-il au courant si vite ? Les nouvelles voyageaient vite à Saint-Régnac, c'est vrai. Mais son empressement à aborder le sujet m'a paru suspect.

— Oui, c'est très désagréable pour lui, ai-je répondu prudemment.

— Il faut faire attention, Iris, a-t-il dit d'un ton grave, en baissant la voix comme pour me confier un secret. Il y a des jeunes qui traînent dans le quartier ces temps-ci. Pas très recommandables. J'en ai vu quelques-uns hier soir, pas loin d'ici, qui avaient l'air de chercher des

ennuis. Ils pourraient très bien s'en prendre à d'autres maisons. À la vôtre, par exemple. Surtout avec une femme seule et des enfants… C'est une cible facile.

Ses mots étaient comme des petites gouttes de poison distillées dans mon esprit. Il jouait sur ma peur, sur ma vulnérabilité. Il se positionnait encore une fois en protecteur, en homme informé et prévoyant.

— Heureusement que j'ai changé votre serrure, n'est-ce pas ? a-t-il ajouté avec un sourire satisfait. Au moins, de ce côté-là, vous êtes tranquille.

Je n'ai rien répondu, un frisson désagréable me parcourant l'échine.

Plus tard dans la journée, en rentrant du travail, j'ai vu Sélim dans son jardin, en train de remplacer provisoirement le carreau cassé par une planche de bois. Je me suis approchée pour prendre de ses nouvelles.

Il avait l'air toujours aussi abattu, mais moins en colère.

— La police est passée, m'a-t-il dit. Ils ont pris ma déposition. Mais bon, je ne me fais pas d'illusions.

Nous avons discuté un moment, de la pluie et du beau temps, puis, au moment de nous séparer, il m'a retenue par le bras, son expression soudain plus intense.

— Iris… il faut que je vous demande quelque chose. C'est peut-être idiot, mais… Hier soir, quand c'est arrivé… Vous n'auriez pas vu une voiture suspecte dans le coin ? Un SUV de couleur sombre, par exemple ?

Mon sang s'est glacé. Le SUV d'Adrien.

— Un SUV sombre ? ai-je répété, essayant de garder une voix neutre. Non… je ne crois pas. Pourquoi ?

Sélim a hésité, son regard fuyant.

— Parce que… juste avant de partir faire ma course, j'ai cru voir une voiture de ce type garée un peu plus loin dans la rue, vers chez vous. Et quand je suis revenu et que j'ai découvert le carreau cassé… elle n'était plus là. C'est peut-être une coïncidence, mais…

Il n'a pas terminé sa phrase, mais je comprenais où il voulait en venir. Il soupçonnait quelqu'un qu'il avait vu près de chez moi. Et ce quelqu'un conduisait un SUV sombre. Comme Adrien.

— Vous… vous pensez à quelqu'un en particulier, Sélim ?

Il a secoué la tête, l'air mal à l'aise.

— Non, non, pas vraiment. C'est juste… une impression. Oubliez ça. Je suis sûrement fatigué et je vois des choses.

Mais son regard ne mentait pas. Il avait un doute. Un doute qui me concernait indirectement, à cause d'Adrien.

Cette conversation m'a profondément troublée. Adrien aurait-il pu faire une chose pareille ? Casser le carreau de Sélim ? Dans quel but ? Pour me faire peur ? Pour me rendre encore plus dépendante de sa « protection » ? L'idée était monstrueuse, mais après tout ce que j'avais découvert sur lui, plus rien ne me paraissait impossible.

Ou alors… était-ce vraiment des jeunes du quartier, comme il l'avait si opportunément suggéré ? Et la présence de son SUV, si Sélim ne s'était pas trompé, n'était qu'une malheureuse coïncidence ?

Le soir même, Adrien est repassé, « juste pour voir si tout allait bien après cette histoire chez le voisin ». Son timing était, comme toujours, parfait. Trop parfait.
Nous étions dans le salon. Les enfants regardaient un dessin animé.

— Vous savez, Iris, a-t-il dit d'un ton confidentiel. Je ne voudrais pas vous alarmer, mais j'ai entendu dire que Monsieur Dréval avait parfois des fréquentations un peu… étranges. Des types qui lui doivent de l'argent, des histoires pas très claires. Ce carreau cassé, ce n'est peut-être pas du simple vandalisme. C'est peut-être un avertissement.

Il insinuait que Sélim avait des problèmes, qu'il était peut-être lui-même impliqué dans des affaires louches. Une manière de discréditer mon voisin ? De semer le doute dans mon esprit sur la seule personne du quartier qui aurait pu, potentiellement, m'apporter un soutien ?

— Je ne crois pas cela de Sélim, ai-je répondu fermement. C'est un homme honnête et travailleur.

Adrien a haussé les épaules, un petit sourire narquois aux lèvres.

— Comme vous voulez, Iris. Mais méfiez-vous des apparences. On ne sait jamais vraiment qui sont les gens. Sauf ceux qui, comme moi, sont totalement transparents avec vous.

Transparent. Le mot m'a fait l'effet d'une gifle. Lui, transparent ? L'homme aux deux noms, aux histoires inventées, aux intrusions nocturnes ?

Je l'ai regardé, essayant de déceler la moindre trace de duplicité dans son regard. Mais ses yeux bleu clair étaient aussi lisses et insondables que jamais.

Pourtant, une petite phrase de Sélim me revenait en mémoire, tenace : « Je jurerais avoir vu ton SUV. » Il ne me l'avait pas dite directement, mais c'était l'implication de sa question sur le SUV

sombre. Et si ce « ton SUV » s'adressait mentalement à Adrien, via moi ? Et si Sélim, malgré ses dénégations, avait un soupçon bien plus précis qu'il ne voulait l'admettre ?

La couleur d'octobre, celle des feuilles d'automne, habituellement si chaude et réconfortante, me paraissait soudain teintée de rouge. Un rouge sang. Le rouge de la colère de Sélim. Le rouge de l’alerte qui clignotait dans mon propre esprit.

Adrien était-il capable d’aller jusque-là ? De s’en prendre à mes voisins pour m’isoler davantage ?

La question restait en suspens, terrifiante. Et je savais que je ne trouverais pas la réponse dans ses yeux clairs et fuyants.

Mais le doute, lui, était solidement ancré. Et il pointait, une fois de plus, inexorablement, vers lui.

19 — Diplômes effacés

L'incident du carreau cassé chez Sélim et les insinuations d'Adrien à son sujet avaient laissé une trace amère. Je me sentais de plus en plus isolée, comme si Adrien tissait méthodiquement une toile autour de moi, coupant les fils qui me reliaient au monde extérieur, discréditant les rares personnes qui auraient pu m'offrir un soutien. Sa suggestion que Sélim pourrait avoir des « fréquentations étranges » était particulièrement perverse, car elle visait à saper ma confiance en l'un des rares voisins avec qui j'avais une relation cordiale. Et le doute semé par Sélim lui-même, concernant ce SUV sombre qui ressemblait tant à celui d'Adrien, tournait en boucle dans mon esprit. Était-il possible qu'Adrien soit allé jusqu'à orchestrer cet acte de vandalisme pour mieux se poser en protecteur ? L'idée était monstrueuse, mais plus rien ne me surprenait de sa part.

Ma peur s'était transformée en une sorte de colère froide, une détermination sourde. Je ne pouvais plus me contenter de subir, d'attendre sa prochaine manœuvre. Il fallait que je trouve des preuves tangibles, des éléments concrets qui confirment mes soupçons et qui, peut-être, me donneraient les moyens de me défendre, de le mettre hors d'état de nuire.

Le dossier « Béraud » était un début, mais les articles de presse étaient anciens, les plaintes classées. Il me fallait quelque chose de plus actuel, quelque chose qui le concerne directement, lui, Adrien Cazalet, le « coach bien-être » si respectable en apparence.

C'est en repensant à sa profession autoproclamée que l'idée m'est venue. Coach « bien-être ». Il avait souvent mentionné, au détour de conversations, sa « formation approfondie », ses « techniques éprouvées » pour aider les gens à surmonter leurs blocages. Il se présentait comme un professionnel qualifié. Mais l'était-il vraiment ? Où avait-il suivi cette formation ? Possédait-il des diplômes, des certifications qui attestaient de ses compétences ?

L'idée a fait son chemin dans mon esprit. Vérifier ses qualifications. C'était une piste. Si je pouvais prouver qu'il mentait sur sa profession, sur ses compétences, ce serait un élément de plus pour démontrer sa duplicité.

J'ai attendu d'être seule à la médiathèque, pendant ma pause

déjeuner, pour commencer mes recherches. J'ai utilisé l'ordinateur du bureau, plus discret que le mien à la maison où Adrien aurait pu, d'une manière ou d'une autre, avoir accès à mon historique. Mon travail de bibliothécaire m'avait familiarisée avec les arcanes de la recherche documentaire ; fouiller le web était presque une seconde nature. J'ai tapé « Adrien Cazalet coach bien-être Saint-Régnac » sur les moteurs de recherche. Quelques résultats sont apparus, principalement des petites annonces sur des sites locaux, vantant ses services de « coaching personnalisé », de « gestion du stress » et de « développement personnel ». Rien sur une éventuelle formation, aucun lien vers un site professionnel digne de ce nom, aucune mention d'une affiliation à un organisme reconnu. C'était mince. Trop mince pour un professionnel aussi « expérimenté » qu'il le prétendait.

Puis, je me suis souvenue qu'il avait une fois mentionné, en passant, le nom d'une « grande école parisienne » où il aurait suivi un cursus « très poussé » en techniques paramédicales et approches psycho-corporelles. Il avait été vague, n'avait pas donné le nom exact de l'école, mais il avait insisté sur le prestige de l'établissement.

J'ai commencé à chercher les principales écoles de ce type à Paris. Il y en avait plusieurs. J'ai visité leurs sites web, cherchant des annuaires d'anciens élèves, des listes de diplômés. La plupart n'offraient pas ce genre d'informations publiquement, pour des raisons de confidentialité.

J'ai alors eu une autre idée. J'allais les appeler directement. Prétexter une recherche pour un article, ou un besoin de vérifier les qualifications d'un intervenant pour un séminaire. C'était risqué, mais je devais essayer.

J'ai commencé par la plus réputée, celle dont le nom revenait le plus souvent dans les forums spécialisés. J'ai composé le numéro, le cœur battant à une cadence soutenue. Une secrétaire à la voix professionnelle a décroché. J'ai exposé ma demande, avec le plus d'assurance possible, expliquant que je cherchais à vérifier si un certain Adrien Cazalet, coach bien-être dans la région de Saint-Régnac, avait bien été diplômé de leur établissement dans les dix ou quinze dernières années.

La secrétaire m'a demandé de patienter. J'entendais le cliquetis de son clavier en arrière-plan. L'attente a duré une éternité. Chaque seconde semblait s'étirer.

Finalement, elle est revenue en ligne.

— Madame, après vérification dans nos archives, nous n'avons aucune trace d'un Adrien Cazalet ayant été diplômé de notre école. Ni sous ce nom, ni avec une orthographe approchante. Êtes-vous sûre du

nom et de l'établissement ?

Aucune trace. Mon estomac s'est noué.

— Oui, j'en suis presque certaine, ai-je répondu, essayant de masquer ma déception et mon trouble. Merci beaucoup pour votre aide.

J'ai raccroché, le souffle court. Adrien Cazalet n'avait jamais étudié dans cette école. Ou alors, il avait menti sur le nom de l'établissement.

J'ai appelé deux autres écoles parisiennes, parmi les plus connues dans le domaine du bien-être et des thérapies alternatives. Même résultat. Aucun Adrien Cazalet dans leurs fichiers.

La frustration commençait à me gagner. Était-il possible qu'il ait suivi une formation plus modeste, moins reconnue ? Ou qu'il ait tout simplement inventé cette histoire de diplôme ?

Je me suis massé les tempes, essayant de réfléchir. Il fallait que je trouve une autre piste.

Et puis, soudain, comme un éclair dans la grisaille de mes pensées, un nom est revenu. Un nom que j'avais presque oublié, ou plutôt, que j'avais tenté d'enfouir au plus profond de ma mémoire, tant il était associé à la peur et à la trahison.

Béraud. Adrien Béraud.

Et si… et si Adrien Cazalet, le coach bien-être, n'existait pas professionnellement ? Et si ses éventuelles qualifications, si tant est qu'il en ait, étaient sous son autre nom ? Son vrai nom ?

Une excitation fébrile s'est emparée de moi. J'ai repris le téléphone. J'ai rappelé la première école, celle qui m'avait semblé la plus sérieuse. J'ai eu la même secrétaire.

— Madame, c'est encore moi, ai-je dit, m'excusant pour le dérangement. J'ai peut-être une information complémentaire. L'homme que je recherche, Adrien, aurait-il pu être inscrit sous un autre nom de famille ? Par exemple… Béraud ? Adrien Béraud ?

Nouveau silence à l'autre bout du fil. Nouveau cliquetis de clavier. L'attente, cette fois, m'a paru encore plus insupportable. Chaque seconde était une torture.

Puis la voix de la secrétaire est revenue, plus hésitante cette fois.

— Madame… nous avons bien un Adrien Béraud dans nos archives. Il a suivi une formation chez nous, il y a une douzaine d'années. Une formation courte, de quelques mois, en techniques de relaxation. Mais…

Elle a marqué une pause.

— Mais quoi ? ai-je demandé, le cœur battant à tout rompre.

— Mais il n'a jamais obtenu le diplôme, madame. Il a abandonné la formation avant la fin. Et… il y a eu quelques soucis avec lui. Des plaintes d'autres étudiants. Des histoires pas très claires. Son dossier a été classé avec la mention « étudiant problématique, à ne pas réinscrire ».

Étudiant problématique. Plaintes. Abandon de formation. Pas de diplôme.

Tout s'éclairait d'un coup. Adrien Cazalet, le coach bien-être qualifié, n'était qu'une façade. Une invention. Une usurpation. Adrien Béraud, lui, était un imposteur, un homme au passé trouble, qui avait déjà semé le chaos autour de lui.

J'ai remercié la secrétaire d'une voix blanche et j'ai raccroché. J'étais sonnée. Abasourdie. La preuve que je cherchais, je la tenais. Ou du moins, une partie. Il avait menti sur son identité professionnelle, sur ses qualifications. Il avait construit un personnage de toutes pièces pour mieux approcher ses victimes, pour mieux les abuser.

Les implications étaient terrifiantes. S'il avait menti sur ça, sur quoi d'autre avait-il menti ? Son enfance difficile ? Ses intentions « bienveillantes » à mon égard ? Tout n'était probablement qu'un tissu de mensonges, une vaste mise en scène destinée à me piéger.

Je me suis sentie à la fois soulagée — je n'étais pas folle, mes doutes étaient fondés — et encore plus effrayée. J'avais affaire à un professionnel de la manipulation, un homme sans scrupules, capable de tout pour parvenir à ses fins.

Le nom « Béraud ». Il était la clé. La clé de son passé. La clé de sa véritable nature.

Et je savais maintenant que je devais creuser encore plus profond dans cette direction. Découvrir tout ce qu'il y avait à savoir sur Adrien Béraud. Pour comprendre l'étendue de la menace. Pour trouver un moyen de m'en protéger.

Les diplômes effacés d'Adrien Cazalet étaient la première fissure dans la muraille de mensonges qu'il avait érigée autour de lui. Et j'étais déterminée à la faire tomber, pierre par pierre.

Même si cela devait me coûter cher. Même si cela devait me mettre en danger.

Pour Nils. Pour Liv. Pour moi.

Je ne pouvais plus reculer.

20 — Poids plume

La découverte de l'imposture d'Adrien concernant ses prétendus diplômes avait été une déflagration. Chaque interaction avec lui était désormais teintée de cette certitude glaçante : j'avais affaire à un homme qui avait méthodiquement construit un personnage fictif pour mieux abuser de la confiance des autres. Son assurance, ses conseils « avisés », son empathie feinte… tout cela n'était qu'une façade, un décor de théâtre soigneusement entretenu. La peur ne me quittait plus, mais elle était maintenant mâtinée d'une colère froide, d'une détermination à ne plus être sa dupe.

Je continuais de jouer le jeu de la normalité, une comédie épuisante qui me demandait une vigilance de tous les instants. Je savais qu'il ne fallait pas le brusquer, ne pas lui montrer que je savais. Un prédateur acculé est toujours plus dangereux. Mon objectif était de rassembler suffisamment de preuves, de comprendre l'étendue de ses manipulations, pour pouvoir le neutraliser définitivement, pour protéger mes enfants.

Adrien, de son côté, semblait avoir perçu un changement subtil dans mon attitude, une résistance passive, une distance polie mais infranchissable. Il redoublait de « prévenances », cherchant constamment de nouveaux moyens de s'immiscer dans notre quotidien, de reprendre le contrôle qu'il sentait lui échapper. Et sa nouvelle cible, après avoir tenté de saper ma confiance en ma mémoire, fut mon corps. Mon apparence. Mon bien-être physique.

Cela a commencé de manière insidieuse, comme toujours avec lui. Il était passé un soir, sous prétexte d'apporter un article sur « les dernières avancées en matière de nutrition équilibrée pour les femmes actives ». Il s'était assis dans la cuisine pendant que je préparais le dîner, son regard scrutant mes gestes, mes choix d'ingrédients.

— Tu sais, Iris, a-t-il commencé d'un ton faussement décontracté, en me tutoyant de plus en plus souvent, comme pour marquer une intimité qu'il était le seul à ressentir. Tu es une femme magnifique, vraiment. Mais je me disais… peut-être que tu te sentirais encore mieux, plus énergique, plus… rayonnante, si tu faisais un peu plus attention à ce que tu manges.

J'ai senti une bouffée d'irritation me monter à la gorge. De quoi se

mêlait-il ?

— Je mange très sainement, Adrien, merci, ai-je répondu d'une voix neutre, en continuant de couper mes légumes.

— Oh, je n'en doute pas, a-t-il rétorqué avec un sourire conciliant. Mais parfois, on croit bien faire, et on accumule des petites toxines, des petites graisses superflues, sans même s'en rendre compte. Surtout avec le stress, la fatigue… Ça pèse, au propre comme au figuré.

Il a marqué une pause, son regard s'attardant sur ma silhouette d'une manière qui me mettait profondément mal à l'aise.

— J'ai justement lu un article passionnant sur un programme de « nettoyage intérieur », a-t-il poursuivi. Une sorte de défi diététique sur quelques semaines. Très simple, basé sur des aliments naturels, des jus détox… Ça permet de retrouver une énergie incroyable, une clarté d'esprit… et de perdre ces quelques petits kilos superflus qui plombent le moral. Qu'est-ce que tu en dirais ? On pourrait le faire ensemble, si tu veux. Pour se motiver mutuellement. Ce serait notre petit secret, notre projet « bien-être ».

Notre projet. Encore cette tentative de créer une complicité, une alliance. Et cette manière insidieuse de suggérer que j'avais des « kilos superflus », que mon corps n'était pas « optimal ». Lui, le coach bien-être autoproclamé, dont je savais maintenant qu'il n'avait aucun diplôme, aucune légitimité pour donner de tels conseils.

J'ai refusé poliment, prétextant un manque de temps, une fatigue déjà trop grande pour me lancer dans un tel « défi ». Mais il n'a pas lâché l'affaire. Dans les jours qui ont suivi, il est revenu régulièrement à la charge, me laissant des articles « inspirants », des recettes de « jus miracles », des témoignages de femmes « transformées » par ce type de régime. Il me parlait des « bienfaits incroyables » sur la peau, sur l'humeur, sur la confiance en soi. C'était une pression constante, douce mais tenace.

Et puis, il y a eu l'épisode du pèse-personne.

Je n'avais jamais été obsédée par mon poids. Après deux grossesses, mon corps avait changé, bien sûr. J'avais quelques rondeurs que je n'avais pas avant, mais je m'acceptais comme j'étais. Je me pesais rarement, une fois de temps en temps, plus par curiosité qu'autre chose. Ma balance, un vieux modèle mécanique, trônait dans un coin de la salle de bain, un peu oubliée.

Un matin, quelques jours après le début de son offensive « bien-être », Adrien est passé à l'improviste, alors que je m'apprêtais à partir travailler. Il tenait un paquet plat sous le bras.

— Surprise ! a-t-il lancé avec un grand sourire. Je sais que tu as dit

que tu n'avais pas le temps pour le grand « nettoyage intérieur », mais j'ai pensé que ce petit outil pourrait quand même t'aider à prendre conscience de certaines choses, à te motiver en douceur.

Il a déballé le paquet. C'était un pèse-personne digital, dernier cri, ultra-plat, design épuré.

— C'est un modèle très précis, a-t-il expliqué. Il mesure non seulement le poids, mais aussi le taux de masse grasse, la masse musculaire… Des indicateurs importants pour suivre ses progrès. Je te l'offre. Considère ça comme un encouragement.

Un encouragement à quoi ? À me sentir mal dans ma peau ? À devenir obsédée par des chiffres ?

J'ai voulu refuser, mais il a insisté, avec cette fausse bienveillance qui le caractérisait. Il l'a installé lui-même dans la salle de bain, à la place de ma vieille balance, qu'il a remisée sans ménagement dans un placard.

— Allez, essaie-la, juste pour voir, a-t-il dit d'un ton enjôleur. Tu verras, c'est très motivant.

Pour me débarrasser de lui, j'ai fini par céder. Je suis montée sur la balance, un peu à contrecœur. Les chiffres se sont affichés, clignotant froidement. J'ai eu un choc. Le poids indiqué était supérieur de près de trois kilos à celui que j'avais lu sur ma propre balance la dernière fois que je m'étais pesée, quelques semaines auparavant. Trois kilos ! C'était énorme. Comment était-ce possible ? Je n'avais pas l'impression d'avoir grossi à ce point. Mes vêtements me serraient peut-être un peu plus à certains endroits, mais rien d'aussi spectaculaire.
Adrien, qui observait la scène par-dessus mon épaule, a eu un petit sourire entendu.

— Tu vois, Iris… Parfois, on a des surprises. Mais ce n'est pas grave. C'est juste un point de départ. Avec un peu de discipline, ces chiffres vont vite baisser. Je suis là pour t'aider, tu le sais.

Il m'a tapoté l'épaule, comme pour me réconforter, mais son geste m'a paru condescendant, presque triomphant.

Son « cadeau » empoisonné a commencé à produire ses effets insidieux. Malgré moi, je me suis mise à me peser tous les matins. Et chaque matin, la sentence était la même. Ce chiffre, trop élevé à mon goût, qui ne semblait pas vouloir bouger, malgré mes efforts pour manger plus « sainement », pour éviter les grignotages. Une nouvelle source d'angoisse, de frustration, venait de s'ajouter à toutes les autres. Je commençais à me sentir mal dans mon corps, à scruter mon reflet dans le miroir avec un œil de plus en plus critique. Exactement ce qu'il voulait. Me fragiliser. Me faire douter de moi, encore et

toujours.

Puis, un soir, alors qu'Adrien n'était pas là, j'ai eu une intuition. Quelque chose clochait avec cette balance. J'ai repensé à toutes ses manipulations, à sa capacité à orchestrer des mises en scène. Et si… et si elle était trafiquée ? L'idée paraissait folle, paranoïaque. Mais plus rien ne me surprenait de sa part.

J'ai ressorti ma vieille balance mécanique du placard. Je l'ai posée à côté de la nouvelle. J'ai pris un paquet de sucre d'un kilo, encore emballé. Je l'ai posé sur ma vieille balance. L'aiguille a indiqué précisément un kilo. J'ai ensuite posé le même paquet de sucre sur la balance digitale d'Adrien. Elle a affiché : 1,150 kg. Cent cinquante grammes de plus. J'ai répété l'opération avec un paquet de farine, puis avec une bouteille d'eau d'un litre. À chaque fois, la balance digitale surestimait le poids. Pas énormément. Juste assez pour fausser la perception. Juste assez pour ajouter ces deux ou trois kilos « virtuels » qui me désespéraient tant.

Elle était trafiquée. Il l'avait trafiquée. Ou il l'avait achetée déjà déréglée, en sachant pertinemment ce qu'elle indiquerait.

Une colère froide, mêlée d'un dégoût infini, m'a envahie. Il était allé jusque-là. Manipuler mon poids, mon image de moi, pour mieux me contrôler, pour me rendre plus malléable à ses « conseils bien-être ». C'était d'une perversité sans nom.

J'ai rangé sa balance digitale au fond du placard, là où elle ne pourrait plus me nuire. Et j'ai ressorti ma vieille balance mécanique, fidèle et honnête.

Le lendemain matin, quand Adrien est passé — il trouvait toujours un prétexte — il a immédiatement remarqué l'absence de « son » pèse-personne dans la salle de bain.

— Tiens, où est passée la balance ? Tu ne t'en sers plus ? C'est dommage, c'est un si bon outil.

— Elle ne fonctionnait pas bien, Adrien, ai-je répondu d'une voix neutre, en le regardant droit dans les yeux. Elle donnait des chiffres… erronés. J'ai préféré revenir à ma bonne vieille méthode. Plus fiable.

Un éclair est passé dans ses yeux bleus. Une fraction de seconde. De surprise ? De contrariété ? Il s'est vite repris.

— Ah bon ? C'est étrange. Elle est neuve pourtant. Tu as dû mal l'utiliser. Ou alors, tu n'aimes pas ce qu'elle te dit, Iris… Parfois, la vérité est difficile à accepter.
Encore cette insinuation. Cette manière de retourner la situation contre moi. Mais cette fois, je ne me suis pas laissé déstabiliser. Je savais. Je savais qu'il mentait.

— Non, Adrien, ai-je dit calmement. Je crois simplement que certaines choses sont conçues pour nous tromper. Et je préfère me fier à ce qui est réel.

Il n'a pas insisté. Mais j'ai vu à son expression qu'il avait compris que j'avais compris. Une petite bataille venait d'être gagnée. Silencieuse, mais importante.

Le poids plume qu'il avait voulu m'imposer, celui de la culpabilité, du doute sur mon propre corps, je venais de m'en délester un peu. Mais la guerre, elle, était loin d'être terminée. Et je savais qu'il trouverait d'autres moyens, plus insidieux encore, pour tenter de me briser.

Je devais rester vigilante. Plus que jamais. Car chaque petite victoire ne faisait que le rendre plus déterminé. Et potentiellement, plus dangereux.

21 — Le silence fêlé

Ma petite victoire concernant la balance trafiquée avait été de courte durée. Si j'avais cru un instant qu'Adrien allait se décourager, ou du moins relâcher un peu sa pression, je m'étais lourdement trompée. Au contraire, il semblait que chaque tentative déjouée de sa part ne faisait qu'attiser sa détermination, le poussant à trouver des failles plus profondes, des leviers plus sensibles pour exercer son emprise. Et la cible suivante, hélas, fut mon fils. Mon Nils.

Depuis quelques semaines, depuis que la présence d'Adrien s'était faite plus insistante, plus invasive, j'avais remarqué un changement subtil chez Nils. Lui, d'ordinaire si curieux, si loquace avec moi, devenait plus silencieux, plus en retrait. Ses nuits étaient agitées, ponctuées de cauchemars qu'il peinait à raconter. Son anxiété naturelle, que j'avais toujours connue et que j'essayais d'apaiser avec patience et amour, semblait s'être exacerbée. Il se rongeait les ongles, sursautait au moindre bruit inattendu. Mon cœur de mère se serrait à chaque manifestation de son mal-être grandissant. J'essayais de lui parler, de le rassurer, mais il se dérobait, se réfugiant dans ses livres ou ses jeux vidéo, comme s'il cherchait à fuir une réalité devenue trop pesante.

Et puis, il y a eu le bégaiement.

Cela a commencé de manière presque imperceptible. Une petite hésitation sur certains mots, une syllabe répétée. Je n'y ai d'abord pas prêté grande attention, mettant cela sur le compte de la fatigue, d'une petite phase passagère. Mais le phénomène s'est accentué, devenant de plus en plus fréquent, de plus en plus marqué. Surtout en présence d'Adrien. Quand il était là, Nils semblait se bloquer, ses mots butant contre une barrière invisible, son visage se crispant sous l'effort et la frustration. C'était déchirant à voir.

Adrien, bien sûr, n'avait pas manqué de le remarquer. Et d'en faire son nouveau cheval de bataille.

— Ce petit bégaiement de Nils, Iris… a-t-il commencé un soir, d'un ton faussement préoccupé, alors que les enfants étaient couchés. Tu ne crois pas qu'il faudrait s'en inquiéter sérieusement ? C'est souvent le signe d'un trouble plus profond, d'une anxiété mal gérée. Peut-être qu'un suivi psychologique s'imposerait ? Ou des séances

d'orthophonie ? En tant que coach bien-être, j'ai quelques notions, tu sais. Il faut prendre ça au sérieux avant que ça ne s'installe durablement.

Ses paroles, sous des dehors de sollicitude, étaient comme des petites piques empoisonnées. Il insinuait mon incompétence, ma négligence. Lui, l'imposteur sans diplôme, se posait en expert de la psyché enfantine. La colère m'a envahie, mais j'ai réussi à la contenir.

— Je suis très attentive à Nils, Adrien, merci, ai-je répondu froidement. Et s'il a besoin d'aide, je saurai prendre les mesures nécessaires. Avec de vrais professionnels.

Son sourire s'est effacé. Il n'aimait pas qu'on remette en question son « expertise ».

Le point culminant de cette nouvelle offensive fut la réunion parents-professeurs de Nils, quelques jours plus tard. J'appréhendais un peu ce rendez-vous. La maîtresse de Nils, Madame Girard, m'avait déjà fait part de ses difficultés de concentration et de sa tendance à s'isoler. J'espérais pouvoir discuter avec elle sereinement, trouver ensemble des solutions.

À ma grande surprise, et à mon effroi grandissant, Adrien a insisté pour m'accompagner.

— C'est important, Iris, a-t-il décrété avec cette assurance qui ne laissait pas de place à la discussion. Il faut que nous montrions un front uni pour Nils. Que la maîtresse voie que nous sommes tous les deux impliqués et préoccupés par son bien-être. C'est le rôle d'une figure paternelle responsable, tu ne crois pas ?

Figure paternelle. Encore ce mot. Il s'appropriait un rôle qui ne lui appartenait pas, qui ne lui appartiendrait jamais. J'ai voulu refuser, protester, mais il a été si insistant, si persuasif, arguant que c'était « dans l'intérêt supérieur de Nils », que j'ai fini par céder, à contrecœur, pour éviter une scène devant les enfants. Une faiblesse que j'allais amèrement regretter.

La réunion s'est déroulée dans la petite salle de classe de Nils, baignée d'une lumière grise de fin d'après-midi. Madame Girard, une femme d'une cinquantaine d'années à l'air doux mais ferme, nous a accueillis avec un sourire professionnel. J'étais tendue, mal à l'aise. Adrien, lui, semblait parfaitement à son aise, assis à côté de moi, le dos droit, l'air grave et concerné d'un père modèle.

Madame Girard a commencé par évoquer les points positifs : la curiosité intellectuelle de Nils, son imagination, sa gentillesse envers ses camarades. Puis, elle en est venue aux difficultés : la concentration fluctuante, la distraction, et… le bégaiement récent.

— J'ai remarqué que Nils avait tendance à buter sur les mots ces derniers temps, surtout quand il doit prendre la parole devant la classe, ou quand il se sent un peu sous pression, a-t-elle expliqué avec tact. Ce n'est peut-être rien de grave, mais c'est un point d'attention.

Mon cœur s'est serré. Entendre cela de la bouche de sa maîtresse rendait le problème encore plus réel, plus angoissant.

Avant que j'aie pu ouvrir la bouche pour répondre, pour expliquer que j'étais consciente du problème, qu'*on* allait s'en occuper, Adrien a pris la parole. D'une voix calme, posée, presque professorale.

— Madame Girard, nous sommes effectivement très préoccupés par ce léger trouble de l'élocution de Nils, a-t-il commencé, en me coupant l'herbe sous le pied. En tant que professionnel du bien-être et du développement personnel, je suis particulièrement sensible à ces questions. J'ai d'ailleurs quelques pistes, quelques techniques de relaxation et de gestion du stress que je commence à mettre en place avec lui à la maison. Il est crucial de ne pas le stigmatiser, mais au contraire de l'accompagner avec patience et méthode.

J'étais sidérée. Il parlait comme s'il était le principal concerné, l'expert en la matière. Il s'appropriait mes inquiétudes, mes démarches futures, les présentant comme ses propres initiatives. Il parlait de Nils comme de « son » projet thérapeutique.

Madame Girard l'écoutait attentivement, l'air intéressé. Elle ne le connaissait pas, ne savait rien de lui, de son imposture. Pour elle, il était probablement ce qu'il prétendait être : un beau-père impliqué, un professionnel compétent.

J'ai tenté d'intervenir, de reprendre la parole.
— Oui, nous sommes…

Mais Adrien m'a coupé à nouveau, d'un geste de la main presque imperceptible, mais terriblement autoritaire.

— Ce que Iris veut dire, a-t-il poursuivi avec un sourire condescendant dans ma direction, c'est que nous sommes parfaitement conscients de la situation et que nous travaillons en étroite collaboration pour aider Nils. Iris est une mère formidable, mais elle est parfois un peu… émotive, un peu dépassée par les événements. C'est pourquoi ma présence, mon regard plus… structuré, plus professionnel, est un complément essentiel. N'est-ce pas, ma chérie ?

Il m'a regardée, attendant mon approbation. J'étais prise au piège. Devant la maîtresse de mon fils, il me discréditait, me réduisait au rôle d'une mère aimante mais incompétente, tandis que lui se posait en sauveur, en expert rationnel et efficace. Si je le contredisais ouvertement, je passerais pour une femme hystérique, en conflit avec

son « compagnon ». Si je me taisais, je validais sa version des faits, je lui laissais le champ libre.

J'ai senti mes joues brûler. Une humiliation profonde, amère, m'a envahie. Il était en train de me voler ma voix, mon rôle de mère, devant une personne extérieure.

— Je… je gère la situation, Madame Girard, ai-je réussi à articuler d'une voix étranglée. Je suis en contact avec des professionnels si besoin.

Mais ma voix manquait d'assurance, elle était faible, presque inaudible à côté de la logorrhée assurée d'Adrien qui continuait d'exposer ses « stratégies » pour Nils, ses « observations pertinentes » sur le système scolaire, monopolisant la conversation, ne me laissant que des bribes de phrases, des acquiescements forcés.

La réunion s'est terminée dans une atmosphère pesante, du moins pour moi. Madame Girard semblait rassurée par l'implication apparente de cet « expert » qu'était Adrien. Lui, il jubilait intérieurement, je le sentais. Il avait réussi son coup. Il m'avait marginalisée, réduite au silence, ou presque.

En sortant de la salle de classe, j'avais l'impression d'avoir été vidée de toute substance. Il m'avait humiliée, et le pire, c'est qu'il l'avait fait avec une telle habileté, une telle maîtrise de la manipulation verbale, que je n'avais pas su comment réagir sur le moment.

— Tu vois, Iris, m'a-t-il dit d'un ton faussement réconfortant en marchant à côté de moi dans le couloir désert de l'école. C'était important que je sois là. J'ai pu rassurer Madame Girard, lui montrer que nous prenions les choses en main. Tu étais un peu tendue, c'est normal. Laisse-moi parler pour toi dans ces moments-là. Je gère. C'est mieux pour tout le monde. Et surtout, pour Nils.

« Laisse-moi parler pour toi. Je gère. » Ces mots étaient comme des chaînes qui se refermaient autour de moi. Il voulait me priver de ma propre voix, de ma propre capacité à agir. M'enfermer dans un silence fêlé, comme celui de mon fils.

Ce soir-là, la colère avait cédé la place à une sorte de désespoir froid. Il était plus fort, plus malin, plus pervers que je ne l'avais imaginé. Il ne se contentait plus de s'immiscer dans ma vie, il cherchait activement à me détruire, à m'effacer.

Mais en regardant Nils, qui luttait pour me raconter sa journée, ses mots butant douloureusement contre cette barrière invisible, une nouvelle détermination s'est levée en moi. Une détermination féroce.

Je ne le laisserais pas faire. Je ne le laisserais pas briser mon fils. Je

ne le laisserais pas me réduire au silence.
Le combat serait long, difficile, mais je devais trouver la force. Pour eux. Pour moi.

Il fallait que je retrouve ma voix. Et que j'aide Nils à retrouver la sienne. Avant que le silence ne devienne notre seule mélodie.

22 — Ligne de flottaison

L'humiliation subie lors de la réunion scolaire avec Madame Girard avait laissé des traces profondes. Adrien m'avait non seulement privée de ma voix, mais il avait aussi tenté de saper ma crédibilité en tant que mère aux yeux d'une personne extérieure. Sa phrase — « Laisse-moi parler pour toi. Je gère. » — résonnait en moi comme un avertissement sinistre. Il voulait prendre le contrôle total, me réduire à une simple spectatrice de ma propre vie, de l'éducation de mes propres enfants. La colère que j'avais ressentie ce jour-là ne s'était pas dissipée. Elle couvait, sourde et tenace, alimentant une détermination nouvelle : celle de ne plus me laisser faire, de ne plus le laisser dicter les règles du jeu.

Mais la peur était toujours là, tapie dans l'ombre. La peur de ses réactions, de son imprévisibilité. La peur de ce dont il était capable s'il se sentait menacé ou contrarié. J'avais vu cet éclair froid dans ses yeux lors de notre dispute au sujet de Nils, j'avais senti la menace voilée dans sa voix. Et je savais, après avoir lu les articles sur Adrien Béraud, après avoir entendu le témoignage glaçant de Léonie Descours, qu'il ne reculerait devant rien pour parvenir à ses fins.

Je me sentais de plus en plus isolée. Maëlys, mon amie la plus proche, me manquait terriblement. Nos conversations téléphoniques s'étaient espacées, et quand nous nous parlions, je restais évasive sur ma situation avec Adrien. Comment lui expliquer l'inexplicable ? Comment décrire cette emprise insidieuse, cette violence psychologique qui ne laissait pas de marques visibles, mais qui me rongeait de l'intérieur ? J'avais peur de son jugement, peur qu'elle ne me comprenne pas, qu'elle me trouve faible ou complaisante. Et puis, il y avait cette petite voix insidieuse, celle d'Adrien sans doute, qui me murmurait que personne ne pouvait vraiment comprendre, que j'étais seule face à cette situation, que lui seul détenait les clés de mon « bien-être ».

C'est Maëlys qui a repris contact, un samedi matin, quelques jours après la fameuse réunion scolaire.
— Iris ? C'est Maëlys. Dis-moi, tu es libre pour un café aujourd'hui ? Ça fait une éternité qu'on ne s'est pas vues tranquillement toutes les deux. J'ai besoin de décompresser un peu, le boulot a été infernal cette semaine. Et puis… tu m'as l'air un peu à cran au téléphone ces

derniers temps. Tout va bien ?

Sa voix, toujours aussi directe et chaleureuse, a provoqué en moi un mélange de soulagement et d'appréhension. J'avais envie de la voir, de parler d'autre chose, de retrouver un semblant de normalité. Mais j'avais aussi peur de ses questions, peur de craquer et de tout lui raconter, peur de sa réaction.

J'ai fini par accepter. Nous nous sommes donné rendez-vous en début d'après-midi dans notre petit café habituel, celui où nous avions passé tant d'heures à refaire le monde avant que ma vie ne bascule.

J'ai déposé les enfants chez une voisine pour quelques heures, une maman de l'école avec qui j'avais sympathisé. Adrien n'était pas là ce week-end, prétendument retenu par un « chantier urgent » à l'autre bout du département. Un répit bienvenu, même si je savais qu'il ne serait que de courte durée.

Quand je suis arrivée au café, Maëlys était déjà installée à notre table préférée, celle près de la fenêtre. Elle m'a accueillie avec un grand sourire et une accolade chaleureuse qui m'a presque fait fondre en larmes. Son contact physique, simple et amical, m'a rappelé à quel point je me sentais seule et privée de toute forme de tendresse désintéressée.

— Alors, ma belle, raconte-moi tout, a-t-elle commencé après que nous ayons commandé nos cafés. Qu'est-ce qui te tracasse ? Tu as des cernes jusqu'aux genoux et tu as l'air d'avoir perdu du poids.

J'ai tenté de minimiser, de parler de fatigue, de stress au travail, des soucis habituels avec les enfants. Mais Maëlys me connaissait trop bien.

— Arrête tes balivernes, Iris, a-t-elle dit en me fixant de ses yeux noisette perçants. Il y a autre chose. C'est ce type, là, Adrien ? Celui que tu as rencontré pour ton étagère ? Il est toujours dans les parages, non ?
J'ai baissé les yeux, remuant nerveusement ma cuillère dans mon café.

— Oui, il… il est encore là, de temps en temps. Il est… gentil avec les enfants. Il m'aide un peu.

— Gentil ? A répété Maëlys, un léger froncement de sourcils. Tu ne m'en as pas beaucoup parlé, de ce « gentil » Adrien. C'est sérieux entre vous ?

Sérieux ? Le mot me paraissait tellement décalé par rapport à la réalité de ce que je vivais.

— Non, pas vraiment… enfin, c'est compliqué.

Maëlys a soupiré.

— Iris, tu sais que tu peux tout me dire, hein ? Si ce type te pose des problèmes, si tu ne te sens pas bien avec lui…

J'ai senti les larmes me monter aux yeux. J'avais tellement envie de me confier, de tout lui raconter. Mais la peur me retenait. La peur de ne pas être crue, la peur des représailles d'Adrien s'il apprenait que j'avais parlé. Et puis, il y avait cette honte, aussi. La honte de m'être laissée piéger, de ne pas avoir vu les signaux d'alarme plus tôt.

C'est à ce moment-là, alors que je cherchais mes mots, que Maëlys a attrapé ma main, qui était posée sur la table. Un geste de réconfort. Mais son regard s'est soudain figé sur mon avant-bras, juste au-dessus du poignet, là où la manche de mon pull avait légèrement glissé.

— Mais… qu'est-ce que c'est que ça ? a-t-elle demandé d'une voix changée, son ton devenant soudain plus grave, plus professionnel.

J'ai suivi son regard. Sur ma peau, une marque bleuâtre, un hématome de la taille d'une pièce de deux euros commençait à prendre des teintes jaunâtres sur les bords. Un bleu. Un bleu que je n'avais pas remarqué jusqu'alors, ou que j'avais inconsciemment occulté.

Il datait de la nuit précédente. Je m'étais réveillée en sursaut, avec une douleur vive au bras. Dans la pénombre de la chambre, j'avais cru distinguer une forme près de mon lit, mais j'avais mis cela sur le compte d'un cauchemar, d'une hallucination due à la fatigue. Adrien n'était pas censé être là cette nuit-là. Mais avait-il une clé ? Oui. Il avait une clé. Avait-il pu entrer ? Me pincer si fort pendant mon sommeil que cela laisse une marque ? L'idée était terrifiante, mais après tout ce qui s'était passé, elle n'était plus impensable. Ou peut-être m'étais-je simplement cognée dans mon sommeil, comme je tentais de me le persuader ?

Maëlys me fixait, son visage soudain très sérieux. En tant qu'infirmière de bloc, elle avait l'habitude de voir des blessures, de distinguer les accidents des coups.

— Iris, d'où vient ce bleu ? Tu t'es cognée ?

J'ai senti la panique monter en moi. Que dire ? La vérité ? Quelle vérité ? Celle d'un pincement nocturne infligé par un homme qui possédait les clés de chez moi et qui niait sa présence ? Ou la version plus simple, plus crédible, d'un accident domestique ?

— Je… je me suis coincée dans la porte, oui, ai-je balbutié, fuyant son regard. Tu sais comment je suis, maladroite.

Maëlys n'a pas semblé convaincue. Elle a pris délicatement mon bras, examinant la marque de plus près.

— Coincée dans la porte ? Ça ne ressemble pas vraiment à ça, Iris. Ça ressemble plus à… à une forte pression. Comme si on t'avait serré très fort. Ou pincée.

Son regard était empli d'une inquiétude nouvelle, plus vive.

— Iris, est-ce que… est-ce qu'Adrien te fait du mal ? Est-ce qu'il te frappe ?

La question était directe, brutale. Elle m'a frappée en plein cœur. Adrien ne m'avait jamais frappée. Pas encore. Sa violence était plus insidieuse, psychologique. Mais ce bleu… Était-ce le début d'autre chose ? Une nouvelle escalade ?

J'ai retiré vivement mon bras, le recouvrant de la manche de mon pull.

— Mais non, Maëlys, qu'est-ce que tu imagines ? Adrien ne ferait jamais une chose pareille ! C'est… c'est juste moi, je suis maladroite, je te dis. J'ai dû me cogner sans m'en rendre compte.

Mon déni était si véhément qu'il sonnait faux, même à mes propres oreilles.

Maëlys m'a regardée longuement, ses yeux brillant d'une lueur où se mêlait la pitié, l'inquiétude, et peut-être aussi une pointe de frustration face à mon obstination.

— Écoute, Iris, a-t-elle dit d'une voix douce mais ferme. Je ne vais pas insister si tu ne veux pas parler. Mais je suis là, tu le sais. Si jamais tu as besoin de quoi que ce soit, si jamais tu te sens en danger… n'hésite pas. À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. D'accord ?

J'ai hoché la tête, incapable de prononcer un mot, les larmes me brûlant les yeux. J'avais envie de lui crier la vérité, de lui montrer le dossier Béraud, de lui raconter les horloges, la coupure de courant, le gaslighting, la réunion scolaire, les serrures changées… Mais la peur était trop forte. La peur qu'elle ne me croie pas complètement. La peur qu'Adrien l'apprenne. La peur de ce qu'il pourrait faire, à moi, ou pire, aux enfants.

Le reste de notre conversation a été plus léger, Maëlys sentant bien qu'il ne fallait pas insister. Nous avons parlé de son travail, de ses projets, de banalités. Mais le non-dit pesait lourdement entre nous. Le bleu sur mon bras était comme une ligne de flottaison, la marque visible d'une violence invisible qui menaçait de me submerger.

En la quittant, je me sentais encore plus seule qu'avant. J'avais eu une occasion de parler, de demander de l'aide, et je l'avais laissée passer. Par peur. Par honte.

De retour à la maison, le bleu sur mon avant-bras me brûlait sous

mon pull. Était-ce lui ? Était-il venu cette nuit-là ? M'avait-il fait ça pendant que je dormais ? L'incertitude était une torture.

J'ai regardé mes enfants, qui jouaient paisiblement dans le salon. Leur innocence, leur vulnérabilité… Elles étaient ma force et ma plus grande faiblesse.

Je ne pouvais plus continuer comme ça. Il fallait que je trouve un moyen de sortir de cette toile d'araignée. Avant qu'il ne soit trop tard. Avant que les bleus ne deviennent autre chose. Avant que la ligne de flottaison ne soit dépassée.

Le silence d'Adrien, ce week-end-là, n'était plus un répit. C'était une attente. L'attente de son prochain coup. Et je savais, avec une certitude glaçante, qu'il ne tarderait pas.

23 — Journée blanche

L'occasion manquée avec Maëlys, ce café où j'aurais pu tout lui dire mais où j'étais restée murée dans mon silence et mes mensonges, m'avait laissée avec un sentiment d'échec cuisant. Le bleu sur mon avant-bras s'estompait lentement, mais la question de son origine continuait de me hanter. Adrien ? Un accident ? L'incertitude était une torture de plus, une arme qu'il maniait avec une dextérité effrayante, même en son absence. Son silence, ce week-end-là, après notre rencontre au café, n'était pas un répit, mais une menace suspendue. Il savait que j'avais vu Maëlys. Il savait que j'avais été « questionnée ». Et il attendait, sans doute, de voir si j'allais commettre l'erreur de parler, de chercher de l'aide. Mon silence, ma peur, devaient le rassurer, le conforter dans son sentiment de toute-puissance.

Je me sentais comme une funambule sur un fil au-dessus d'un abîme, chaque pas risquant de me faire basculer. L'isolement se resserrait. Ma maison, avec ses serrures neuves dont il possédait la clé, était devenue une prison dorée. Mes enfants, mes seuls rayons de soleil étaient aussi ma plus grande vulnérabilité, les otages involontaires de cette situation.

C'est dans ce contexte de tension extrême, de solitude angoissante, qu'Adrien a choisi de frapper à nouveau. D'une manière encore plus concrète, plus dévastatrice. En s'attaquant à l'âme même de ma maison : mes souvenirs. Nos souvenirs.

Cela s'est passé un mardi. J'avais pris une journée de congé pour m'occuper de diverses tâches administratives en retard et pour passer un peu de temps avec les enfants, qui étaient en vacances scolaires cette semaine-là. Adrien, curieusement, s'était fait discret depuis quelques jours. Pas d'appels insistants, pas de visites impromptues. Un calme suspect, que j'aurais dû interpréter comme le prélude à une nouvelle tempête.

Vers dix heures du matin, alors que nous étions en train de faire un puzzle géant dans le salon, un camion de déménagement s'est arrêté devant la maison. Un petit camion, sans logo d'entreprise, juste un véhicule utilitaire blanc, anonyme. J'ai regardé par la fenêtre, surprise et inquiète. Je n'attendais aucune livraison.

Deux hommes en sont descendus, des types à l'allure robuste, en

tenue de travail. L'un d'eux a consulté un papier, puis a levé les yeux vers ma maison. Mon cœur s'est mis à battre plus vite.

Quelques secondes plus tard, la sonnette a retenti. J'ai ouvert, avec une appréhension grandissante.

— Madame Beldan ? A demandé l'un des hommes, le plus âgé, au visage buriné.

— Oui, c'est moi.

— Nous venons pour l'enlèvement. Monsieur Cazalet nous a engagés.

Monsieur Cazalet. Adrien. L'enlèvement ? L'enlèvement de quoi ? Une sueur froide a perlé sur mon front.

— Je… je ne suis pas au courant, ai-je balbutié. De quel enlèvement parlez-vous ?

L'homme a froncé les sourcils, l'air surpris.

— Ben, des meubles. Monsieur Cazalet nous a dit qu'il vous avait prévenue. Il nous a donné la liste. Le vieux buffet du salon, la commode de l'entrée, le fauteuil Voltaire de la chambre d'amis, et quelques cartons de bibelots et de livres qu'il a mis de côté dans le garage. Il a dit que c'était pour faire de la place, pour… « alléger l'atmosphère ».

Alléger l'atmosphère. Mon sang n'a fait qu'un tour. Le vieux buffet du salon, celui de ma grand-mère, chargé d'une valeur sentimentale inestimable. La commode de l'entrée, où Marc rangeait ses clés et son courrier. Le fauteuil Voltaire, celui où il aimait lire le soir… Mes souvenirs. Nos souvenirs. Il voulait les effacer. Les jeter.

— Mais… c'est impossible ! ai-je crié, ma voix tremblant de colère et d'incrédulité. Monsieur Cazalet n'a aucun droit de disposer de mes meubles ! Ce sont mes affaires !

Les deux hommes se sont regardés, visiblement embarrassés.

— Écoutez, madame, a repris le plus âgé d'un ton conciliant. Nous, on ne fait qu'exécuter une commande. Monsieur Cazalet nous a payés d'avance. Il nous a même donné un double des clés pour qu'on puisse entrer si vous n'étiez pas là. Il avait l'air très sûr de lui, il a dit que tout était réglé avec vous.

Un double des clés. Encore. Il avait donc plusieurs doubles. Il avait donné accès à ma maison à des inconnus. Pour qu'ils viennent vider mon intérieur de ce qui avait le plus de valeur à mes yeux.

Nils et Liv, alertés par mes éclats de voix, s'étaient approchés, leurs visages inquiets.

— Que se passe-t-il, maman ? a demandé Nils. Pourquoi ces messieurs veulent prendre nos meubles ?

Je me suis agenouillée près d'eux, essayant de maîtriser ma panique.

— Ce n'est rien, mes chéris. Juste un malentendu. Retournez jouer, je vais régler ça.
Mais comment régler ça ? Ces hommes étaient là, avec un ordre de travail, payés par Adrien. Que pouvais-je faire ? Appeler la police ? Sur quelle base ? Un « ami » qui fait enlever des meubles avec l'accord *(supposé)* de la propriétaire ?

C'est à ce moment-là qu'Adrien est arrivé. Comme par magie. Ou plutôt, comme un metteur en scène qui entre en scène au moment crucial. Il est descendu de son SUV, garé un peu plus loin, un grand sourire aux lèvres, l'air parfaitement détendu.

— Ah, Iris, ma chérie ! Je vois que les déménageurs sont arrivés. Parfait ! J'espère qu'ils ne vous ont pas trop dérangée.

Il s'est approché, a posé une main possessive sur mon épaule. J'ai eu un mouvement de recul, que j'ai tenté de dissimuler.

— Adrien, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? ai-je demandé, ma voix sifflant de colère contenue. Tu n'as aucun droit de faire enlever mes meubles !
Son sourire s'est légèrement crispé. Il m'a lancé un regard d'avertissement, avant de se tourner vers les déménageurs.

— Messieurs, il y a un petit malentendu, semble-t-il. Madame est un peu… surprise. Vous savez ce que c'est, les femmes et leurs affaires… Elles ont du mal à se séparer du passé. Mais nous en avons parlé ensemble, n'est-ce pas, Iris ? Nous avons convenu que ces vieux meubles, un peu tristes, un peu chargés en souvenirs… toxiques, n'avaient plus leur place ici. Qu'il fallait faire de la place pour du neuf, pour de la lumière. Pour notre avenir.

Notre avenir. Il osait. Devant ces inconnus, devant mes enfants, il me présentait comme une femme instable, irrationnelle, incapable de prendre des décisions pour son propre bien. Et lui, comme le sauveur, l'homme rationnel qui prenait les choses en main.

— Non, Adrien, nous n'avons jamais convenu de cela ! ai-je protesté, ma voix montant d'un cran. Ce sont mes meubles, mes souvenirs ! Tu n'as pas le droit !

Il s'est approché de moi, son visage soudain plus dur, son sourire ayant complètement disparu. Il a baissé la voix pour que seuls les enfants, trop proches, puissent potentiellement l'entendre.

— Iris, ne fais pas de scène, s'il te plaît. Tu sais bien que c'est pour

ton bien. Pour notre bien. Tu as besoin de te libérer de ce passé qui t'étouffe. Fais-moi confiance. Ce sera mieux après. Tu verras.

Sa voix était douce, presque caressante, mais ses yeux étaient froids comme l'acier. Une menace. À peine voilée. Si je résistais, il y aurait des conséquences. Pour moi. Et peut-être pour les enfants.

J'étais piégée. Impuissante. Les déménageurs attendaient, mal à l'aise. Les enfants nous regardaient, leurs petits visages reflétant ma propre angoisse.

J'ai senti les larmes me monter aux yeux, des larmes de rage, d'impuissance, de désespoir. Il était en train de me déposséder, méthodiquement, de tout ce qui faisait mon histoire, mon identité.

J'ai regardé le buffet de ma grand-mère, ce meuble massif en chêne foncé, qui avait traversé les générations. Chaque tiroir contenait des trésors : des vieilles photos, des lettres, des nappes brodées… Des fragments de vies passées. Des fragments de ma propre vie.

Et il voulait tout jeter. Tout effacer. Pour faire place à… quoi ? À son propre vide ? À sa propre vision aseptisée de notre « avenir » commun ?

Les déménageurs, encouragés par un signe de tête d'Adrien, ont commencé à entrer dans la maison. Ils ont contourné le buffet, se dirigeant vers la commode de l'entrée.

— Non ! ai-je crié, plus fort cette fois. Ne touchez pas à ça !

Mais ma voix s'est perdue dans le bruit de leurs pas, dans le cliquetis de leurs outils.

Adrien m'a saisie par le bras, sa poigne se resserrant comme un étau.

— Calme-toi, Iris. Tout va bien se passer. C'est une journée blanche. Une page qui se tourne. Pour un nouveau départ.

Il m'a entraînée de force vers la cuisine, me tenant fermement pour que je ne puisse pas intervenir. Les enfants, terrifiés, se sont mis à pleurer.

— Maman ! Non ! Laissez nos affaires ! a crié Nils, essayant de s'interposer.

Adrien l'a repoussé sans ménagement, d'un geste sec.
— Nils, ça suffit ! Laisse les professionnels travailler. Ta mère et moi avons décidé que c'était mieux comme ça.

J'entendais les bruits sourds des meubles qu'on déplaçait, les ordres brefs des déménageurs. Mon cœur se brisait à chaque nouveau son. C'était comme si on m'arrachait des morceaux de moi-même.

Liv s'est blottie contre moi, sanglotant. Elle cherchait son petit fauteuil bleu, celui que Marc lui avait offert pour son troisième anniversaire, celui où elle aimait se nicher pour regarder ses livres d'images. Mais le fauteuil Voltaire de la chambre d'amis, celui qui ressemblait tant au sien, était déjà en train d'être emporté. Une crise de larmes déchirante a secoué son petit corps.

J'ai essayé de la consoler, de la rassurer, mais mes propres larmes coulaient maintenant sans retenue. J'étais spectatrice impuissante de la destruction de mon propre foyer, de la profanation de mes souvenirs les plus chers.

En moins d'une heure, tout était fini. Le camion était parti, emportant avec lui une partie de mon âme. Le salon semblait immense, vide, impersonnel. Des espaces béants là où se trouvaient autrefois des meubles chargés d'histoire. Une sensation de froid, de désolation, avait envahi la maison.

Adrien se tenait au milieu du salon dévasté, un air de satisfaction triomphante sur le visage.

— Tu vois, Iris ? C'est mieux comme ça. Plus clair. Plus… sain. Maintenant, nous allons pouvoir réaménager cet espace ensemble. Selon nos goûts. Pour notre nouvelle vie.

Sa nouvelle vie. Pas la mienne.

J'ai regardé autour de moi, le cœur en miettes. Il avait gagné. Cette fois encore. Il avait réussi à m'imposer sa volonté, à me déposséder un peu plus.

Mais alors que je voyais la détresse dans les yeux de mes enfants, la peur qu'il leur avait infligée, une nouvelle forme de résolution, plus dure, plus implacable que jamais, a commencé à naître en moi.

Il ne s'en tirerait pas comme ça. Il avait peut-être vidé ma maison de ses meubles. Mais il n'avait pas encore réussi à vider mon cœur de sa rage ni mon esprit de sa volonté de me battre.

Cette « journée blanche » qu'il avait voulu m'imposer serait peut-être, finalement, le point de départ de ma propre offensive. Car il avait touché à l'intouchable : les souvenirs de mes enfants, leur sentiment de sécurité.
Et ça, je ne le lui pardonnerais jamais.

24 — Le mot sous le tapis

Le silence, ce silence lourd et oppressant qui s'était abattu sur ma maison après le départ des déménageurs, était pire que le bruit. Il était le reflet de mon vide intérieur, de la perte de mes repères, de tout ce qui avait fait mon histoire, mon identité. Le salon, nu, impersonnel, ne ressemblait plus à rien. Les murs, les sols, les meubles… tout avait une odeur différente, celle de l'absence. L'odeur de l'adieu. L'odeur de la trahison.

Nils et Liv étaient restés silencieux, leurs petits visages marqués par la tristesse et l'incompréhension. J'avais tenté de les rassurer, de leur dire que nous allions faire quelque chose de nouveau, de beau. Mais mes mots sonnaient faux, comme des échos lointains d'une joie perdue. J'étais brisée. Et je savais que je devais cacher ma douleur, ma peur, pour les protéger. Leur sécurité dépendait de ma capacité à rester forte, à ne pas me laisser sombrer dans le désespoir.

Le soir, après le dîner, alors que les enfants étaient en train de jouer dans leur chambre, je suis retournée dans le salon vide. J'ai contemplé ces murs nus, ces coins d'ombre où résonnaient encore les rires de Marc, les jeux des enfants, le parfum des fleurs du jardin… J'ai senti les larmes me monter aux yeux, une vague de tristesse infinie qui menaçait de me submerger. Je me suis assise sur le canapé, désormais seul meuble rescapé de cette dévastation, et j'ai laissé les larmes couler.

C'est alors que Nils est venu. Il est entré dans le salon, son visage grave et silencieux. Il tenait quelque chose dans sa main, une petite feuille de papier pliée en deux. Il a hésité un instant, comme s'il n'osait pas m'approcher. Puis, il s'est approché, m'a tendu le petit papier.

— Maman, j'ai trouvé ça par terre, a-t-il dit d'une voix hésitante. Il est tombé de… du truc que Monsieur Adrien a enlevé. Tu veux voir ?

J'ai pris le petit papier, mes mains tremblant légèrement. C'était un Post-it. Un Post-it minuscule, froissé, sur lequel était griffonné au crayon de papier, d'une écriture enfantine maladroite : « Regarde le plafond du garage. »

Le plafond du garage. Pourquoi ? Que pouvait-il y avoir au plafond du garage ? Une nouvelle menace ? Une preuve ? Mon cœur a eu un

raté. J'ai relevé les yeux vers Nils, qui me regardait avec une anxiété palpable.

— Qu'est-ce que tu as vu, mon chéri ? ai-je demandé, ma voix feutrée. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il s'est approché de moi, se blottissant contre moi, comme pour se rassurer.

— Juste avant que les messieurs emmènent… la commode, j'étais dans le garage, parce que j'avais oublié mon ballon. J'ai vu Monsieur Adrien… et il a regardé le plafond. Il a rigolé tout seul, et il a dit… « Voilà qui devrait être bien caché, ça ». Et après, il est parti.

Le plafond du garage. La commode.

Le sentiment d'être prise au piège s'est mué en une forme de colère. Non, je n'allais pas me laisser faire. Je n'allais pas laisser Adrien, ou Béraud, dicter ma vie, ni faire vivre mes enfants dans la peur. Je devais agir. Immédiatement.

— Montre-moi, Nils, ai-je dit, mon ton retrouvant une fermeté nouvelle. Montre-moi ce que tu as vu.

Nous sommes allés dans le garage, à la lueur blafarde d'une ampoule suspendue au plafond. Le garage était sombre, encombré de vieilles affaires, d'outils, de boîtes empilées. L'odeur âcre de l'essence et de l'huile de moteur emplissait l'air.

Le plafond était en béton brut, nu. Et là, près de la porte d'entrée du garage, qui donnait sur la rue, j'ai vu quelque chose. Une petite trappe, presque invisible, dissimulée dans le béton. Une trappe qui n'était pas là avant.

— Il a peut-être caché quelque chose là-dedans, maman, a chuchoté Nils, son regard brillant de curiosité et d'une pointe d'appréhension.

Je n'ai pas répondu. Je ne savais pas ce qu'il pouvait y avoir derrière cette trappe. Quel autre secret, quelle autre horreur il pouvait cacher.

J'ai cherché quelque chose pour l'ouvrir, une tige métallique, un tournevis… Finalement, j'ai trouvé un vieux cintre en métal, tordu. Je l'ai déplié tant bien que mal.

J'ai réussi à faire levier sur la trappe, qui a fini par s'ouvrir avec un grincement. L'odeur qui s'est dégagée de ce petit espace clos était celle de la poussière et de la moisissure. Et, au fond, je distinguais quelque chose. Quelque chose d'enveloppé dans du plastique.

J'ai hésité un instant, luttant contre la peur. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

J’ai plongé ma main, tremblante, dans le trou. J’ai saisi l’objet enveloppé. Je l’ai sorti. C’était une enveloppe. Une grande enveloppe cartonnée, marquée par le temps, qui portait l’adresse de…

La gorge serrée, je suis rentrée avec Nils dans la cuisine.

— Reste là, mon chéri, ai-je dit, en essayant de cacher mon trouble. Je reviens tout de suite.

Je suis retournée dans le salon, j’ai posé l’enveloppe sur la table basse. Je me suis assise, le cœur rempli d'appréhension.

J’ai ouvert l’enveloppe, mes mains tremblantes. Et j’ai sorti le contenu.

C’était une photo. Une photo jaunie, prise en noir et blanc. Une photo d’identité.

Sur la photo, on voyait un homme, jeune, avec des cheveux bruns coiffés en arrière. Il avait le même regard clair, perçant, que celui d’Adrien. Mais ce n’était pas Adrien Cazalet. C’était…

Le nom, en lettres capitales, était écrit en dessous : « Adrien BÉRAUD ».

J’ai retenu mon souffle. Béraud. Le nom qui hantait mes nuits, le nom qui avait révélé son imposture. Le nom qui était associé aux plaintes des autres femmes.

Sous la photo, un ancien certificat d’identité, daté de 2014. Et à côté, une autre photo : le même homme, souriant, en train de poser avec une femme plus jeune, radieuse. Leurs visages étaient flous, comme s’ils avaient été volontairement estompés.

L’effroi m’a saisie. Ce n’était pas seulement une fausse identité professionnelle. C’était une fausse vie. Une vie construite pour abuser. Pour manipuler. Pour détruire.

Ce n’était pas qu’une facture, ou une rumeur. C’était la preuve matérielle d’un passé trouble, d’une identité cachée. La preuve qu’Adrien Cazalet, le coach « bien-être », était en réalité un escroc, un prédateur, un homme dangereux.

Puis, j’ai vu autre chose. Au dos du certificat d’identité, une petite inscription, écrite à la main, avec une écriture que je connaissais bien, celle d’Adrien. « Les femmes sont les meilleurs appâts. »

Mon monde s’est effondré. J’avais été bernée. Manipulée. Piégée.

Les enfants. C’était pour les enfants.

Leurs rires, leurs câlins, leur innocence… Ils étaient sa proie. Et il était si près de les attraper, de les enfermer à leur tour dans sa cage de mensonges.

Je devais agir. Immédiatement.

25 — Béraud 2014

La photo d'identité d'Adrien Béraud. Le certificat jauni. Et cette phrase, cette phrase immonde griffonnée au dos : « Les femmes sont les meilleurs appâts. » Ces éléments, arrachés au secret du plafond de mon propre garage, étaient devenus le centre de mon univers, le point de focalisation de ma rage, de ma peur, et d'une détermination nouvelle, plus acérée que jamais. Je n'étais plus seulement une victime potentielle, une femme isolée et manipulée. J'étais une mère prête à tout pour protéger ses enfants. Et j'avais enfin quelque chose de tangible contre lui.

Adrien Cazalet n'existait pas. Ou plutôt, il n'était qu'une coquille vide, un costume endossé par Adrien Béraud, l'homme au passé trouble, l'homme qui considérait les femmes comme des proies. Chaque « gentillesse », chaque « service rendu », chaque parole « réconfortante » qu'il m'avait adressée prenait maintenant une signification nouvelle, plus sinistre, plus calculée. Il ne m'avait pas choisie par hasard. J'étais veuve, fragile, seule avec deux enfants. J'étais, à ses yeux, l'appât parfait.

La nuit qui suivit ma découverte fut une nuit blanche. Impossible de dormir. Les images se bousculaient dans ma tête : le visage souriant de Béraud sur la photo, le regard froid de Cazalet, les larmes de Léonie Descours, les visages innocents de Nils et Liv. J'ai passé des heures à fixer le plafond de ma chambre, imaginant tous les scénarios possibles, toutes les horreurs dont cet homme était capable. La peur était là, bien sûr, une peur viscérale qui me tordait les entrailles. Mais elle était maintenant doublée d'une colère froide, d'une lucidité implacable. Il ne gagnerait pas. Je ne le laisserais pas détruire nos vies.

Dès le lendemain matin, après avoir déposé les enfants à l'école avec un simulacre de normalité qui me coûtait une énergie folle, je me suis mise au travail. J'avais une mission : en savoir plus sur Adrien Béraud. Tout savoir. Dépouiller son passé, mettre à jour ses méfaits, trouver les failles qui me permettraient de le neutraliser.

J'ai commencé par retourner sur internet, armée cette fois de son vrai nom et de la date approximative de ses anciennes frasques : 2014. Les recherches précédentes, menées un peu à l'aveuglette, avaient été parcellaires. Maintenant, j'étais plus ciblée, plus méthodique.

J'ai passé des heures à éplucher les archives des journaux locaux de la région où il semblait avoir sévi à l'époque — une région voisine, mais suffisamment éloignée pour qu'il ait pu espérer échapper à son passé en venant s'installer à Saint-Régnac.

Les articles étaient plus nombreux que je ne l'avais imaginé. Ils peignaient le portrait d'un homme charismatique, un artisan apparemment doué, qui avait su gagner la confiance de plusieurs femmes seules ou en situation de vulnérabilité. Il leur avait promis monts et merveilles : des rénovations de maison à des prix défiant toute concurrence, des investissements rentables, une vie meilleure. Et à chaque fois, le scénario se répétait : il disparaissait avec leur argent, laissant derrière lui des chantiers inachevés, des dettes colossales, et des cœurs brisés.

Certains articles mentionnaient des plaintes pour « abus de confiance » et « escroquerie ». D'autres évoquaient des « violences économiques », des femmes qui s'étaient retrouvées ruinées, interdites bancaires, parfois même expulsées de leur propre logement après qu'il se soit porté garant de prêts qu'elles ne pouvaient rembourser. Les sommes étaient considérables. Il avait un talent certain pour repérer les failles, les besoins, et pour les exploiter sans le moindre scrupule.

Puis, au détour d'un article plus anecdotique en apparence, un autre fait a attiré mon attention. Un accident de la route. Un délit de fuite. En 2014. Le conducteur d'un SUV sombre — encore ce SUV — avait percuté un cycliste en pleine nuit sur une route de campagne et avait pris la fuite, laissant sa victime grièvement blessée sur le bas-côté. Le cycliste s'en était sorti, mais avec de lourdes séquelles. Le conducteur n'avait jamais été formellement identifié, mais les soupçons s'étaient portés sur un certain Adrien Béraud, déjà connu des services de police pour des affaires d'escroquerie, et dont le véhicule correspondait à la description. Faute de preuves directes, l'affaire avait été classée.

Un délit de fuite. La lâcheté absolue. Laisser un homme pour mort sur le bord de la route. Cet homme, Adrien, était capable de ça. La pensée m'a glacé le sang.

Je continuais mes recherches, mon cœur battant à une cadence effrénée. J'ai fini par tomber sur des forums de discussion d'anciennes victimes, des pages Facebook créées pour partager des informations, pour se soutenir mutuellement. Les témoignages étaient accablants. Ils décrivaient tous le même mode opératoire : la séduction, l'écoute attentive, la création d'une dépendance émotionnelle, puis l'isolement, la manipulation financière, et enfin, la disparition, laissant derrière lui un champ de ruines. Plusieurs femmes mentionnaient sa capacité à changer d'apparence, de nom, de profession, avec une facilité

déconcertante. Un caméléon. Un prédateur aux multiples visages.

Et puis, un nom est revenu. Un nom que je connaissais déjà. Léonie Descours.

Elle était mentionnée dans plusieurs articles comme l'une des plaignantes les plus actives, l'une de celles qui avaient tenté de mobiliser les autres victimes, de faire entendre leur voix. Un article plus détaillé, un portrait dans un hebdomadaire local, la décrivait comme une jeune femme autrefois pleine de vie, artiste peintre, qui avait tout perdu à cause de lui : son argent, son atelier, sa confiance en elle, et presque sa santé mentale. L'article évoquait sa dépression, ses tentatives pour se reconstruire. Et il y avait une photo d'elle, plus jeune, souriante, méconnaissable par rapport à la femme brisée et effrayée que j'avais rencontrée à la médiathèque.

Le nom de Léonie Descours était également cité comme « témoin clé » dans l'affaire du délit de fuite. Elle aurait fourni des informations à la police, des éléments qui auraient pu incriminer Béraud, mais qui n'avaient visiblement pas suffi.

Léonie. Elle savait. Elle avait vécu l'enfer avec lui. Elle avait essayé de se battre. Et elle avait peur. Une peur qui, maintenant, je la comprenais intimement.
Il fallait que je la recontacte. Elle était peut-être la seule à pouvoir m'aider, à me donner des informations cruciales, des conseils pour me sortir de ce piège. Mais comment faire ? Elle était si effrayée. Elle avait dit qu'il « savait toujours tout ». Si Adrien apprenait que j'avais parlé à Léonie, les conséquences pourraient être terribles.

J'ai noté toutes les informations que j'avais pu glaner : les noms des autres victimes, les dates, les lieux, les numéros de plaintes quand ils étaient mentionnés. Mon dossier s'épaississait, mais il était encore loin d'être suffisant pour alerter la police avec une chance d'être entendue. Béraud/Cazalet était un manipulateur habile, il savait comment brouiller les pistes, comment se faire passer pour la victime.

Je me sentais à la fois plus forte — armée de ces nouvelles connaissances — et plus vulnérable que jamais. Le monstre avait un visage, un passé, un mode opératoire. Mais il était aussi plus dangereux, plus retors que je ne l'avais imaginé.

J'ai passé le reste de la journée à réfléchir à une stratégie. Je devais contacter Léonie, mais discrètement. Peut-être par un biais indirect ? Un message anonyme ? Ou en essayant de la retrouver via les réseaux sociaux, sous un faux profil ?

Et puis, il y avait Sélim. Mon voisin. Son doute concernant le SUV d'Adrien. Il fallait que je lui parle aussi, que je voie s'il avait d'autres

informations, s'il était prêt à témoigner de ce qu'il avait vu. Une alliance, même fragile, avec lui pourrait être précieuse.

La résistance commençait à s'organiser. Timidement. Dangereusement. Mais elle s'organisait.

Je n'étais plus seule avec ma peur. J'étais armée de la vérité. Une vérité encore fragmentaire, mais qui me donnait la force de continuer.

Béraud 2014. C'était une date. Une cicatrice dans son passé. Et peut-être, la clé pour l'empêcher de créer de nouvelles cicatrices dans mon présent. Et dans celui de mes enfants.

Le combat ne faisait que commencer. Et je savais qu'il serait long et périlleux. Mais pour la première fois depuis longtemps, un mince filet de lumière perçait l'obscurité. L'espoir. Fragile, mais tenace. L'espoir de mettre fin à son règne de terreur.

Je devais juste trouver le courage de faire le premier pas. Contacter Léonie. C'était la prochaine étape. La plus risquée. Mais aussi, peut-être, la plus nécessaire.

26 — Sirène artisanale

Les révélations sur le passé d'Adrien Béraud — l'escroc, le fuyard, l'homme capable de violence économique et de lâcheté — avaient agi sur moi comme un détonateur. La peur était toujours présente, lancinante, mais elle était désormais canalisée par une urgence nouvelle : celle d'agir, de me protéger, et surtout, de protéger Nils et Liv de cet homme qui avait méthodiquement infiltré nos vies sous un masque de bienveillance. Le nom de Léonie Descours, victime et témoin clé, résonnait dans mon esprit comme un appel à la prudence et à l'action. Je savais que je devais la contacter, mais l'idée me terrifiait encore. Adrien était si imprévisible, si capable de surveiller, de deviner. Une rencontre directe avec Léonie était trop risquée pour l'instant.

Il me fallait d'abord sécuriser mon environnement immédiat, ma maison, cette forteresse dont il possédait désormais les clés et dont il avait violé l'intimité à plusieurs reprises. L'idée d'être à sa merci, qu'il puisse entrer à tout moment, me rendait malade. Je ne dormais presque plus, sursautant au moindre bruit, scrutant les ombres.

C'est dans ce contexte que j'ai repensé à Sélim Dréval, mon voisin menuisier. Son observation concernant le SUV sombre d'Adrien le soir du vandalisme, même s'il l'avait formulée avec prudence, m'avait interpellée. Sélim était un homme discret, observateur, et surtout, il me semblait fiable. Il n'était pas du genre à se laisser impressionner par le charme superficiel d'un Adrien Cazalet. Et puis, il y avait ce carreau cassé. Si mes soupçons étaient fondés, si Adrien était derrière cet acte, alors Sélim était, d'une certaine manière, une autre de ses victimes collatérales, un pion dans son jeu pervers pour m'isoler.

J'ai décidé de lui parler. Pas de tout lui révéler, bien sûr. Je ne pouvais pas encore lui montrer le dossier « Béraud », lui parler de mes peurs les plus intimes. C'était trop tôt, trop risqué. Mais je pouvais lui faire part de mon sentiment d'insécurité grandissant, de ma crainte des « rôdeurs » qu'Adrien avait si opportunément mentionnés.

Je l'ai abordé un matin, alors qu'il chargeait du matériel dans sa camionnette. J'ai prétexté avoir besoin de conseils pour des travaux de menuiserie dans la maison — une étagère à consolider, une porte qui grinçait — des petits riens pour engager la conversation. Puis, j'en suis

venue à l'incident du carreau cassé.

— Depuis cette histoire chez vous, Sélim, je ne suis plus très tranquille, ai-je avoué d'un ton faussement anxieux. J'ai peur pour les enfants, surtout quand je suis seule le soir. Vous savez, avec ces histoires de jeunes qui traînent…

Sélim m'a écoutée attentivement, son regard sérieux posé sur moi.

— Je comprends votre inquiétude, Iris. C'est vrai que le quartier n'est plus aussi calme qu'avant. Il faut être prudent.

— Justement, ai-je enchaîné, en jouant la carte de la mère inquiète. Je me demandais… vous qui êtes si bricoleur… est-ce qu'il y aurait un moyen simple de sécuriser un peu plus la maison ? Une alarme, peut-être ? Mais les systèmes professionnels sont si chers…
J'ai vu une lueur d'intérêt dans ses yeux. Sélim était un passionné de systèmes D, de solutions astucieuses et économiques.

— Une alarme… a-t-il murmuré, pensif. Oui, on pourrait imaginer quelque chose. Pas un système sophistiqué, bien sûr, mais quelque chose de dissuasif. Une sirène puissante, quelques contacteurs aux portes et fenêtres… Ça ne remplacerait pas une vraie alarme, mais ça pourrait faire fuir un intrus et alerter le voisinage.

L'idée a fait son chemin. Une alarme artisanale. Discrète. Qui ne nécessiterait pas l'intervention d'une entreprise extérieure, ce qui risquerait d'alerter Adrien. Et qui serait installée par quelqu'un de confiance.

Les jours suivants, Sélim est venu plusieurs fois à la maison, sous prétexte de prendre des mesures pour les « petits travaux de menuiserie » que je lui avais demandés. En réalité, il étudiait discrètement les accès, les points faibles de la maison. Il travaillait avec une minutie et une discrétion qui me rassuraient. Adrien, qui est passé une ou deux fois à l'improviste pendant ces visites, n'a rien soupçonné, voyant en Sélim un simple artisan venu pour des réparations mineures. Il l'a même gratifié de quelques conseils condescendants sur la manière de « bien faire les choses », ce que Sélim a encaissé avec un calme imperturbable.

Puis, un samedi après-midi, alors qu'Adrien était prétendument parti pour le week-end *(une information que j'avais vérifiée avec une anxiété non feinte)*, Sélim est venu avec son matériel. Il a travaillé pendant plusieurs heures, tirant des fils discrets le long des plinthes, installant des petits contacteurs magnétiques aux fenêtres du rez-de-chaussée et à la porte d'entrée. Il a placé une petite sirène, très puissante m'a-t-il assuré, dans un endroit discret mais stratégique. Et il a installé un petit boîtier de commande près de la porte d'entrée, avec un clavier

numérique.

— Voilà, Iris, m'a-t-il dit en fin d'après-midi, essuyant la sueur de son front. C'est rudimentaire, mais ça devrait faire l'affaire. Si quelqu'un ouvre une porte ou une fenêtre protégée quand l'alarme est activée, la sirène se déclenche. Ça fait un boucan d'enfer, croyez-moi. Et ça m'alertera aussi, j'ai un petit récepteur chez moi.

J'étais émue par sa gentillesse, par son ingéniosité. Cet homme, que je connaissais à peine, m'offrait une protection concrète, une lueur d'espoir dans ma solitude angoissée.

— Sélim, je ne sais pas comment vous remercier… Combien je vous dois ?

Il a balayé ma question d'un geste de la main.
— Ne vous inquiétez pas pour ça, Iris. Considérez ça comme un service entre voisins. C'est normal de s'entraider. Surtout quand on a des enfants. La seule chose, c'est qu'il faut choisir un code pour activer et désactiver l'alarme. Un code que vous seule connaîtrez, et peut-être Nils, quand il sera assez grand pour le retenir sans le dire à personne.

Un code. Il fallait un code. J'ai réfléchi un instant. Un chiffre, une date qui aurait une signification pour moi, mais qui serait anodine pour les autres. Et soudain, l'évidence.

— 1123, ai-je dit.

Sélim a froncé les sourcils.

— 1123 ? C'est une date ?

— Oui, ai-je répondu, un léger sourire triste aux lèvres. C'est la date de mon mariage avec Marc. Le 11 novembre 2003. Enfin… le 23 novembre, pour le mois, si on prend le format américain.

Le code de ma libération serait la date de mon union passée, de ce bonheur que Béraud/Cazalet tentait d'effacer, de souiller. C'était une ironie amère, mais aussi une forme de revanche symbolique. Un hommage à Marc. Un défi lancé à Adrien.

Sélim a programmé le code, puis il m'a montré comment fonctionnait le système. C'était simple, efficace.

— N'oubliez pas de l'activer tous les soirs, et quand vous vous absentez, même pour peu de temps, m'a-t-il recommandé. Et si jamais elle se déclenche par erreur, vous avez trente secondes pour la désactiver avec le code avant que je ne déboule chez vous en pyjama avec ma clé à molette.

J'ai ri, pour la première fois depuis longtemps d'un rire sincère, libéré. Ce petit système d'alarme artisanal, bricolé avec soin par mon

voisin, était bien plus qu'une simple protection matérielle. C'était un acte de résistance. Un signe que je n'étais plus tout à fait seule.

Après le départ de Sélim, j'ai fait le tour de la maison, touchant du doigt les petits contacteurs discrets. Je me sentais un peu moins vulnérable, un peu plus en contrôle. Adrien possédait peut-être les clés de ma porte d'entrée, mais il ne connaissait pas le code de ma nouvelle alarme. Il ne savait pas que Sélim veillait, discrètement.

J'ai noté dans mon carnet secret : « Alarme filaire installée par S. Code 1123 : date de mon mariage. » Chaque détail comptait. Chaque petit acte de résistance était une victoire.

Ce soir-là, en activant l'alarme pour la première fois, j'ai senti une nouvelle détermination m'envahir. La sirène artisanale de Sélim était peut-être rudimentaire, mais elle était le son de ma révolte qui commençait à gronder. Une révolte silencieuse, mais implacable.

Je savais que le chemin serait encore long et dangereux. Mais maintenant, j'avais une petite arme de plus. Et un allié, même s'il ne savait pas encore toute la vérité.

Le combat pour ma liberté, et celle de mes enfants venait de franchir une nouvelle étape. Et j'étais prête à me battre. Avec toutes les armes dont je disposais. Même les plus artisanales.

27 — Le laboratoire d’empathie

L’installation de l’alarme artisanale par Sélim avait été comme une bouffée d’oxygène dans l’atmosphère suffocante que Adrien avait créée autour de nous. Savoir que j’avais un moyen, même rudimentaire, de protéger ma maison, de donner l’alerte, m’avait redonné un semblant de contrôle, une once de cette assurance que j’avais perdue. Le code « 1123 », la date de mon mariage avec Marc, était devenu un mantra silencieux, un symbole de ma résistance intime. Je l’activais chaque soir avec une détermination nouvelle, chaque bip du petit clavier résonnant comme un acte de défi.

Adrien, bien sûr, ne savait rien de tout cela. Il continuait son manège, alternant les phases de « gentillesse » appuyée et les piques plus ou moins voilées sur ma « fatigue » ou mon « manque de perspective positive ». Mais je sentais qu’il était sur ses gardes. Mon attitude avait changé. J’étais moins prompte à accepter ses « services », plus distante, plus observatrice. Il devait sentir que quelque chose lui échappait, que son emprise se relâchait. Et cela, je le savais, ne pouvait que le rendre plus dangereux, plus imprévisible.

Sa nouvelle cible, ou plutôt, sa nouvelle méthode pour tenter de reprendre le contrôle, fut ma fille. Ma petite Liv. Lui qui avait toujours affiché une prédilection pour elle, la couvrant de compliments, la traitant comme une « petite princesse », allait maintenant utiliser cette prétendue affection pour la manipuler, et à travers elle, m'atteindre.

Cela a commencé de manière insidieuse, comme toujours. Il avait offert à Liv un petit cadre photo numérique, un de ces gadgets modernes où l’on peut faire défiler des images. Il l’avait rempli de photos d’elle, de Nils, de moi… et de lui. Des photos prises lors de nos rares sorties communes, comme ce fameux pique-nique où il m’avait photographiée à mon insu. Des images qui, pour un œil extérieur, auraient pu ressembler à celles d’une famille heureuse et recomposée. Un mensonge visuel.

Liv, bien sûr, était ravie de ce cadeau. Elle l’avait installé sur sa table de chevet et passait des heures à regarder les photos défiler.

Puis, Adrien a commencé à lui « apprendre » ce qu’il appelait des « petits mantras positifs pour bien commencer la journée ». Des phrases simples, en apparence anodines, qu’il lui faisait répéter matin et soir.

« Je suis une gentille fille », « J'écoute bien mes parents », « Je suis forte et courageuse ». Au début, je n'y ai pas vu de mal. C'était un peu new âge, un peu ridicule peut-être, mais si cela pouvait aider Liv à avoir confiance en elle, pourquoi pas ?

Mais le « mantra » a évolué. Insidieusement. Un matin, alors que j'étais dans la cuisine et qu'Adrien était avec Liv dans sa chambre, soi-disant pour l'aider à se préparer pour l'école, j'ai entendu la petite voix de ma fille répéter quelque chose qui m'a glacé le sang.

Elle disait, d'une voix un peu hésitante, mais appliquée : « Je suis une petite fille qui doit toujours obéir à Adrien, parce qu'Adrien sait ce qui est bon pour moi. Maman est parfois fatiguée et triste, alors c'est Adrien qui doit m'aider à être sage. Si je ne suis pas sage avec Adrien, je rends maman encore plus triste. »

J'ai lâché le bol que je tenais. Il s'est écrasé sur le carrelage avec un bruit terrible, se brisant en mille morceaux. Mais je n'y ai pas prêté attention. J'étais pétrifiée. Abasourdie par la monstruosité de ce que je venais d'entendre.

« Maman est parfois fatiguée et triste, alors c'est Adrien qui doit m'aider à être sage. Si je ne suis pas sage avec Adrien, je rends maman encore plus triste. »

Il était en train de la retourner contre moi. De lui instiller l'idée que j'étais faible, défaillante, et que lui, Adrien, était le seul capable de la guider, de la protéger. Et pire encore, il la culpabilisait, la rendant responsable de mon propre mal-être supposé. C'était d'une perversité inouïe. Utiliser l'amour d'une enfant pour sa mère comme une arme de manipulation.

Une rage froide, plus intense que tout ce que j'avais pu ressentir auparavant, m'a envahie. Fini la prudence, fini la dissimulation. Il avait franchi une ligne. Il s'attaquait à mes enfants, à leur esprit, à leur innocence. Et ça, je ne pouvais pas le tolérer.

Je me suis précipitée vers la chambre de Liv. La porte était entrouverte. Je l'ai poussée sans ménagement. Adrien était assis sur le lit de ma fille, un grand sourire satisfait aux lèvres. Liv, debout devant lui, le regardait avec cette application un peu craintive des enfants qui cherchent à bien faire pour ne pas décevoir. Le petit cadre photo numérique, sur sa table de chevet, diffusait en boucle leurs visages souriants — un simulacre de bonheur familial.

— Qu'est-ce que tu es en train de faire ? ai-je demandé, ma voix blanche de colère contenue. Qu'est-ce que tu lui fais répéter ?

Adrien s'est tourné vers moi, son sourire s'effaçant légèrement, remplacé par une expression d'innocence outragée.

— Iris, ma chérie, qu'est-ce qui te prend ? Je ne faisais qu'aider Liv à renforcer sa confiance en elle avec quelques affirmations positives. C'est une technique très efficace, tu sais. Pour son équilibre émotionnel.

— Ton équilibre émotionnel, tu veux dire ! ai-je sifflé entre mes dents. J'ai entendu ce que tu lui faisais dire. « Maman est fatiguée et triste ». « C'est Adrien qui doit m'aider ». Tu te rends compte de ce que tu fais ? Tu es en train de la manipuler ! De la retourner contre moi !

Liv, effrayée par mon ton, s'est mise à pleurer. Elle s'est réfugiée dans les bras d'Adrien, qui l'a accueillie avec une sollicitude théâtrale, me lançant un regard de reproche.

— Tu vois, Iris ? Tu l'effraies avec ta nervosité. Ce n'est pas bon pour elle. Je ne faisais que l'aider à comprendre que, parfois, quand tu n'es pas au mieux de ta forme, elle peut compter sur moi. C'est ça, une famille qui se soutient.

Une famille. Il osait encore prononcer ce mot.

— Tu n'es pas sa famille, Adrien ! ai-je crié, incapable de me contenir plus longtemps. Tu n'es rien ! Tu es un imposteur, un menteur, un manipulateur !

Les mots étaient sortis, enfin. Bruts, violents. La vérité, telle que je la ressentais au plus profond de moi.

Adrien s'est levé, déposant doucement Liv sur le lit. Son visage s'était durci. Ses yeux bleus brillaient d'une lueur froide, dangereuse. — Fais attention à ce que tu dis, Iris. Tu es sous tension. Tu dis n'importe quoi. Tu vas regretter tes paroles.

— Non, Adrien. C'est toi qui vas regretter. Regretter d'avoir jamais mis les pieds dans cette maison. Regretter de t'en être pris à mes enfants.

Ma colère me donnait une force nouvelle, une audace que je ne me connaissais pas. Je n'avais plus peur. Ou plutôt, ma peur était transcendée par une rage protectrice, animale.

Mon regard est tombé sur le cadre photo numérique, sur sa table de chevet. Ce symbole de sa prétendue « famille », de son emprise. Dans un geste impulsif, presque irrépressible, je l'ai attrapé et je l'ai jeté violemment par terre. L'écran s'est brisé avec un bruit sec, les images souriantes se figeant en une mosaïque de verre éclaté.

Un silence de mort est tombé dans la pièce. Liv a poussé un cri de détresse, voyant son cadeau réduit en miettes. Nils, attiré par le bruit, est apparu sur le seuil de la porte, le visage pâle.

Adrien m'a regardée, ses yeux rétrécis, sa mâchoire contractée. J'ai

vu la surprise sur son visage, puis une fureur contenue, glaciale. Il ne s'attendait pas à ça. Il ne s'attendait pas à cette rébellion ouverte, à cette violence de ma part. Moi non plus, d'ailleurs. C'était comme si une autre femme avait agi à ma place, une femme que je ne connaissais pas, mais qui était là, bien présente, et déterminée à se battre.

— Tu es complètement folle, Iris, a-t-il sifflé d'une voix basse, presque un murmure. Tu es en train de perdre la tête. Tu as besoin d'aide. D'une aide professionnelle. Et tu es en train de traumatiser tes propres enfants par ton comportement irrationnel.

Il essayait encore de retourner la situation, de me faire passer pour l'agresseur, pour la déséquilibrée. Mais cette fois, ses mots n'avaient plus de prise. J'avais vu clair dans son jeu. J'avais franchi un point de non-retour.

— Sors de chez moi, Adrien, ai-je dit d'une voix étonnamment calme, malgré le tumulte qui m'agitait. Sors de cette maison. Et ne reviens plus jamais.

Il a hésité un instant, son regard passant de moi aux enfants, puis aux débris du cadre photo. Il a dû comprendre, à ce moment-là, que quelque chose avait changé. Que la proie s'était rebellée.
Il a esquissé un sourire mauvais, un rictus qui n'avait plus rien de charmant.

— Tu vas le regretter, Iris. Tu ne sais pas à qui tu as affaire. Tu as fait une grave erreur.

Puis, sans un mot de plus, il a tourné les talons et il est sorti de la chambre, puis de la maison. J'ai entendu la porte d'entrée claquer derrière lui. Un son définitif. Libérateur. Et terrifiant.

Je me suis effondrée sur le lit de Liv, tremblante de tous mes membres, les larmes coulant enfin sans retenue. Les enfants se sont blottis contre moi, pleurant eux aussi, ne comprenant pas tout ce qui venait de se passer, mais sentant la violence de l'affrontement, la rupture.
Je les ai serrés fort contre moi, leur murmurant des mots de réconfort, des promesses de protection. Mais au fond de moi, une peur nouvelle, plus aiguë encore, commençait à poindre.

J'avais chassé le monstre. Mais le monstre était-il vraiment parti ? Ou allait-il revenir, plus fort, plus déterminé, pour se venger ?

J'avais jeté le cadre photo à la benne, symboliquement. J'avais brisé l'image de cette fausse famille qu'il tentait de nous imposer. C'était ma première rébellion visible. Mon premier acte de résistance ouverte.

Mais c'était aussi, je le savais, le début d'une guerre sans merci. Une

guerre dont l'issue était encore incertaine.

L'odeur de solvant, celle de la peinture fraîche qu'Adrien avait utilisée pour repeindre une partie du salon quelques semaines plus tôt — une autre de ses initiatives « bienveillantes » pour « assainir l'atmosphère » — me montait soudain aux narines, me donnant la nausée. Comme si toute la maison était imprégnée de sa présence toxique, de ses mensonges.

Il fallait que je sois prête. Prête à tout. Car je savais qu'il ne renoncerait pas facilement. Il avait dit que je ne savais pas à qui j'avais affaire. Mais lui non plus, il ne savait pas jusqu'où une mère était prête à aller pour protéger ses enfants.

Et cette force-là, il ne pourrait jamais me l'enlever.

28 — Peinture fraîche

Le départ fracassant d'Adrien, après que j'ai brisé le cadre photo et lui ai donné l'ordre de quitter ma maison, n'avait pas apporté le soulagement espéré. Au contraire. Un calme tendu, presque irréel, s'était abattu sur nous, un calme avant la tempête. Sa menace — « Tu vas le regretter, Iris. Tu ne sais pas à qui tu as affaire. » — résonnait dans chaque silence, chaque ombre. Je savais qu'il ne renoncerait pas si facilement. Un homme comme lui, un narcissique pathologique, ne supportait pas d'être rejeté, d'être défié. Ma rébellion ouverte avait été une déclaration de guerre, et je redoutais sa contre-offensive.

Les jours qui suivirent furent une épreuve de nerfs. Je vivais dans un état d'alerte permanent, sursautant au moindre bruit, scrutant chaque voiture qui passait dans la rue. J'avais doublement verrouillé les portes, activé l'alarme artisanale de Sélim dès que la nuit tombait, même si je savais que ces protections étaient dérisoires face à sa détermination et à sa ruse. J'avais tenté d'expliquer la situation aux enfants avec des mots simples, leur disant que Monsieur Adrien et moi avions eu une grosse dispute, qu'il ne viendrait plus à la maison pour le moment. Nils, avec sa sensibilité à fleur de peau, avait semblé comprendre, ou du moins, il avait perçu la gravité de la situation. Son bégaiement, curieusement, s'était légèrement atténué depuis le départ d'Adrien, comme si une pression invisible s'était relâchée. Liv, elle, était plus confuse, réclamant parfois « Monsieur Adrien » et son cadre photo cassé, ce qui me tordait le cœur.

J'avais sérieusement envisagé de contacter Léonie Descours. Son avertissement — « Sauvez vos enfants » — me hantait. Mais la peur me paralysait encore. Et si Adrien l'apprenait ? Et si cela la mettait en danger, elle aussi ? Pour l'instant, je me contentais de rassembler mes propres preuves, de noter chaque détail dans mon carnet, de renforcer mes défenses mentales.

Puis, une semaine après son départ, alors que je commençais presque à espérer qu'il avait abandonné, il est revenu. Pas en force, pas avec des menaces directes. Non. Sa tactique était bien plus perverse. Il est revenu sous le masque de la normalité, de la « bienveillance » forcée, comme si rien ne s'était passé.

C'était un samedi matin. J'étais dans le jardin avec les enfants,

essayant de profiter d'un rayon de soleil timide. J'ai entendu le bruit de son SUV qui se garait devant la maison. Mon sang s'est glacé. Il avait une clé. Il pouvait entrer. J'ai rapidement fait rentrer Nils et Liv, leur ordonnant de rester dans leur chambre et de ne pas faire de bruit.

Quelques secondes plus tard, j'ai entendu sa clé tourner dans la serrure. La porte d'entrée s'est ouverte. Il est apparu dans l'encadrement, un grand sourire aux lèvres, tenant à la main plusieurs pots de peinture et des pinceaux.

— Iris, ma chérie ! Quelle belle journée ! J'ai pensé que c'était le moment idéal pour mettre un peu de fraîcheur dans cette maison. J'ai remarqué que la chambre d'amis, celle qui donne sur le jardin, aurait bien besoin d'un coup de neuf. Une couleur plus neutre, plus apaisante, ne crois-tu pas ?

Il parlait comme si notre violente dispute n'avait jamais eu lieu, comme si mes ordres de ne plus jamais revenir n'avaient été que des paroles en l'air. Il niait la réalité, ma réalité. C'était une autre forme de gaslighting, plus subtile, mais tout aussi déstabilisante.

J'étais abasourdie par son aplomb, par son audace.

— Adrien, qu'est-ce que tu fais ici ? Je t'ai demandé de ne plus venir.

Son sourire s'est légèrement teinté d'une fausse tristesse.

— Allons, Iris, ne soyons pas rancuniers. Nous avons eu une petite discussion un peu animée, c'est vrai. Ça arrive dans tous les couples, dans toutes les familles. Mais il ne faut pas rester sur des malentendus. J'ai beaucoup réfléchi. Et je sais que tu as besoin de moi. Que cette maison a besoin d'une main d'homme pour être entretenue. Et cette chambre… elle est un peu sombre, un peu triste, non ? Un beau gris perle, très tendance, très lumineux, ce serait parfait. Ça apportera une touche de modernité, de sérénité. Tu verras, tu te sentiras beaucoup mieux après.

Il ne me laissait même pas le temps de répondre. Il se dirigeait déjà vers la chambre d'amis, ses pots de peinture à la main, comme s'il était chez lui, comme s'il avait tous les droits.

J'ai voulu le suivre, protester, le mettre dehors. Mais les enfants étaient à l'étage. Et j'avais peur de sa réaction si je m'opposais à nouveau frontalement. Il avait dit que je regretterais.

Je l'ai entendu commencer à déplacer les quelques meubles qui restaient dans la pièce, à étaler des bâches de protection. Le bruit de ses préparatifs résonnait dans toute la maison, comme une profanation. Il s'appropriait mon espace, encore et toujours, imposant ses goûts, sa vision, sa volonté. Le gris perle. Une couleur froide,

neutre, impersonnelle. Comme lui. Il voulait effacer toute trace de chaleur, de vie, de personnalité dans cette maison. Il voulait tout uniformiser, tout contrôler. Son obsession de l'uniformité devenait de plus en plus évidente.

Quelques minutes plus tard, une odeur âcre, chimique, a commencé à se répandre dans la maison. L'odeur de la peinture fraîche, du solvant. Une odeur qui m'a immédiatement pris à la gorge, me donnant la nausée. Elle envahissait tout, s'insinuait partout, comme sa présence toxique.

Je suis montée voir les enfants. Ils étaient dans leur chambre, jouant en silence, leurs petits visages tendus. L'odeur de peinture était moins forte ici, mais elle était perceptible.

— Maman, ça sent pas bon, a dit Liv en plissant le nez.

— Je sais, ma chérie. On va essayer d'aérer un peu.

Mais comment aérer quand le monstre est dans la maison, en train de la redécorer à son image ?

Je suis redescendue. Adrien était en plein travail, un vieux tee-shirt maculé de peinture, un pinceau à la main. Il fredonnait un air joyeux, l'air parfaitement satisfait de lui-même. Il n'a même pas levé les yeux quand je suis entrée dans la pièce.

Les murs, autrefois d'un jaune pâle et chaleureux, se couvraient d'une couche de gris uniforme, implacable. La pièce semblait rétrécir, s'assombrir, malgré la prétendue « luminosité » du gris perle. C'était comme si l'air lui-même devenait plus rare, plus difficile à respirer.

L'odeur de solvant était de plus en plus forte. Elle me piquait les yeux, m'irritait la gorge. J'ai commencé à tousser.

— Adrien, cette odeur est insupportable. Il faut ouvrir les fenêtres.

Il s'est tourné vers moi, un air de fausse surprise.

— L'odeur ? Mais non, c'est une peinture de très bonne qualité, presque sans odeur. Tu es bien sensible, Iris. Peut-être que tu couves quelque chose ?

Encore une fois, il niait ma perception, il me faisait passer pour une femme fragile, hypersensible.

Je suis sortie dans le jardin, cherchant à échapper à cette puanteur, à cette atmosphère empoisonnée. Mais l'odeur me suivait, s'accrochait à mes vêtements, à mes cheveux. J'avais l'impression d'étouffer.

Cette odeur de solvant… elle était devenue le symbole de son emprise, de la manière dont il m'asphyxiait lentement, méthodiquement. Il ne se contentait pas de contrôler mes faits et

gestes, mes paroles, mes émotions. Il voulait aussi contrôler l'air que je respirais, les couleurs que je voyais, l'ambiance de ma propre maison.

Je suis restée dehors une bonne partie de la journée, trouvant des prétextes pour ne pas rentrer, pour ne pas le croiser, pour ne pas respirer cet air vicié. J'ai emmené les enfants faire une longue promenade en forêt, essayant de leur faire oublier la présence de cet homme qui avait transformé notre foyer en un lieu de tension et d'angoisse.

Quand nous sommes rentrés en fin d'après-midi, la chambre d'amis était terminée. Les murs étaient d'un gris impeccable, lisse, froid. Adrien avait tout rangé, tout nettoyé. Il n'y avait plus aucune trace de son passage, à part cette couleur mortifère et cette odeur persistante de peinture fraîche qui flottait encore dans l'air.

Il nous attendait dans le salon, un grand sourire de satisfaction aux lèvres.

— Alors ? Qu'en pensez-vous ? C'est beaucoup mieux, non ? Plus moderne, plus épuré. Une vraie bouffée d'oxygène.

Une bouffée d'oxygène ? J'avais plutôt l'impression d'avoir du mal à respirer.

J'ai hoché la tête sans un mot, incapable de formuler la moindre approbation. Les enfants, eux, sont restés silencieux, intimidés par ce changement brutal, par cette couleur qu'ils n'aimaient pas.

Adrien est parti peu de temps après, non sans m'avoir gratifiée d'un dernier regard appuyé, comme pour s'assurer de sa victoire.

Une fois seule, je suis allée dans la chambre d'amis. J'ai ouvert grand les fenêtres, essayant de chasser cette odeur, ce gris. Mais c'était comme si la couleur et l'odeur s'étaient incrustées dans les murs, dans les meubles, dans l'âme même de la pièce.

J'ai senti une vague de désespoir m'envahir. Il était si fort, si déterminé. Comment allais-je pouvoir lutter contre lui ? Contre cette obsession de l'uniformité, du contrôle, de l'effacement ?

L'urgence. Voilà ce que je ressentais. L'urgence d'agir avant qu'il ne soit trop tard. Avant qu'il ne repeigne toute ma vie aux couleurs de sa propre folie.

L'odeur de solvant me prenait à la gorge. J'ai compris, à cet instant, que je ne pouvais plus attendre. Je devais trouver de l'aide. Je devais parler. À n'importe qui. À Maëlys. À Sélim. À Léonie Descours.
Je devais briser ce huis clos. Avant d'étouffer complètement.

La peinture fraîche sur les murs de ma maison était le symbole de

ma propre suffocation. Et je savais que je n'avais plus beaucoup de temps avant que l'air ne devienne totalement irrespirable.

29 — 3 h 17

L’odeur de peinture fraîche et de solvant avait fini par s’estomper, mais le gris uniforme des murs de la chambre d’amis restait comme une cicatrice dans ma maison, un rappel constant de l’intrusion d’Adrien, de sa volonté d’effacer toute trace de mon passé, de ma personnalité. Chaque fois que mon regard se posait sur cette couleur froide et impersonnelle, un frisson de dégoût et d’angoisse me parcourait l’échine. Je me sentais étouffer, littéralement et métaphoriquement. L’urgence d’agir, de trouver une issue à cette prison invisible était devenue une obsession, une brûlure constante au creux de mon estomac.

Adrien, lui, semblait savourer sa « victoire ». Il avait « assaini » mon intérieur, l’avait rendu « plus moderne », selon ses propres termes. Il passait de plus en plus de temps à la maison, s’y comportant avec une aisance de propriétaire qui me glaçait le sang. Il avait même commencé à laisser quelques affaires personnelles — un livre sur la table de chevet de la chambre d'amis *(maintenant « sa » chambre d'amis, semblait-il)*, une brosse à dents dans la salle de bain, des vêtements dans un tiroir de la commode qu'il avait lui-même choisie pour remplacer celle de ma grand-mère. Des petites marques de territoire, des empiètements insidieux qui me rappelaient que je n’étais plus seule maîtresse chez moi.

Mes nuits étaient devenues un enfer. Le sommeil me fuyait, remplacé par des heures d’insomnie angoissée, où chaque bruit de la maison me faisait sursauter. Je revoyais sans cesse les visages de Léonie Descours, d’Adrien Béraud sur sa vieille photo d’identité, les mots terribles griffonnés au dos : « Les femmes sont les meilleurs appâts. » J’étais l’un de ces appâts. Et il était en train de me dévorer vivante, lentement, méthodiquement.

C’est au cours d’une de ces nuits d’insomnie, alors que les chiffres rouges du réveil indiquaient 3 h 17 — cette heure maudite qui me ramenait si souvent au cauchemar de l’accident de Marc — que j’ai pris une décision. Une décision risquée, dangereuse, mais que je sentais nécessaire. Il fallait que je trouve plus. Plus de preuves. Quelque chose qui me permettrait de le confronter, de l’arrêter, de le mettre hors d’état de nuire.

Adrien dormait. Du moins, je le supposais. Il avait « passé la nuit » à la maison, sous prétexte d'être là pour les enfants au réveil car je devais, soi-disant, partir très tôt pour un inventaire à la médiathèque — un mensonge que j'avais moi-même inventé pour tenter de limiter sa présence, mais qu'il avait retourné à son avantage. Il s'était installé dans la chambre d'amis, cette pièce grise et froide qui portait désormais son empreinte.

Je me suis levée de mon lit avec des précautions infinies, retenant mon souffle à chaque pas sur le parquet qui grinçait. J'ai traversé le couloir plongé dans l'obscurité, mon cœur battant à une cadence désordonnée dans ma poitrine. J'ai jeté un coup d'œil à la chambre des enfants. Nils et Liv dormaient paisiblement, leurs visages d'anges contrastant cruellement avec la noirceur de la situation.

Puis, je me suis dirigée vers le salon. L'ordinateur portable d'Adrien. Il l'avait laissé là, sur la petite table basse, branché sur le secteur. Il l'utilisait souvent le soir, soi-disant pour « gérer ses affaires », « répondre à ses mails professionnels ». J'avais toujours été intriguée par cet ordinateur, par ce qu'il pouvait contenir. Mais je n'avais jamais osé y toucher. Jusqu'à ce soir.

La peur me nouait les entrailles, mais la détermination était plus forte. J'ai allumé l'ordinateur, priant pour qu'il ne soit pas protégé par un mot de passe trop complexe. Par miracle, ou par arrogance de sa part, il s'est ouvert directement sur son bureau. Un bureau étonnamment ordonné, avec peu d'icônes. Quelques dossiers aux noms vagues : « Clients », « Projets », « Comptabilité ».

Mes mains tremblaient tellement que j'avais du mal à contrôler la souris. J'ai commencé par ouvrir le dossier « Clients ». Il contenait plusieurs sous-dossiers, portant des noms de femmes que je ne connaissais pas. Pour chacune, des notes, des fiches de suivi de « coaching bien-être », des échanges de mails où il se montrait attentionné, compréhensif, prodiguant des conseils personnalisés. Le même mode opératoire qu'avec moi. La même séduction insidieuse. Mais rien de compromettant en apparence.

J'ai ensuite ouvert le dossier « Comptabilité ». Des tableurs Excel, des factures. J'ai cherché son nom. Cazalet. Béraud. Rien qui ne saute aux yeux. Il était prudent. Trop prudent.

Je commençais à désespérer. Peut-être que je ne trouverais rien. Peut-être qu'il était trop malin, trop organisé. Et puis, mon regard a été attiré par un dossier un peu à l'écart, nommé simplement « Archives Perso ». J'ai cliqué dessus.

Plusieurs sous-dossiers. L'un d'eux s'appelait « Contrats ». Mon cœur a eu un soubresaut. J'ai ouvert.

Et là, sous mes yeux, l'horreur.

Des dizaines de fichiers PDF. Des contrats de prêts. Des reconnaissances de dettes. Des actes de cautionnement. Tous signés par des femmes différentes. Des femmes dont les noms correspondaient parfois à ceux du dossier « Clients ». Des femmes qui s'étaient portées garantes pour lui, qui lui avaient prêté des sommes considérables, qui avaient contracté des crédits à la consommation pour financer ses « projets », ses « investissements ». Des femmes qui, j'en étais sûre, s'étaient retrouvées ruinées, piégées, comme celles des articles sur Adrien Béraud.
Les dates s'étalaient sur plusieurs années. Avant 2014, sous le nom de Béraud. Et plus récemment, sous le nom de Cazalet. Il n'avait jamais cessé. Il avait juste changé de nom, de tactique peut-être, mais le fond restait le même. Exploiter la vulnérabilité, la confiance, pour mieux dépouiller.

J'ai senti la nausée me monter à la gorge. C'était encore pire que ce que j'avais imaginé. Ce n'était pas seulement un manipulateur, un imposteur. C'était un escroc de haut vol, un prédateur financier organisé, méthodique.

J'ai rapidement copié ces fichiers sur une clé USB que j'avais toujours dans mon sac, celle qui contenait déjà la photo d'identité de Béraud et les articles de presse. Mon dossier de preuves s'alourdissait.

J'allais refermer le dossier « Archives Perso » quand un autre sous-dossier a attiré mon attention. Il était nommé d'une manière anodine : « Recettes de cuisine ». Curieux. Adrien ne cuisinait jamais, ou si peu. J'ai cliqué, plus par instinct que par réelle conviction.

À l'intérieur, pas de recettes. Mais un seul fichier image, protégé par un mot de passe. Un mot de passe ? Pourquoi protéger des recettes de cuisine ?

J'ai essayé les mots de passe évidents : son nom, sa date de naissance *(que j'avais trouvée sur le certificat d'identité de Béraud)*, le nom de sa prétendue ville natale… Rien.

Puis, une idée m'est venue. Une idée un peu folle. Le nom de la boîte à thé. Cette vieille boîte à thé en métal, un peu cabossée, qu'il gardait toujours sur son bureau, chez lui, quand il m'avait invitée une fois, au tout début de notre « relation ». Une boîte avec une inscription en caractères chinois. Il m'avait dit qu'elle contenait un thé rare, très précieux. J'avais noté le nom de la marque, par curiosité. « Dragon Well ».

J'ai tapé « DragonWell » comme mot de passe.

Le fichier s'est ouvert.

Ce n'était pas une image. C'était un scan. Le scan d'une petite clé USB, métallique, sans aucune inscription. Juste une clé. Mais pourquoi la scanner et la protéger par un mot de passe ?

Et puis, j'ai compris. Ce n'était pas le scan de la clé qui était important. C'était l'information qu'elle contenait. Ou plutôt, l'information sur l'endroit où elle était cachée. La boîte à thé. « Dragon Well ». C'était là qu'il la dissimulait. Une clé USB secrète, cachée dans une boîte à thé anodine.

Que pouvait-elle bien contenir ? Des informations encore plus compromettantes ? Des preuves de ses méfaits que même lui n'osait pas laisser sur son ordinateur ?

Il fallait que je trouve cette clé. Mais comment ? Aller chez lui ? C'était trop risqué. Il pouvait revenir à tout moment.

J'ai refermé tous les dossiers, éteint l'ordinateur, mes mains tremblant de manière incontrôlable. J'ai vérifié l'heure. 3 h 45. J'avais passé plus d'une heure à fouiller, le souffle coupé par la peur d'être surprise.

Je suis remontée me coucher, mais le sommeil était impossible. Mon esprit était en ébullition. Les contrats de prêts. Les femmes piégées. Et cette clé USB mystérieuse, cachée dans une boîte à thé.

Adrien Béraud, alias Cazalet, était un monstre aux multiples facettes, un prédateur organisé, méthodique, qui laissait derrière lui un sillage de vies brisées.
Et j'étais sa prochaine cible. Ou plutôt, j'étais déjà sa cible. Mes enfants aussi.

Mais maintenant, j'avais des armes. Des preuves. Et peut-être, avec cette clé USB, la preuve ultime qui me permettrait de le faire tomber.

Il fallait juste que je trouve un moyen de mettre la main dessus. Sans me faire prendre.

La nuit était encore longue. Mais pour la première fois depuis des semaines, je sentais une lueur d'espoir au bout du tunnel. Un espoir fragile, ténu, mais réel. L'espoir de pouvoir enfin me libérer de son emprise. Et de le traduire en justice.

Le combat ne faisait que commencer. Mais j'étais prête. Plus que jamais.

3 h 17. L'heure des cauchemars. Mais peut-être aussi, maintenant, l'heure où la vérité commençait enfin à émerger des ténèbres.

30 — Caveau

Les fichiers découverts sur l'ordinateur d'Adrien — ces contrats de prêts, ces reconnaissances de dettes signées par des femmes piégées, et surtout, cet indice menant à une clé USB secrète — avaient changé la donne. Je n'étais plus seulement une femme effrayée tentant de comprendre la nature de la menace ; j'étais devenue une enquêtrice clandestine, détentrice de secrets dangereux, armée de preuves potentielles. La peur était toujours là, omniprésente, mais elle était désormais aiguisée par un sentiment d'urgence et une détermination froide. Il fallait que je mette la main sur cette clé USB. Elle contenait peut-être la pièce manquante du puzzle, la preuve irréfutable qui me permettrait de le faire tomber et de protéger mes enfants.

Mais comment faire ? Adrien était plus présent que jamais, s'imposant dans la maison avec une assurance glaçante, comme s'il sentait que son temps était compté, ou qu'il devait resserrer son étau avant que je ne lui échappe définitivement. Chaque regard qu'il posait sur moi semblait plus lourd, plus suspicieux. Avait-il remarqué quelque chose ? Avait-il détecté une trace de ma fouille nocturne sur son ordinateur ? Je redoublais de prudence, cachant la clé USB contenant les fichiers copiés dans un endroit que lui seul ne soupçonnerait jamais — à l'intérieur d'un vieux jouet cassé de Nils, au fond d'un carton oublié dans le grenier.

Je devais trouver un prétexte pour m'absenter de la maison assez longtemps pour tenter de récupérer la boîte à thé et sa précieuse clé USB, qui se trouvait probablement encore chez lui, dans l'appartement qu'il louait en ville. Mais chaque tentative était contrecarrée par sa présence quasi constante, par ses questions insidieuses sur mon emploi du temps, par ses « gentilles » propositions de m'accompagner ou de « garder les enfants » pendant mes absences. J'étais prise au piège, surveillée de près.

Le point de rupture est arrivé un soir de novembre, sombre et humide. Les enfants étaient couchés. J'étais dans la cuisine, finissant de ranger après le dîner, l'esprit ailleurs, cherchant désespérément une solution, une issue. Adrien était dans le salon, feuilletant un magazine d'un air faussement détendu. Mais je sentais sa tension, son impatience. L'atmosphère était électrique, chargée d'une menace imminente.

Il s'est levé et est venu me rejoindre dans la cuisine. Il s'est appuyé contre l'encadrement de la porte, me barrant le passage, ses bras croisés sur sa poitrine. Son visage était fermé, ses yeux bleus clairs étonnamment sombres à la lumière artificielle.

— Iris, a-t-il commencé d'une voix basse, presque trop calme. Je crois qu'il est temps que nous ayons une vraie discussion. Toi et moi. Sans faux-fuyants.

Mon cœur s'est serré. Voilà. Le moment que je redoutais était arrivé.

— Une discussion ? Sur quoi, Adrien ? ai-je demandé, essayant de garder une voix neutre, malgré le tremblement qui menaçait de me trahir.

— Sur nous, Iris. Sur ce qui ne va pas entre nous. Sur tes distances, tes silences. Sur tes… secrets, peut-être ?

Ses yeux me fixaient avec une intensité insoutenable. Savait-il ? Savait-il que j'avais fouillé son ordinateur ? Que je connaissais son passé ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles, ai-je menti, le regard fuyant.

Il a eu un petit sourire mauvais, un rictus qui découvrait légèrement ses dents.

— Ne joue pas à ce jeu avec moi, Iris. Je ne suis pas stupide. Je sens bien que tu me caches quelque chose. Que tu as peur. De quoi as-tu peur ? De moi ? Ou de toi-même ? De ce que tu pourrais découvrir ?

Il avançait ses pions, me poussant dans mes retranchements, essayant de me faire avouer, de me faire craquer.

— Je n'ai rien à cacher, Adrien. Je suis juste fatiguée.

— Fatiguée ? Ou effrayée ? a-t-il insisté, faisant un pas vers moi. Viens. Nous allons descendre à la cave. Nous serons plus tranquilles pour parler. Loin des oreilles indiscrètes.

La cave. L'endroit le plus isolé de la maison. Sombre, humide, sans issue facile. Une sueur froide a perlé dans mon dos.

— Non, Adrien. Je ne veux pas descendre à la cave. Si tu as quelque chose à me dire, dis-le ici.

— J’insiste, Iris, a-t-il dit d’un ton qui n’admettait aucune réplique. Nous avons besoin d’intimité. De calme. Pour mettre les choses à plat. Une bonne fois pour toutes. Allez, viens. Ne sois pas ridicule.

Il m’a saisie par le bras, sa poigne de fer se refermant sur ma chair. La même pression que j’avais peut-être ressentie cette nuit-là, celle qui avait laissé un bleu. Cette fois, il n’y avait aucun doute. Ce n’était pas

un accident. C'était une contrainte physique.

J'ai tenté de me débattre, mais il était trop fort. Il m'a entraînée hors de la cuisine, vers la porte de la cave, située sous l'escalier.

— Lâche-moi, Adrien ! Tu me fais mal ! Les enfants vont t'entendre !

— Les enfants dorment, a-t-il sifflé. Et ils n'entendront rien. Nous allons juste discuter. Calmement. Comme des adultes responsables.

Il a ouvert la porte de la cave, me poussant sans ménagement sur les premières marches de l'escalier en bois, raide et sombre. L'odeur de terre humide et de renfermé m'a sauté au visage.

— Descends, Iris. Ne rends pas les choses plus difficiles.

La peur panique menaçait de me paralyser. Descendre dans cette cave avec lui ? C'était impensable. C'était un piège.

Mais que faire ? Crier ? Les enfants se réveilleraient, terrifiés. Tenter de le frapper ? Il était plus fort, cela ne ferait qu'attiser sa violence.

J'ai descendu les marches, une à une, mes jambes tremblant si fort que je craignais de tomber. Il me suivait de près, sa présence oppressante dans mon dos.

La cave était telle que dans mes souvenirs d'enfance : basse de plafond, le sol en terre battue, les murs suintant d'humidité. Quelques rares ampoules nues dispensaient une lumière jaunâtre et faible, laissant de vastes zones d'ombre. Des toiles d'araignées pendaient aux poutres. Des vieux meubles recouverts de draps fantomatiques s'entassaient dans les coins. C'était un lieu lugubre, angoissant. Un véritable caveau.

Une fois en bas, il a refermé la lourde porte en bois derrière nous. Le bruit du loquet qui s'enclenche a résonné dans le silence comme une condamnation. Nous étions enfermés. Lui et moi. Dans le noir ou presque.

Il s'est retourné vers moi, son visage à demi éclairé par une ampoule proche, ses yeux brillants d'une lueur étrange.

— Voilà, a-t-il dit d'une voix faussement douce. Maintenant, nous pouvons parler tranquillement. Dis-moi tout, Iris. Qu'est-ce qui te tracasse ? Qu'as-tu découvert ?

Il savait. J'en étais sûre maintenant. Il savait que j'avais fouillé, que j'avais trouvé des choses.

J'ai sorti mon téléphone de ma poche, cherchant désespérément à capter un réseau. Rien. Pas une seule barre. L'épaisse maçonnerie de la cave bloquait tout signal.

Adrien a suivi mon regard vers le téléphone. Il a eu un petit rire sec.

— Inutile d'essayer d'appeler à l'aide, Iris. Personne ne t'entendra d'ici. Et le réseau ne passe pas. J'ai vérifié. J'ai même coupé le wifi à la source, au cas où. Nous sommes juste toi et moi. Pour une conversation à cœur ouvert.

Il avait tout prévu. L'isolement total. Il m'avait piégée.

Je me suis reculée instinctivement, cherchant une issue du regard. Il n'y en avait pas. Juste cette unique porte, qu'il bloquait de sa présence menaçante.

— Qu'est-ce que tu veux, Adrien ? Ou devrais-je dire Béraud ?

Le nom a semblé le surprendre une fraction de seconde. Puis, un masque de froideur s'est abattu sur ses traits.
— Alors, tu sais, a-t-il murmuré. Tu as été plus maligne que les autres, je dois le reconnaître. Ou peut-être juste plus curieuse. Plus fouineuse. Qu'as-tu trouvé exactement ? Les contrats ? Les articles de presse ? Ou autre chose ?
Il s'est approché de moi, lentement, comme un prédateur qui savoure l'instant avant l'attaque finale.

— Peu importe, au fond. L'important, c'est que maintenant, tu sais. Et tu ne peux plus faire semblant. Alors, parlons. Parlons de notre avenir, Iris. Parce que nous avons un avenir ensemble. Que tu le veuilles ou non.

Il était là, à quelques centimètres de moi. Je sentais son souffle sur mon visage. Sa proximité était insoutenable. La peur me paralysait, mais la colère bouillonnait aussi en moi.

— Je n'ai aucun avenir avec toi, Béraud. Tu es un monstre. Un criminel.

— Des mots bien durs, Iris. Des mots qui pourraient te coûter cher. Tu devrais être plus… conciliante. Pour toi. Et pour tes précieux enfants, qui dorment si paisiblement là-haut, inconscients du danger.

Une menace directe. Contre Nils et Liv. Mon sang s'est glacé.

Il fallait que je garde mon calme. Que je ne lui montre pas ma peur. Que je trouve un moyen de sortir de là. L'alarme de Sélim. Elle ne fonctionnait que pour les ouvertures du rez-de-chaussée. La cave n'était pas protégée. J'étais seule. Terriblement seule.

Il m'observait, un sourire cruel aux lèvres, savourant mon désarroi, ma terreur. Il me tenait à sa merci. Dans ce caveau sombre et humide. Loin de tout secours.

La discussion « calme » qu'il avait promise n'était qu'un prétexte. Il voulait me briser. Définitivement.

Mais, alors que la panique menaçait de me submerger, une pensée m'a traversé l'esprit. Mes propres failles. Ma propre douleur. Peut-être que là résidait une arme inattendue ?

31 — La voix derrière la porte

Le froid humide de la cave me glaçait les os, mais il n'était rien comparé à la terreur glaciale qui enserrait ma poitrine. Piégée. Enfermée avec lui. Adrien Béraud. Le monstre au visage d'ange déchu. Ses yeux clairs, autrefois si séduisants, brillaient maintenant d'une lueur prédatrice dans la pénombre. Il savourait sa victoire, ma peur, mon impuissance. La menace contre mes enfants flottait entre nous, plus lourde, plus suffocante encore que l'air vicié de ce caveau.

Il fallait que je gagne du temps. Que je trouve une issue. Mais laquelle ? La porte était verrouillée. Le réseau coupé. Crier ? Inutile. Il avait raison, personne ne m'entendrait. Mes muscles étaient tendus à se rompre, mon corps entier en état d'alerte maximale, prêt à une fuite impossible ou à une défense dérisoire.

Il s'est approché encore, réduisant l'espace entre nous à néant. Je pouvais sentir l'odeur de sa peau, un mélange de lessive propre et de quelque chose d'autre, de plus âcre, l'odeur de sa colère rentrée peut-être.

— Alors, Iris ? a-t-il murmuré, son souffle chaud sur ma joue. Plus rien à dire ? Tu as perdu ta belle assurance ? Tu réalises enfin que tu ne peux pas te passer de moi ? Que tu as besoin de ma force, de ma protection ?

Il voulait me briser, me réduire au silence, à la soumission. C'était son but ultime. M'effacer.

Tandis que la panique menaçait de m'engloutir complètement, une idée folle et désespérée a surgi dans mon esprit. Et si… et si je cessais de lutter contre lui sur son terrain ? Et si, au lieu de lui montrer ma peur, ma colère, ma résistance, je lui montrais… autre chose ? Mes propres failles. Ma propre vérité. Non pas pour l'apitoyer — je savais maintenant que la pitié n'était qu'une arme pour lui — mais peut-être… pour le déstabiliser ? Pour toucher quelque chose en lui qu'il gardait enfoui, caché sous ses couches de mensonges et de manipulations ?

C'était un pari insensé. Risqué. Mais je n'avais plus rien à perdre.

J'ai relevé la tête, plongeant mon regard dans le sien. J'ai cessé de trembler. J'ai laissé tomber le masque de la colère, celui de la peur.

J’ai laissé monter à la surface une autre émotion, plus ancienne, plus profonde : ma propre douleur. La vraie. Celle qui n’avait rien à voir avec lui.

— Tu veux savoir de quoi j’ai peur, Adrien ? Ou Béraud, peu importe comment tu t’appelles ? ai-je commencé d’une voix basse, mais étonnamment stable. Ma plus grande peur… ce n’est pas toi. Ce n’est même pas de mourir.

Il a semblé surpris par mon changement de ton, par mon calme soudain. Il a froncé les sourcils, intrigué, peut-être un peu méfiant.

— Ma plus grande peur, ai-je continué, en laissant les mots venir du plus profond de moi, c’est de devenir… transparente. Invisible. Comme si je n’existais plus vraiment. Comme si le vent pouvait me traverser sans rencontrer d’obstacle. C’est ce que j’ai ressenti, après la mort de Marc. Un vide immense. Une perte de substance. J’avais peur de disparaître, de m’effacer complètement.

Je parlais de moi, de mes propres démons, de cette vulnérabilité qu’il avait si bien su exploiter au début. Mais cette fois, je ne lui offrais pas ma faiblesse comme une proie. Je la lui présentais comme un miroir.

— Tu dis que j’ai besoin de toi, de ta force, a-t-elle poursuivi, sa voix vibrante d'une émotion nouvelle. Mais peut-être que c'est toi, Adrien, qui as besoin de moi. Peut-être que tu as besoin de voir ta propre force se refléter dans la faiblesse des autres. Peut-être que tu as tellement peur de ton propre vide, de ta propre insignifiance, que tu dois constamment te prouver que tu existes en contrôlant, en dominant, en détruisant ceux qui t'entourent.

Son visage s’est imperceptiblement crispé. J’avais touché quelque chose. Un nerf à vif. Sa propre peur, peut-être ? Celle d’être insignifiant, transparent, comme il essayait de me rendre.

— Tu te racontes des histoires, Iris, a-t-il sifflé, mais sa voix avait perdu un peu de son assurance. Tu essaies de m’embrouiller.

— Non, Adrien. Je ne fais que dire la vérité. Ma vérité. Cette peur de disparaître, elle est réelle. C’est peut-être pour ça que je t’ai laissé entrer au début. Parce que tu semblais me voir. Me reconnaître. Tu me donnais l’impression d’exister à nouveau. Mais ce n’était qu’une illusion, n’est-ce pas ? Tu ne voyais pas vraiment *moi*. Tu ne voyais qu’un reflet. Un appât. Quelqu’un à utiliser pour combler ton propre vide béant.

Je continuais de parler, non plus avec colère, mais avec une sorte de tristesse lucide, une compassion presque — non pas pour lui, mais pour cette part d’humanité brisée qui se cachait peut-être quelque part

sous le masque du monstre. Je parlais de la solitude, de la peur de l'abandon, de ce besoin désespéré d'être aimé, reconnu. Des sentiments universels, mais qui chez lui, semblaient avoir été pervertis, transformés en une soif de pouvoir et de destruction.

Je ne sais pas si mes mots l'atteignaient vraiment, s'ils parvenaient à percer sa carapace. Mais je voyais un trouble dans ses yeux. Une confusion. Une hésitation. Il avait perdu le contrôle du scénario. Ce n'était plus lui qui menait la danse, qui dictait les règles. J'avais changé la dynamique, en refusant de jouer le rôle de la victime effrayée, en lui renvoyant l'image de sa propre fragilité.

Il a fait un pas en arrière, comme déstabilisé. Son visage était un masque d'émotions contradictoires. Colère, confusion, et peut-être… une pointe de peur ? La peur d'être vu, d'être démasqué, non pas comme un criminel, mais comme un être faible, pathétique.

— Tais-toi, Iris, a-t-il grondé, sa voix retrouvant sa dureté. Tais-toi ! Tu ne sais rien de moi !

— Je sais que tu as peur, Adrien. Peur d'être seul. Peur d'être personne. Peur qu'on découvre le grand vide qui se cache derrière ton arrogance. C'est ça, ta vraie prison. Pas cette cave.

Il a levé la main, comme pour me frapper. J'ai fermé les yeux, m'attendant au coup.

Mais au lieu du bruit d'une gifle, un autre son a retenti. Un son strident, perçant, assourdissant. La sirène. L'alarme artisanale de Sélim. Elle hurlait à l'étage, une plainte aiguë et continue qui déchirait le silence de la maison.

Adrien s'est figé, sa main suspendue en l'air. La surprise, puis la panique se sont peintes sur son visage. L'alarme. Il ne s'y attendait pas. Il ne savait pas qu'elle existait.

Nils. C'était Nils. J'en étais sûre. Mon petit garçon courageux. Avait-il entendu ? Avait-il compris le danger ? Avait-il eu le courage d'aller jusqu'au boîtier près de la porte d'entrée et de composer le code — non, pas le code pour désactiver, mais peut-être un bouton d'urgence, ou avait-il simplement ouvert la porte ? Peu importe. Il l'avait déclenchée. Il avait brisé le huis clos. Il avait appelé à l'aide.

Adrien a pivoté sur lui-même, son regard affolé cherchant la source du bruit. La sirène continuait de hurler, implacable.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? a-t-il crié par-dessus le vacarme. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Moi ? Rien, ai-je répondu, ma voix retrouvant sa force. Mais peut-être que quelqu'un, là-haut, a décidé qu'il était temps que la

discussion cesse.

Son vacillement. Mon audace psychologique. Et maintenant, l'alarme. La conjonction des trois événements l'avait complètement déstabilisé. Il avait perdu le contrôle.

Il s'est précipité vers la porte de la cave, cherchant la clé dans ses poches, ses mains tremblant de rage et de panique. La sirène hurlait toujours. Sélim allait arriver d'une minute à l'autre. Peut-être même les voisins, alertés par le bruit. Il était piégé.

Il a enfin réussi à ouvrir la porte. La lumière du couloir et le son encore plus assourdissant de la sirène ont envahi la cave.

C'était ma chance. Mon unique chance.

Profitant de son trouble, de son dos tourné, je me suis élancée. J'ai couru vers l'escalier, le cœur tambourinant — cette fois, l'expression était justifiée. J'ai grimpé les marches quatre à quatre, mes jambes faibles mais propulsées par l'adrénaline.

J'ai entendu Adrien hurler mon nom derrière moi, un cri de fureur impuissante. Mais je ne me suis pas retournée.

J'ai débouché dans le couloir. La sirène était assourdissante. Nils et Liv étaient là, blottis l'un contre l'autre au bout du couloir, terrifiés mais sains et saufs.

— Maman ! a crié Nils en me voyant.

J'ai couru vers eux, je les ai saisis par la main.

— Vite ! On sort !

Nous avons couru vers la porte d'entrée. Derrière nous, j'entendais les pas lourds d'Adrien qui montait l'escalier de la cave.

La porte d'entrée. Il fallait l'ouvrir. La clé. Quelle clé ? L'ancienne ? La nouvelle ? Mon esprit s'embrouillait sous l'effet de la panique et du bruit.

Mais la porte était déjà entrouverte. Sélim. Il était là, sur le seuil, alerté par l'alarme, son visage grave et déterminé, une lourde clé à molette à la main.

Notre sauveur. Notre voisin silencieux. Notre sirène artisanale avait fonctionné.

32 — Courses folles

Le hurlement strident de la sirène. La lumière crue du couloir après l'obscurité de la cave. Le visage grave de Sélim sur le seuil, armé de sa clé à molette. Mes enfants, terrifiés mais là, vivants. Mes jambes qui couraient presque malgré moi, propulsées par une adrénaline pure, une volonté de survie qui surpassait la peur. Tout se passait en accéléré, comme dans un mauvais rêve dont on ne parvient pas à s'extraire.

— Sortez ! Vite ! a crié Sélim par-dessus le vacarme de l'alarme, en nous faisant signe de passer devant lui. Je le retiens !

« Le » retenir. Adrien. Il était juste derrière nous, ses pas lourds martelant l'escalier de la cave. J'ai attrapé Nils et Liv par la main, les tirant vers la porte, vers l'air frais de la nuit, vers la liberté.

Nous nous sommes précipités dehors, sur le trottoir trempé par la pluie qui avait cessé. L'air froid m'a giflé le visage, me ramenant brutalement à la réalité. La sirène hurlait toujours à l'intérieur, déchirant le silence nocturne du quartier. Des lumières commençaient à s'allumer aux fenêtres voisines. Des gens allaient sortir, voir ce qui se passait. Il fallait partir. Vite.

Mais Adrien est apparu sur le seuil, ses yeux brillants d'une fureur froide, son visage déformé par la rage. Il n'allait pas nous laisser partir si facilement.

— Iris ! Reviens ici ! a-t-il hurlé, sa voix couvrant presque le son de l'alarme. Tu ne peux pas t'enfuir comme ça !

Sélim s'est interposé, lui barrant le passage.

— Laissez-les tranquilles, Cazalet, ou Béraud, ou qui que vous soyez, a-t-il dit d'une voix étonnamment calme, mais ferme. C'est fini.

Adrien l'a dévisagé avec un mépris haineux.

— Toi, le voisin fouineur ! Tu vas me le payer ! Écarte-toi de mon chemin !

Il a tenté de bousculer Sélim, mais mon voisin, bien que moins imposant physiquement, a tenu bon, planté sur ses appuis, sa clé à molette brandie non comme une arme, mais comme un avertissement.

— Je vous ai dit de les laisser, a répété Sélim.

Profitant de cette confrontation, j'ai tiré les enfants vers ma voiture, garée un peu plus loin. Mes mains tremblaient si fort que j'ai eu du mal à trouver les clés dans la poche de mon jean. Chaque seconde semblait une éternité. L'alarme hurlait toujours. Adrien et Sélim se faisaient face sur le seuil.

J'ai enfin réussi à déverrouiller les portières.

— Montez vite ! ai-je crié aux enfants. Attachez-vous !

Nils et Liv se sont engouffrés à l'arrière, leurs petits corps tremblant de peur et de froid.

Au moment où j'allais prendre place au volant, j'ai entendu un cri de douleur. Sélim. Adrien l'avait frappé. Ou poussé violemment. Je n'ai pas bien vu. Mais Sélim a trébuché en arrière, heurtant le mur, et Adrien s'est élancé vers nous.

La panique m'a saisie. Il arrivait. Il allait nous rattraper.

J'ai sauté dans la voiture, j'ai claqué la portière, j'ai tourné la clé de contact. Le moteur a toussé une fois, deux fois, avant de démarrer enfin dans un vrombissement rauque. J'ai engagé la marche arrière en catastrophe, les pneus crissant sur l'asphalte mouillé.

Adrien a tenté d'ouvrir ma portière, mais j'avais eu le réflexe de verrouiller les portes de l'intérieur. Il a frappé violemment contre la vitre, son visage déformé par la haine juste à côté du mien. J'ai vu ses lèvres bouger, hurler des insultes, des menaces que je n'entendais pas par-dessus le bruit du moteur et de l'alarme qui continuait de retentir depuis la maison.

J'ai appuyé sur l'accélérateur, quittant la place de stationnement dans une embardée. Dans le rétroviseur, j'ai vu sa silhouette se découper sur le fond de ma maison éclairée, les poings serrés, hurlant sa rage. Puis j'ai vu Sélim, qui se relevait péniblement, une main sur son épaule blessée.

Mes mains agrippaient le volant si fort que mes jointures étaient blanches. Mes jambes tremblaient sur les pédales. Je conduisais à travers les rues désertes de Saint-Régnac, sans savoir où aller exactement, guidée seulement par l'instinct de fuite, par le besoin de mettre le plus de distance possible entre mes enfants, moi, et ce monstre.

À l'arrière, Nils et Liv étaient silencieux, prostrés. Je les entendais juste respirer, des petits halètements rapides et saccadés.

— Ça va aller, mes chéris, ai-je dit d'une voix que je voulais rassurante, mais qui tremblait encore. Maman est là. On est en sécurité maintenant. On va aller chez Maëlys.

Maëlys. Mon amie. Celle à qui je n'avais pas osé me confier. Mais maintenant, je n'avais plus le choix. J'avais besoin d'aide. J'avais besoin d'un refuge.

J'ai conduit aussi vite que je l'osais, jetant constamment des coups d'œil dans le rétroviseur, craignant de voir surgir les phares de son SUV sombre derrière moi. Mais les rues restaient désertes. La pluie avait repris, fine et glaciale, voilant le pare-brise.

Le trajet jusqu'à l'appartement de Maëlys, qui habitait à l'autre bout de la ville, m'a paru interminable. Chaque feu rouge était une torture, chaque voiture qui me suivait d'un peu trop près me donnait des sueurs froides.

Enfin, j'ai reconnu son immeuble. J'ai coupé le moteur, le silence retombant brutalement dans l'habitacle, seulement troublé par nos respirations haletantes et les sanglots étouffés de Liv.

J'ai aidé les enfants à sortir de la voiture. Ils se serraient contre moi, leurs petits corps tremblant de froid et de peur. Nous nous sommes précipités vers l'interphone. J'ai appuyé sur le bouton de l'appartement de Maëlys, encore et encore, avec une urgence désespérée.
Quelques secondes plus tard, sa voix ensommeillée a grésillé dans l'interphone.

— Oui ? C'est qui, à cette heure-ci ?

— Maëlys, c'est moi, Iris ! Ouvre-moi, s'il te plaît ! C'est urgent !

Il y a eu un instant de silence, puis le déclic de la porte qui s'ouvrait.

Nous nous sommes engouffrés dans le hall d'entrée, puis dans l'ascenseur. L'ascension jusqu'au troisième étage m'a paru une éternité.

Quand les portes se sont ouvertes, Maëlys était là, sur son paillasson, en pyjama, les cheveux en bataille, les yeux encore gonflés de sommeil, mais avec une expression d'inquiétude intense sur le visage.

En nous voyant, tous les trois, tremblants, hagards, les yeux rougis, elle n'a pas posé de questions. Elle nous a juste ouvert ses bras.

Je me suis effondrée contre elle, laissant enfin échapper toute la tension, toute la peur, toute la terreur accumulée depuis des semaines, des mois. Les enfants se sont blottis contre nous, pleurant à chaudes larmes.

— Entrez vite, a murmuré Maëlys, sa voix douce et réconfortante. Vous êtes en sécurité ici. Raconte-moi tout.

Nous sommes entrés dans son petit appartement chaleureux, un havre de paix après l'enfer que nous venions de traverser.

J'ai regardé par la fenêtre, vers la rue en contrebas. Pas de SUV sombre. Pas d'Adrien. Pour l'instant.

Nous étions sortis de la cage. Mais la porte n'était peut-être pas encore complètement refermée.

Cette fois, ai-je pensé en regardant mes enfants qui commençaient à peine à se calmer dans les bras de Maëlys, cette fois, la vitre s'est brisée du bon côté. De l'intérieur vers l'extérieur.

Mais les éclats de verre étaient encore partout autour de nous. Et la blessure était loin d'être refermée. Le combat pour notre survie, pour notre reconstruction, ne faisait que commencer.

Épilogue — Debout

Quatre mois plus tard

Février. Le ciel de Saint-Régnac est d'un gris laiteux, bas et lourd, mais il ne pleut pas. Une lumière pâle filtre à travers les hautes fenêtres de la salle d'audience du tribunal de grande instance. L'air sent la poussière de dossier, le bois ciré et une tension feutrée, presque administrative. Ce n'est pas encore le procès. Juste une audience préliminaire. Une étape de plus dans ce long processus judiciaire dont je commence à peine à comprendre les rouages complexes et souvent déshumanisants.

Je suis assise sur un banc de bois dur, un peu trop haut pour moi. À ma droite, Nils. Il a grandi ces quatre derniers mois. Pas seulement en taille. Son visage a perdu un peu de sa rondeur enfantine, il y a une gravité nouvelle dans son regard, une maturité précoce et douloureuse. Il ne se ronge plus les ongles, mais il serre très fort ma main dans la sienne, ses petits doigts crispés sur les miens. De temps en temps, il jette un coup d'œil furtif vers le box des prévenus, où *il* se tient, encadré par deux gendarmes. Adrien Béraud. Plus Cazalet. Son vrai nom est désormais le seul utilisé dans les documents officiels.

Il a l'air… différent. Plus mince, le teint cireux. Son assurance s'est évaporée, remplacée par une sorte d'arrogance lasse, teintée d'une colère rentrée. Ses yeux bleu clair, autrefois si pénétrants, semblent vides, fuyants. Il évite de croiser mon regard, le regard de Nils.

À ma gauche, Liv est assise sur les genoux de Maëlys, qui a tenu à être là, comme toujours depuis cette nuit de cauchemar où nous nous sommes réfugiées chez elle. Liv ne regarde pas vers le box. Elle est absorbée par son carnet de dessin, ses crayons de couleur éparpillés autour d'elle. Elle dessine. Des arches. Toujours des arches. Mais aujourd'hui, elles sont différentes. Plus claires. Moins torturées. Des arches de lumière, presque. Des ponts arc-en-ciel qui semblent mener quelque part, vers un ailleurs plus doux. C'est sa manière à elle de traiter le traumatisme, de reconstruire son monde, couleur après couleur.

Quatre mois. Quatre mois depuis cette nuit terrifiante dans la cave, la fuite éperdue, l'arrivée salvatrice de Sélim. Sélim… il s'en est sorti avec une épaule démise et quelques contusions. Son intervention courageuse a été déterminante, non seulement pour notre fuite, mais aussi pour la suite. Son témoignage, corroborant le mien, a donné du poids à ma plainte.

Car j'ai porté plainte. Dès le lendemain de notre fuite, réfugiée chez Maëlys, j'ai trouvé la force d'aller à la gendarmerie. Avec mon dossier sous le bras — la facture Béraud, les articles de presse, les contrats de prêts copiés sur la clé USB *(que j'avais finalement réussi à récupérer discrètement chez lui quelques jours plus tard, profitant d'une absence confirmée)*, la photo d'identité, mon carnet de notes. J'ai tout raconté. L'emprise insidieuse, les manipulations, les mensonges, l'intrusion, la séquestration dans la cave, les menaces.

Au début, j'ai senti le scepticisme. Encore une histoire de rupture qui tourne mal ? Une femme un peu fragile qui accuse ? Mais les preuves étaient là. La double identité. Les témoignages d'autres victimes potentielles que les gendarmes ont commencé à contacter, grâce aux informations que j'avais rassemblées. Et puis, il y a eu Léonie Descours. Encouragée par mon action, elle a trouvé le courage de parler à nouveau, de livrer un témoignage détaillé, accablant. D'autres femmes, contactées via les forums, ont suivi. L'affaire « Cazalet » est rapidement devenue l'affaire « Béraud ».

Il a été arrêté quelques jours après notre fuite. Il n'a pas résisté. Il a nié en bloc, bien sûr. M'accusant d'être instable, hystérique, manipulatrice. Inversant les rôles jusqu'au bout. Mais les preuves s'accumulaient contre lui. Les contrats frauduleux. Les témoignages concordants. Le délit de fuite de 2014 qui a été rouvert. L'enquête est toujours en cours, mais aujourd'hui, l'audience préliminaire doit statuer sur son maintien en détention provisoire jusqu'au procès.

Le chemin est encore long. La justice est lente. Et la reconstruction est un travail de chaque instant. Nous avons déménagé. Impossible pour moi de rester dans cette maison hantée par sa présence, par les souvenirs de l'emprise. Nous vivons maintenant dans un petit appartement loué, plus anonyme, plus sûr. Les enfants ont changé d'école. Nous sommes suivis par une psychologue formidable, spécialisée dans les traumatismes et les violences intrafamiliales. Lentement, très lentement, nous essayons de retrouver un semblant de normalité.

Nils parle plus facilement maintenant, même si son anxiété est toujours là, tapie sous la surface. Il pose beaucoup de questions sur la justice, sur les « méchants », sur la sécurité. J'essaie de lui répondre avec honnêteté, sans l'effrayer davantage. Liv, elle, exprime ses émotions par ses dessins, ces arches de plus en plus lumineuses qui sont comme une promesse d'avenir.

Moi ? Je ne suis pas guérie. Je ne le serai peut-être jamais complètement. Les cicatrices sont là, invisibles mais profondes. La peur, parfois, revient me hanter la nuit. La confiance envers les autres,

surtout envers les hommes, est brisée, difficile à reconstruire. Je sursaute encore au moindre bruit inattendu. Je me méfie des regards trop insistants, des paroles trop lisses.

Mais je suis debout.

C'est le mot qui me vient à l'esprit, ici, dans cette salle d'audience froide et impersonnelle. Debout. Malgré tout. Malgré lui. J'ai tenu bon. J'ai trouvé la force de me battre, de parler, de dénoncer. Pour moi. Pour mes enfants. Pour toutes les autres femmes qu'il a brisées avant moi, et pour toutes celles qu'il aurait pu briser après.

L'audience commence. Les avocats prennent la parole. Des mots techniques, juridiques, qui semblent si éloignés de la terreur viscérale que j'ai vécue. Je regarde Béraud dans son box. Il baisse la tête, refuse de croiser mon regard. Il a perdu son aura, son pouvoir. Il n'est plus qu'un homme pathétique, un prédateur démasqué, dépouillé de ses artifices.

Je serre la main de Nils, un peu plus fort. Il me rend ma pression, un signe de courage muet entre nous.

Je sais que le combat n'est pas terminé. Il y aura le procès, les témoignages, peut-être les appels. Il y aura la reconstruction, longue et difficile. Il y aura toujours cette ombre, quelque part au fond de moi.

Mais aujourd'hui, ici, maintenant, je ne suis plus une victime. Je suis une survivante. Et je suis debout.

Je n'ai pas gagné. J'existe encore. Pour lui, c'est la pire des défaites.

Et ça, cette force tranquille qui monte en moi, il ne pourra jamais me l'enlever. C'est déjà trop pour lui. C'est tout pour moi.

Message de l'auteure

Si vous venez de refermer *Fractures Invisibles*, peut-être ressentez-vous encore le souffle court, le cœur un peu lourd, comme moi en l'écrivant. Plonger dans l'intimité d'Iris, dans le silence de sa maison, dans la toile insidieuse tissée par Adrien, a été une traversée éprouvante, mais nécessaire.

Les fractures invisibles… Ce sont ces fissures intimes, celles que l'on ne voit pas toujours de l'extérieur, celles qui lézardent le quotidien le plus ordinaire. Elles naissent souvent dans le silence des foyers, derrière des portes closes, nourries par des mots qui blessent plus sûrement que des coups, par des regards qui jugent, par des gestes qui contrôlent. Le doute est leur allié le plus fidèle, celui qui nous fait nous demander : « Est-ce moi ? Est-ce que j'exagère ? Suis-je en train de devenir folle ? »

En écrivant l'histoire d'Iris, je n'ai pas seulement voulu tisser un suspense psychologique. J'ai voulu explorer cette zone grise de l'emprise, cette violence sourde qui isole et détruit à petit feu. J'ai voulu donner une voix à ces silences, à ces peurs que tant de personnes, hommes ou femmes, peuvent ressentir sans oser les nommer. Et surtout, rappeler cette force insoupçonnée, cette résilience qui peut naître même au cœur de la peur la plus profonde, cette capacité à se relever, même quand tout semble perdu. Comme Iris, comme Nils, comme Liv.

Si ce récit peut aider ne serait-ce qu'une personne à reconnaître les signes, à se sentir moins seule dans sa propre histoire, à trouver le courage de parler ou de tendre la main, alors il aura trouvé son sens le plus essentiel.

Merci. Merci à vous, lectrice, lecteur, d'avoir marché aux côtés d'Iris, d'avoir partagé ses doutes, ses peurs, sa lente et douloureuse reconquête. Votre lecture, votre empathie, donnent vie à ses mots, à sa lutte.

Aujourd'hui, les mots et les histoires voyagent beaucoup grâce aux plateformes en ligne, là où vous avez peut-être découvert ce livre. Si l'histoire d'Iris vous a touché(e), interpellé(e), peut-être même bousculé(e), quelques mots de votre part, une note, un avis laissé là où vous l'avez trouvée peuvent être incroyablement précieux. Pas seulement pour moi, mais surtout pour que cette histoire puisse trouver son chemin vers d'autres lecteurs, pour que cette conversation silencieuse sur des sujets si importants puisse continuer. Votre voix compte.

N’oublions jamais la lumière qui persiste, même dans les plus fines fissures. Elle est là, en nous, autour de nous. Il suffit parfois d’un mot, d’un regard, d’une main tendue pour la raviver.

Prenez soin de vous, et de ceux qui vous entourent.

Avec toute ma sincérité,

Sybille Ferrant

« Même quand tout semble brisé, rappelez-vous la force qu'il y a à rester simplement debout. » 🕸